JUILLET 1976

NEUVIEME CONGRES

DE

L'E.F.P.

Strasbourg

21 - 24 mars 1976

Les titres suivis d'un astérisque sont ceux des communications ayant donné lieu à une discussion.
OUVERTURE
PREMIERE PARTIE
L'INHIBITION
INTRODUCTION
Pierre Kaufmann Note préliminaire sur le concept d'inhibition chez Freud L'impasse de la contradiction*
INHIBITION ET CLINIQUE
Josette et René Ebtinger Voies de l'inhibition : mutisme et bégaiement de l'enfant*
Jean-Pierre Bauer L'inhibition de la parole* 69
Jean-Paul Ricœur Je pense donc je vaux*
L'INHIBITION : POINTS DE VUE THEORIQUES
Marcel Ritter Inhibition et résistance*
Daniel Sibony Inhibition*102

	Hugues Zysman et Jean-Paul Gaillard De l'inhibition à l'acting out ou l'acte manqué*	116
IN	HIBITION ET PHOBIE	
	Marielle David Les effets du signifiant dans l'inhibition phobique*	129
	Michèle Montrelay Une phobie*	135
	Claude Rabant Le démon phobique	151
QU	UESTIONNEMENTS SUR L'INHIBITION	
	Alain Manier Corpus marxiste et désir de l'obsessionnel*	164
	Stoian Stoianoff Inhibition, Symptôme et Angoisse dans la Traumdeutung *	177
	Armando Verdiglione La section de la drogue	189
Ľ'I	INHIBITION ET L'ANALYSTE	
	Christian Schneider Mot d'esprit et interprétation	200
	Giacomo Contri Le non-agir d'une action de Freud	208
	Herbert Haravon L'inhibition à s'autoriser de soi-même	218
	Alain Didier-Weill Présence de l'analyste, passage de l'analysant	235
	DEUXIEME PARTIE	
	L'ACTING OUT	
DIN	MANCHE	
	André Rondepierre L'acting out comme réplique	249
	Jean Allouch Un ternaire freudien: acte, acting out et action	260
	Irène Roublef L'acting ouv à la S.F.P. en 1963	272

--2 M

45

75 F.C

Anne Lise Stern Réponse à Irène Roublef			
Paul Lemoine Acting out ou passage à l'acte?			
LUNDI			
Eric Laurent Rêve interprétation et acting out			
Eric Porge Acting out, désir de l'analyste et sublimation			
Guy Le Gaufey L'acting out : la perte et le manque			
Philippe Lévy Acting-out ou «off limits»			
MARDI			
Philippe Julien L'Homme aux cervelles fraîches			
Suzanne Ginestet-Delbreil Acting out: entre forclusion et dénégation			
Jacques Hassoun La Réplique			
Jacques Nobécourt Les élégies de Duino			
Jean-Jacques Moscovitz Ou acting out ou analyste non intact			
MERCREDI			
Michel Silvestre Place de l'acting out, place de la remémoration			
Jacques Nassif Freud out of your head			
Diane Chauvelot L'acting out : réalisation d'une réponse, production de l'inconscient 399			
* * *			
Simone Knebelman et Serge Zlatine Le danseur dans sa peau			

atta ja

	Michel Didier Réponse	416			
	Denise Lancerotto Digelmann Du non-verbal				
	TABLES RONDES				
ACTI	NG OUT ET SUICIDE				
	Paul Mathis Acting out, meurtre de l'enfant et agression foetale*	425			
J (H	lean-Pierre Dreyfuss Contribution à une approche métapsychologique du suicide* Pierre Bastin Compte-rendu du travail d'un groupe («acting out et suicide»)	435			
ACTING OUT ET PSYCHOSE					
Ī	— Séance du lundi matin I — Séance du lundi après-midi II — Séance du mardi matin V — Conclusion	503			
	J. Lacan : Clôture du Congrès	555			
NNEX	Œ				
	.E. Brown-Séquart				

HUITIEME CONGRES DE L'ECOLE FREUDIENNE STRASBOURG. 21-24 MARS 1976. PALAIS DES CONGRES

Dimanche 21 mars (matin)

SÉANCE D'OUVERTURE

JEAN-PIERRE BAUER: Les Strasbourgeois de l'Ecole Freudienne de Paris vous souhaitent la bienvenue pour ce Congrès de l'Ecole. Nous sommes d'autant plus heureux de vous accueillir que c'est la seconde fois qu'un Congrès de l'Ecole Freudienne a lieu à Strasbourg, et quand on voit le nombre des participants qui sont présents aujour-d'hui et qu'on le compare à celui du Congrès de 1968, on peut mesurer le chemin que l'Ecole Freudienne a fait. Nous ne pouvons que nous en féliciter parce que l'extension de notre groupe à Strasbourg, l'extension de son travail est à la mesure de l'extension de l'Ecole.

(Suivent quelques informations pratiques sur le programme du Congrès).

RENÉ EBTINGER: Le Congrès est donc ouvert, et nous allons entendre Pierre Kaufmann. Pierre Kaufmann a fait l'effort de nous adresser un rapport qu'il intitule Note préliminaire sur le concept d'inhibition chez Freud. Il est à supposer que beaucoup d'entre vous ont pu le lire en faire au moins une première approximation. Pour ma part, je dois dire qu'à considérer sa densité, il est certainement difficile de suivre les méandres d'une lecture aussi systématique et approfondie.

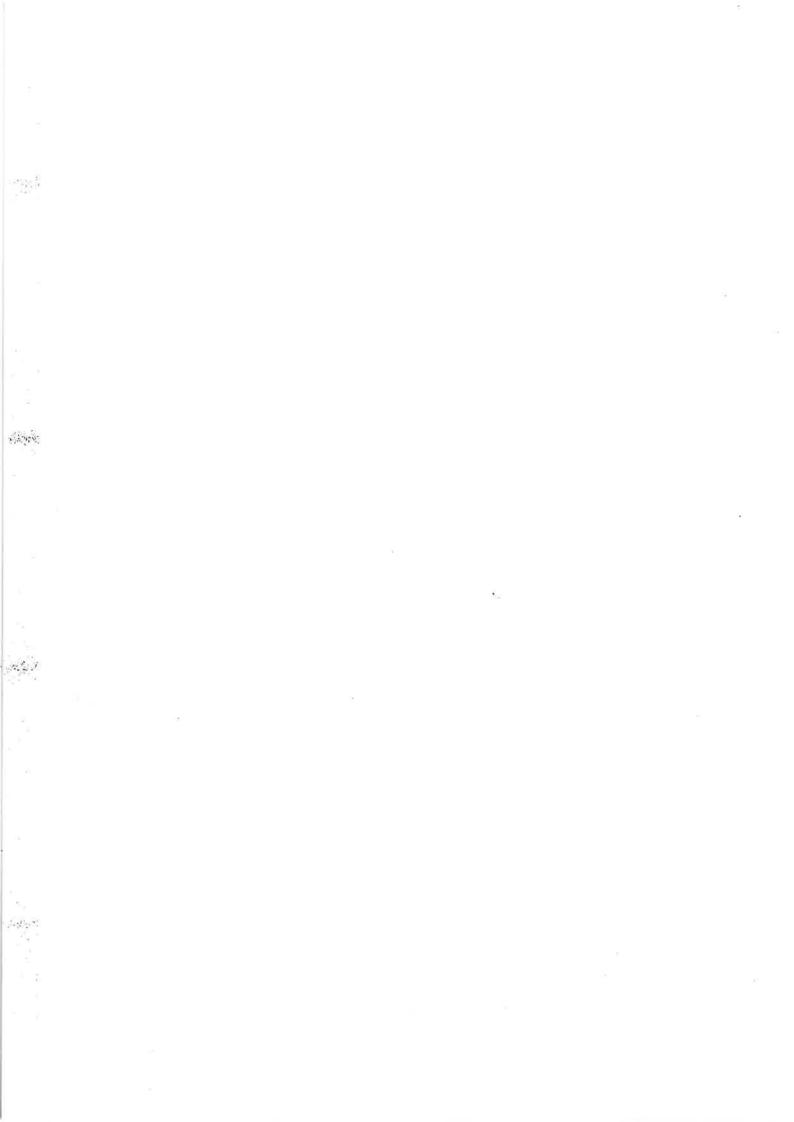
Pierre Kaufmann vient de me dire à l'instant qu'il a préparé, en complément à cette note préliminaire, non pas un rapport qui serait lu mais des notes, toutefois suffisamment abondantes pour reprendre l'essentiel de ce qui est développé dans sa note préliminaire. De cet ensemble : rapport écrit, complément et exposé oral se dégagera une série de questions qui permettront de mieux cerner ce concept d'inhibition qui fait problème et qui est le sujet de notre Congrès.

* *



PREMIERE PARTIE

L'INHIBITION



PIERRE KAUFMANN

NOTE PRELIMINAIRE SUR LE CONCEPT D'INHIBITION CHEZ FREUD (1)

ARGUMENT

Une vue générale du développement du concept d'inhibition chez Freud peut s'appuyer rétrospectivement sur les fragments posthumes relatifs à l'avortement clitoridien et à la carence onaniste (I). A travers les lettres à Fliess, fait contraste avec une telle anticipation, qu'illustre l'image du trou mélancolique, une définition de l'inhibition fondée sur le refoulement. Cette définition partagera le déclin théorique de ce dernier concept, au bénéfice de la régression, dont la limite narcissique fixera le lieu d'ancrage de l'inhibition (II). Le premier moment de ce développement est représenté par la connexion qui s'établit de la perspective génétique à la distribution des positions d'altérité ; la fonction du tiers dans le mot d'esprit, comparable à celle de l'analyste dans la cure, nous introduisant en particulier à l'inhibition par l'exploration des conditions de sa levée, et permettant de situer par rapport au ternaire de la communication la notion de l'effectuation, et de sa suspension in statu nascendi (III). Un nouveau pas est franchi avec la polarisation de cette altérité selon l'opposition de l'amour et de la haine. L'inhibition peut être mise ainsi en une connexion spécifique avec l'agressivité, le concept étant pris dans l'acception générale de la mise en branle de tout processus (IV). Il s'agira donc de reconstruire la série des identifications qui président à cette effectuation, et c'est de ce point de vue que pourront être restituées les incidences de son ancrage narcissique sur la genèse de l'inhibition (V). Celle-ci peut être située par rapport aux trois instances de la seconde topique (VI). Une énergétique de l'inhibition, fondée sur l'antagonisme pulsionnel, se développe alors sur le terrain de la cure, avec l'analyse du transfert. Elle nous renvoie, en ce qui touche la genèse des inhibitions, au paradigme de la carence de

⁽¹⁾ Le texte de cette «Note préliminaire» et de son «Complément» avait été distribué aux participants quelques semaines avant le Congrès.

jouissance consécutive à la scission de l'être et de l'avoir (VII). Encore reste-t-il à caractériser, à l'autre extrême de la problématique, les situations socio-économiques dans lesquelles Freud a souligné que se déterminent, en s'y insérant, les avatars de la pulsion (VIII).

I

En conjonction avec Inhibition, Symptôme, Angoisse, et avec le Malaise, l'association des Frères Karamazov au diptyque d'Oedipe et de Hamlet confère entre 1926 et 1929 au concept freudien de l'inhibition, le relief d'un commentaire iconographique. Une typologie littéraire est fondée, qui, de l'angoisse tragique à l'inhibition dramatique, de celle-ci au symptôme romanesque, exprime dans l'enchaînement de ses formes les vicissitudes de la destinée pulsionnelle. Dans le même temps, la métapsychologie de l'inhibition se déploie en une sociologie analytique de ses composantes. Les domaines sont, dès lors, articulés, entre lesquels se distribueront ses problèmes : théorie de l'énergie pulsionnelle et de son effectuation (Verwirklichung) sous les espèces du processus psychique ; théorie de l'efficace (Leistungfahigkeit) des accomplissements individuels et sociaux, au titre, notamment, de la sublimation; théorie de l'institution sociale, en tant qu'elle est appelée à rendre compte, tout à la fois, de la réalisation effective du sujet et de cette éventualité de son exclusion in statu nascendi, par laquelle en sa généralité se définit l'inhibition ; théorie de l'agressivité, en tant qu'elle instaure dans le sur-moi et dans les contraintes sociales qui s'y appuient le principe de cette exclusion.

Ainsi, à la manière des comédiens d'Elseneur serions-nous tentés de porter sur le plateau de la seconde topique quelques-uns des personnages antérieurement commis à en incarner les figures : Hamlet au jeu des permutations (1896); Hamlet au chiffre de son temps (1900); Hamlet à la flûte (1905); Hamlet homme d'esprit (1905); Hamlet au miroir (1905); Hamlet à l'idole (1909); Hamlet au deuil (1917) : Chacun de ces rôles, s'il nous propose une facette du drame shakespearien, représente en effet lui-même un moment particulier dans la théorisation de Freud. Mais les lignes de force de la distribution nous échappent, et sans doute en serions-nous réduits à l'arbitraire dans la reconstitution du concept, si un détail de l'essai sur Dostoîewski ne fixait d'emblée notre intérêt par l'impression qu'il donne de trahir chez Freud le jeu étrange d'une compulsion de répétition.

«Use every man after his desert, and who shall' scape whipping», (Hamlet, II, 2), la référence appelée à former liaison entre la présentation de Hamlet et celle des Karamazov, apparaît ici en effet pour la troisième fois, en citation explicite, dans les écrits de Freud. Elle se rencontre d'abord dans la lettre à Fliess du 15 octobre 1897, une seconde fois en 1917, dans Deuil et Mélancolie, mais à chaque fois sous l'éclairage d'un commentaire spécifique. En 1897, Freud, après une première référence à cette conscience qui fait de «nous tous» des lâches, se bornait à commenter la citation que nous visons en indiquant de Hamlet que «sa conscience est son sentiment de culpabilité.» Une première retouche est apportée par l'Interprétation des Rêves— en l'absence de référence explicite— : «l'exécration qui devrait le pousser à la vengeance, est remplacée chez lui par des auto-accusations, par des scrupules de conscience qui lui représentent qu'il n'est pas meilleur que le criminel qu'il lui faut

châtier.» Mais c'est justement cette communauté dans la faute qui sera ultérieurement élargie à «tous», comme le veut en effet le texte de Hamlet. «Car il ne fait aucun doute», lisons-nous dans Deuil et Mélancolie, «que celui qui s'est découvert tel et qui exprime devant les autres une telle appréciation de soi — une appréciation comme celle que le prince Hamlet tient en réserve pour lui-même et pour tous les autres — celui-là est malade, qu'il dise bien la vérité ou qu'il se montre plus ou moins injuste envers lui-même.» Venons enfin à la dernière des citations : «Nous percevons à certains signes que le héros (Hamlet) considère cette faute comme sur-individuelle. Il méprise les autres autant que lui-même.» Or, «le roman du Russe», poursuit Freud, «va plus loin encore dans ce sens.»

Entre la première référence et les deux dernières, est en effet intervenue avec *Totem et Tabou* l'interprétation de la conscience morale en tant qu'héritière de la culpabilité de la horde. Plus précisément, on sait que ce texte aura eu pour intérêt d'assurer un fondement, dans le caractère collectif du meurtre originaire, à la sublimation première et l'agressivité, qui forme le noyau de la culture. Or cette destination de la pulsion agressive intéresse l'inhibition à un double titre. D'une part, elle permet de construire les couches de sociabilité, par rapport auxquelles le processus d'inhibition et ses modes de résolution se déterminent; d'autre part, elle permet de situer, par rapport à la sociabilité culturelle, issue de la sublimation première de l'agressivité, la dimension de régression sur laquelle se déterminera en définitive, le paradigme de l'inhibition.

1 31

Envisageons d'abord, en effet, les variantes de cette communauté dans la culpabilité inhibitrice, dont on a souligné chez Freud la préoccupation lancinante. Elle est comprise, au début de sa carrière, sur le mode des processus hystériques. Le Hamlet de 1896 se sent «aussi coupable que les meurtriers», et cette culpabilité l'inhibe : aussi bien cette inhibition sera-t-elle levée lorsqu'il aura réussi «de façon aussi singulière que mes hystériques», écrit Freud, «à attirer sur lui-même le châtiment en subissant le même sort que son père, en étant empoisonné par le même rival.» De ce point de vue, la communauté dans la culpabilité prend donc assise sur un processus subjectif. D'autre côté, est consacrée (31 mai 1897), la fonction sociale de la prohibition de l'inceste, en tant qu'elle est la condition du passage à la société étroite à la société élargie. Mais d'un domaine à l'autre, aucun pont. Pour que soit établie la liaison, il faudra que Totem et Tabou donne en effet moyen d'articuler à l'analyse de la culpabilité endogène, le pacte social. Alors pourra d'abord se répéter littéralement l'analyse de Hamlet, déplacée de la création au créateur : «Quand son sentiment de culpabilité était apaisé», dira Freud de Dostoîewski, «grâce au châtiment qu'il avait attiré sur lui-même alors, libéré, il pouvait se remettre au travail.» Nous nous retrouvons dans le cas de la culpabilité hystérique. Mais cette culpabilité, nous comprenons par Totem et Tabou qu'elle soit partagée par ces héritiers de la horde criminelle que sont les frères Karamazov — le cas l'Aliocha étant réservé; et nous comprenons par le Malaise comment le mécanisme qui la sous-tend porte dans la société élargie ses effets, sous les espèces de l'inhibition culturelle. Le problème étant de déterminer en quoi l'organisation propre à chacune de ces couches de sociabilité contribue à y spécifier les incidences de l'économie qui leur est commune.

Or, dans la ligne de la discussion finale de *Totem et Tabou, Deuil et Mélancolie* a marqué l'importance à cet égard, d'une double polarisation de la culpabilité : ce qui, au rebours de la culpabilité sociale, caractérise la culpabilité mélancolique, et l'inhibition qui la sanctionne, c'est son inhérence narcissique, qui confère à l'aveu de

culpabilité la forme pathologique de la Selbstklage. Sans doute, à cette position, une place essentielle est-elle déjà réservée dans l'analyse du versant obsessionnel de Léonard. Deuil et Mélancolie met la structure à nu : faut-il rappeler d'ailleurs les premières remarques de Freud sur les affinités à cet égard de la névrose obsessionnelle et de la mélancolie ? Deuil et Mélancolie les porte à la limite, dans la reconnaissance du fait que l'identification avec l'objet de haine «touche plus particulièrement les personnalités narcissiques», présage de l'ultime découverte, dont l'ironie de l'histoire a voulu qu'elle nous parvînt des fragments posthumes de Freud, de l'insatisfaction onaniste en tant que paradigme de l'inhibition.

Rappelons seulement ces deux textes:

du 12 Juillet 1938 :

«En substitut de l'envie du pénis, identification avec le clitoris, la plus belle expression du sentiment d'infériorité. Source de toutes les inhibitions. Avec cela — dans le cas X — dénégation de la découverte que les autres femmes non plus n'ont pas de pénis.»

du 3 Août 1938:

«Le dernier fondement de toutes les inhibitions intellectuelles et de travail paraît être l'inhibition de l'onanisme infantile. Mais peut-être cela va-t-il plus profondément. Et ne s'agit-il pas d'une inhibition à partir d'influences extérieures, mais de sa nature insatisfaisante en soi. Il manque toujours quelque chose à une détente et satisfaction totale — en attendant toujours quelque chose qui ne venait point (en français dans le texte) — et ce morceau qui manque (fehlende Stück), la réaction de l'orgasme, s'extériorise en équivalents en d'autres domaines, en des absences, crises de rire, larmes, (xy), et peut-être d'autres. La sexualité infantile, une nouvelle fois, a fixé ici un paradigme.»

Supposons donc, en sens contraire, que nous nous proposions de restituer l'avènement d'une «capacité d'efficience» conforme à la destination culturelle de l'homme. Il suffira de rappeler comment s'opère la mutation de la carence narcissique, où l'inhibition «pathologique» trouve son paradigme, à l'incomplétude du Réel, où se motivent les accomplissements humains, comment la seconde — ainsi qu'on le voit chez Léonard — garde la hantise de la première, en d'autres termes, d'accompagner Freud dans la construction d'une topique du manque, et de ses conditions de régression.

Mais le problème est susceptible d'une détermination plus précise. «Rendus avisés par nos meurtrissures,» écrivait en effet Freud en 1932 dans sa note Ma rencontre avec Josef Popper-Lynkeus, «nous avons développé dans notre psychisme des organisations qui s'opposent au titre d'inhibitions à une extériorisation pulsionnelle directe. Ce qui surgit des sources des forces pulsionnelles comme stimulation de désir, doit se soumettre à l'épreuve de nos instances psychiques les plus élevées, et se trouve, si cette épreuve ne se fait pas, exclu (verworfen) et tenu à l'écart de toute influence sur notre motricité, et ainsi de l'exécution (von der Ausfuhrung abgehalten). Assez souvent même, ces désirs eux-mêmes se trouveront écartés de l'accession à la conscience à laquelle, de façon régulière, l'existence même des sources pulsionnelles dangereuses est étrangère. Nous disons alors de ces stimulations qu'elles sont, pour la conscience, du refoulé, et ne sont présentes que dans l'inconscient.» Or, s'il est vrai que la capacité d'actualisation de la pulsion trouve sa caution en chacun des niveaux

où s'exerce l'épreuve de réalité, l'ordre des instances dont celle-ci se soutient doit commander la genèse des différentes formes de l'inhibition, pour un sujet, voire pour une collectivité qui manque à s'y ordonner. Le problème serait alors de comprendre comment le dysfonctionnement de l'épreuve de réalité peut inhiber, in statu nascendi, des processus qui n'y reconnaîtraient pas les conditions terminales de leur déroulement. Mais cette caractéristique est aussi garante de la portée du concept. Aussi loin s'étend socialement l'épreuve de réalité, aussi profond peut se situer le lieu objectif de l'inhibition, et il n'est pas en théorie plus paradoxal d'imputer à la butée d'une contrainte institutionnelle, le tarissement d'une exigence pulsionnelle, qu'il ne l'est de situer l'incidence rétroactive en un lieu subjectif, de l'interdit surgi au lieu d'émergence de l'Oedipe.

D'une telle construction, il n'est cependant d'autre garant que l'expérience même de la cure ; et c'est en dernier ressort à l'analyse de conditions effectives de son développement, et notamment des oscillations du transfert, qu'il revient de situer dans le système de référence des principes d'instance, de plaisir de réalité et de nirvana, la genèse des processus d'inhibition, et leur éventuelle réduction. Il existe en effet une auto-inhibition (Selbsthemmung) de la cure dont Freud prendra texte pour formuler le problème de l'Analyse finie et infinie. Inversement le progrès de la cure trouvera sa sanction dans le déploiement de la capacité d'accomplissement (Leistungsfahigkeit). Tel est le terrain sur lequel prendra assise en définitive l'antagonisme pulsionnel, et si la théorie des pulsions est notre mythologie, en d'autres termes, comme le dit Freud, si la métapsychologie requiert de nous quelqu'espèce de «fantaisie», c'est que ces pulsions ne nous sont accessibles, sur le versant de la vie, qu'à travers les figures personnifiées de Philia et Neikos. Qu'il s'agisse, donc, de l'épreuve de réalité, sur laquelle l'inhibition témoigne que s'est trouvée avorter la motion pulsionnelle, qu'il s'agisse de l'auto-agression qu'induit cet échec, de la régression qui la sanctionne, de l'inhérence narcissique où elle s'enracine, nous ne saurions nous dispenser de placer une approximation progressive de l'élaboration de ces thèmes sous l'éclairage rétrospectif des derniers textes de Freud.

Mais cette démarche s'autorise encore du fait que l'un des premiers contacts majeurs qu'ait pris Freud avec le problème de l'inhibition intéressait, en 1895, la mélancolie, à propos de laquelle, précisément *Deuil et Mélancolie* soulignera en 1917, après le *Léonard*, la liaison au narcissisme de l'inhibition, faisant transition vers les fragments posthumes, où cette même connexion se trouvera encore s'affirmer, et cette fois en tant que paradigme, en référence à l'avortement clitoridien et à la carence de la jouissance onaniste.

П

Ni la préparation de 1892 à 1895, ni le contexte n'en sont néanmoins négligeables, dans le mesure où déjà ils nous marquent l'influence de la délimitation nosographique sur les délimitations du concept. L'inhibition apparaît en effet, dans le manuscrit A (1892) en tant qu'elle porte sur la «fonction» sexuelle dans les névroses d'angoisse, le terme d'Unterdrückung étant réservé, des neurasthénies, au fait de «contenir» ou de

retenir des affects. Dans le manuscrit B (8 février 1893) concourent à poser les caractéristiques respectives de la névrose d'angoisse, de la neurasthénie et de la mélancolie, les incidences, notamment, de l'épuisement (Abnutzung) sexuel, d'autre part d'influences toxiques, et dans cette ligne relevons au sujet de la mélancolie, l'évocation de l'«anesthésie» psychique —, en bref, en concurrence avec les premières suggestions de la cure cathartique, des préoccupations héritées des travaux dits préanalytiques de Freud sur la cocaïne. Mais voici qu'avec le manuscrit F émerge le thème de la connexion entre la mélancolie et l'onanisme.

Texte d'autant plus précieux, que, préfigurant, au premier abord, l'interprétation des fragments posthumes, il nous permet aussi de discerner ce qui l'en sépare. C'est l'onanisme qui est invoqué en 1895 à l'origine de l'inhibition. Ce sera en 1938, en même temps que l'avortement clitoridien, la carence interne de la satisfacction onaniste. Non plus la satisfaction, mais sa part manquante. Et voici justement qu'avec le manuscrit F émerge une de ces images dont il ne suffirait pas de souligner en termes généraux que le principe d'extension de l'appareil psychique en mesure la portée métapsychologique; mais à laquelle, bien plus précisément, s'attache l'intérêt, que l'un de ses éléments se retrouvera, en 1917, dans Deuil et Mélancolie, l'image du trou et de l'hémorragie interne. Le problème étant dès lors de suivre le fonctionnement de ces images affines, en leur contexte respectif, de l'épuisement onaniste de 1895, à l'évidement du Moi en 1917, avant que les fragments de 1938 n'instituent la carence interne du narcissisme onaniste en paradigme de l'évidement, de l'effectivité dans l'inhibition.

Ainsi parvient-on au manuscrit G (7 janvier 1895). Comment expliquer, se demande Freud, les effets de la mélancolie ? «La meilleure description : une inhibition psychique, avec appauvrissement pulsionnel (Triebverarmung : l'un des premiers emplois du terme de Trieb, très rare dans les lettres, et déjà, précisément, de la notion). Le groupe sexuel psychique vient-il à subir de fortes pertes en quantités d'excitation, une aspiration se produit pour ainsi dire dans le psychisme qui exerce une action de succion (saugend wirkt) sur les grandeurs d'excitation qui le heurtent. Les neurones associés doivent abandonner de leur excitation, ce qui engendre de la souffrance. La rupture d'association est toujours une souffrance. Il se produit pour ainsi dire, par une hémorragie interne (innere Verblutung) un appauvrissement en excitation, en réserve libre, qui se signale, (kundgibt) aux autres pulsions (Trieb) et accomplissements (Leistungen). Cette aspiration agit comme une inhibition, de même qu'une blessure (voir théorie de la douleur physique) a un effet de douleur. La contrepartie serait offerte par la manie. Il se produit ici quelque chose d'analogue à la neurasthénie. Dans la neurasthénie intervient un appauvrissement semblable, du fait que l'excitation s'épanche, comme à travers un trou (Loch). Mais ici c'est la tension sexuelle somatique qui est pompée, dans la mélancolie, le trou est dans le psychisme.»

Comparons avec *Deuil et Mélancolie*. «Le complexe mélancolique se comporte comme une blessure ouverte attirant de toutes parts vers lui des énergies d'investissement (celles que nous avons nommées, dans les névroses de transfert «contreinvestissements») et vidant (entleert) le moi jusqu'à l'appauvrir complètement.» Le thème développé n'est plus, cependant, celui de l'onanisme, mais après l'*Introduction* de 1914, celui du narcissisme. Sur le fondement des fragments de 1938, l'hypothèse pourra être enfin formée, que l'insatisfaction onaniste tient sa puissance délétère de contrevenir au narcissisme.

Suivons seulement, pour le moment, les indications de Deuil et Mélancolie.

Le processus d'évidement, s'il a sa contrepartie dans l'inhibition est luimême, nous dit Freud, une jouissance (Genuss). Nous sommes donc sur les traces de la pulsion de mort. Mais aussi de la sublimation, car cette jouissance, ce «Genuss», c'est à quoi Freud se réfère, par privilège, s'agissant de l'art. Genuss, déjà, la délectation de beauté de l'Homme-aux-Rats, accompagné dans sa masturbation par le son de trompe du postillon; comme en écho à l'abîme qui le hante. Transgression, lui fait remarquer Freud, au sens de la levée d'une inhibition; mais en l'occurrence par passage à l'acte, Léonard, lui, ce sont ses pinceaux qu'il prendra en main, amenant sur la toile à coïncidence les composantes sublimées du Genuss. Ainsi, et précisément parce qu'elle visait dans la mélancolie une psychose, l'esquisse donnée de l'inhibition en 1895, semblait-elle amorcer autour de l'image du trou le développement d'une métapsychologie de la pulsion de mort. Simplement, ce trou, fallait-il le placer.

Mais brusquement, dans cette même année, le registre se déplace. Et c'est une notion toute différente du processus d'inhibition qui va émerger, du moment où les repères en seront pris sur la théorie du refoulement — au premier chef dans la lettre 52. Comment expliquer le changement ? C'est ici le lieu de rappeler l'auto-critique rétrospectivement présentée par Freud dans l'Introduction à la Psychanalyse, de la partie de son œuvre dominée conjointement par la clinique de l'hystérie et par la conceptualisation du refoulement.

Or, c'est précisément sur cette conceptualisation que se fonde l'élaboration du concept d'inhibition dans les lettres 46, 52, 75. Tandis que l'épuisement mélanco-lique annonçait lointainement la conceptualisation de la pulsion, l'analyse de la défense hystérique prépare à un type de construction fondé sur la dynamique ponctuelle de la décharge. Et cette double polarisation théorique pouvait d'autant plus aisément se traduire en une alternative provisoire de la recherche, que s'y prolonge l'opposition, dans l'élaboration pré-analytique du concept d'inhibition, de deux courants bien distincts de la pensée scientifique.

Le premier est un courant fonctionnel. Et l'exposé sur la mélancolie nous en donne un premier indice, au premier abord paradoxal. Nous avons lieu de penser que l'image du trou est initialement une réminiscence de Meynert : «La théorie que présente Meynert de l'organisation cérébrale», nous dit Freud dans son livre sur l'Aphasie, «mérite d'être désigné comme cortico-centrique. En des spéculations de portée lointaine sur les conditions anatomiques, spéculations qui sont si typiques de sa manière, Meynert a exprimé cette vue que le cortex cérébral en vertu de sa situation périphérique, était particulièrement adapté à la réception et à la conservation de tous les stimulis sensoriels. Il a également comparé le cortex cérébral à un organisme protoplasmique complexe qui s'étendrait sur l'objet qu'il désirait s'incorporer en prenant la forme d'une cavité. La totalité du cerveau apparaissant ainsi comme un appendice et un organisme auxiliaire du cortex cérébral, et l'ensemble du corps, comme une cuirasse d'organes d'exploration et de tentacules qui le mettent en mesure de pratiquer cette incorporation et de modifier le tableau du monde extérieur.» Non seulement l'image freudienne du trou paraît donc ici dériver par mutation de l'image de la cavité, mais, de son contexte même, ressort la suggestion, tout à la fois, d'une représentation globale du cortex, et d'une anticipation de l'épreuve perceptive. N'est-il pas cependant paradoxal de présumer

1 45

1.1

chez Freud d'une quelconque relation à Meynert, dont il s'est attaché précisément à récuser la conception d'une projection cérébrale, pour y substituer une vue globale et fonctionnelle?

Mais c'est que Freud, précisément, distingue lui-même entre deux Meynert. «Voici un passage parmi d'autres, écrit Freud, qui suggère que Meynert ne concevait pas la projection au sens strict du terme : il est tout à fait improbable que chaque fibre particulière représentant différents groupes de muscles de la peau, glandes et viscères, se disperse au point d'être représentée par projection sur l'ensemble de la surface du cortex» ; ou encore «une section en coupe à travers les pédoncules cérébraux contient autant de ces fibres que s'il s'agissait de l'organisme entier bien qu'en soient exclus les sens de l'odorat et de la vue.» «Cependant», poursuit Freud, «d'autres parties des enseignements de Meynert contredisent une telle hypothèse, et j'hésite à la lui attribuer.» Il n'y a donc pas à cet égard paradoxe à considérer l'image freudienne du trou comme une mutation — qui reste à préciser — de l'image de la cavité chez Meynert. Mais du Meynert fonctionnaliste, et par delà Meynert, c'est en effet avec cette tradition fonctionnelle que l'on aurait à confronter, précisément pour marquer en quoi elle s'en distancie, l'élaboration initiale de l'inhibition chez Freud.

Tradition inaugurée en 1845 par la découverte, due aux frères Weber, du ralentissement du cœur sous l'effet d'une excitation périphérique d'une section d'un nerf vague, et que jalonne, notamment, après sa désignation par Brown-Séquard du terme d'inhibition, sa représentation par Claude Bernard comme phénomène d'interférence nerveuse : rappelons seulement, de ce dernier point de vue, qu'une telle interférence devra anticiper sur la libération des énergies potentielles du muscle par le mouvement excitateur positif, et qu'une portée générale peut être ainsi conférée à la détermination conceptuelle de l'inhibition en tant que suspension d'un processus d'effectuation, in statu nascendi. Freud ne l'oubliera pas. De quelle manière, cependant, cette suspension intervient-elle ? La première esquisse donnée par Freud de la mélancolie évoquait à cet égard un processus littéralement désigné comme information (Kundgibt). Sans doute, ne manquera-t-on pas d'évoquer ici une notion comparable de Spencer, touchant le mode de transmission de l'influx nerveux, et de soulever la question, historique et théorique tout ensemble, du développement qu'elle connaîtra chez Freud, de la communication inconsciente entre appareils psychiques à son fondement pulsionnel.

Mais il existe une autre tradition liée, celle-là, au développement de la théorie neuronique, dont Freud sera précisément le témoin dans l'Esquisse d'une Psychologie scientifique, et dont un ouvrage à peu près contemporain, le Traité de Physiologie de Morat situait bien l'origine : «En ce qui concerne l'inhibition, lisons-nous, la notion nous est venue du système nerveux ; ce n'est que par analogie et par extension que nous pouvons l'étendre à l'organisation intérieure de la cellule ; en tant qu'elle se manifeste dans le système nerveux et les sous-systèmes qui le constituent, elle est un fait donné par l'expérience et défini par certaines conditions ; en tant qu'on l'attribue à la cellule, elle est une hypothèse permise, mais dont la légitimité reste subordonnée à la convenance des preuves invoquées, c'est-à-dire à la ressemblance d'un phénomène cellulaire avec le phénomène systématique qui lui sert de modèle.»

A ce type d'inhibition, on comprend d'emblée que Freud ait été sensibilisé par certains aspects de ses recherches sur les stupéfiants, dans la mesure où l'action de ces derniers renvoie, en partie du moins, à l'analyse du phénomène d'inhibition au niveau cellulaire.

Et cela d'autant qu'une troisième tradition, physiologique, issue de Herbart offrait à la théorie neuronique un équivalent dans un certain temps d'associationnisme dynamiste, dérivant l'inhibition du jeu de forces représentatives.

Or, dans la mesure où l'hystérie, comme le dira Freud, impose alors à l'ensemble de la théorie psychanalytique ses modèles, et notamment la primauté du refoulement, c'est de cette tradition psycho-neurologique que Freud, laissant provisoirement à l'écart l'interprétation énergétique ou pulsionnelle de la mélancolie, promouvra la conceptualisation de l'inhibition développée à l'époque de l'Esquisse. Et nous sommes admirablement renseignés sur les conditions psychologiques de ce renversement de tendances : c'est dans le ravissement spéculatif de l'intuition géniale qu'a été conçu le modèle neuronique, dont il faudra quinze années à Freud pour approfondir la critique, jusqu'au retournement décisif qui, déplaçant de l'hystérie aux psychonévroses narcissiques, du refoulement à la régression, le rôle directeur de la théorie, instituera le narcissisme en pôle régressif de l'inhibition pulsionnelle sous la butée de l'épreuve de réalité. Reprenons en effet les lettres 30 («le grand secret clinique»), 31 («Fièvre de travail ces dernières semaines»), 32 («les barrières se sont soudain levées, les voiles sont tombés») 33 («toutes ces théories convergent vers le champ clinique du refoulement»), manuscrit K («nous pénétrons au cœur même du problème psychologique») ... C'est donc sous cet éblouissement qu'a été fixé le modèle psychoneuronique de l'inhibition, et le problème sera désormais de comprendre comment la résurgence progressive dans la théorie de l'inhibition de la dimension sur laquelle s'était primitivement esquissée l'analyse de la mélancolie, y rendra en quelque façon opératoires les images originelles du trou et de l'hémorragie interne.

Situons d'abord l'inhibition par rapport au refoulement, d'après les trois lettres : 46, 52 et 75.

La lettre 46 envisage dans sa généralité les effets d'un souvenir sexuel émanant d'une époque précoce, par son éveil en une période plus tardive. Il se déclenche un «excédent de sexualité» (Sexualüberschuss) qui agit en tant qu'inhibition de pensée (Denkhemmung) avec cette conséquence que le souvenir et ses suites auront un caractère compulsionnel, et qu'au lieu de déboucher sur une inscription dans la couche la plus récente, ils aboutirent à des «réalisations», à une conversion». Ainsi l'excès de sexualité empêche (hindert) la traduction mais il ne suffit pas à provoquer à lui seul un refoulement. Il y faut encore la coopération (Mitwirken) de la défense — celle-ci, inversement, ne pouvant par elle-même provoquer de névrose en l'absence de l'excédent sexuel. De là passons-nous à la définition des symptômes, conçus comme des formations de compromis entre les processus psychiques inhibés et non-inhibés. Encore faudrait-il souligner que la terminologie de Freud à cette date est loin d'être fixée. A peine a-t-il parlé d'une inhibition de la pensée qu'il évoque une inhibition par la pensée. La difficulté se dénouera dans les Trois Essais. Sous cette réserve, se dégagera cependant cette caractéristique de l'inhibition : elle émane d'un excès de la sexualité, et elle s'exerce sur la pensée. Transportons-nous un instant au terme de la carrière de Freud : l'«excès» de sexualité apparaîtra comme la préfiguration lointaine de la carence de satisfaction narcissique, la «pensée», une préfiguration de l'ordonnance du sujet aux instances qui commandent l'épreuve de réalité. Entre l'une et l'autre de ces représentations, auront à intervenir la pulsion, le narcissisme et la régression. Mais reprenons le cheminement des lettres.

L'apport de la lettre 52 sera, d'une part, de préciser la connexion de l'inhibition au

refoulement — d'autre part de distinguer entre les différents modes de Sexualüberschuss — selon qu'abandonnés à eux-mêmes ils tendraient respectivement à un déplaisir ou à un plaisir.

Principe général : toute inscription relevant d'une traduction inhibe la précédente. S'il n'y a pas d'inscription nouvelle, le processus se déroulera selon des voies anachroniques.

Le refoulement se définit alors comme s'exerçant sur une trace archaïque dont il prévient la traduction. Soit maintenant un événement ayant produit un déplaisir : sa traduction mémorielle, nous dit Freud a «moyen d'inhiber» une nouvelle décharge de déplaisir par inhibition du souvenir. Si le souvenir pourtant est en état de surcharge, ce qui est le cas des souvenirs sexuels, en raison de l'intensification croissante de la sexualité au cours du développement, l'inhibition sera exclue, et le souvenir en surcharge agira à la manière d'un événement : que l'état final vers lequel il tend soit de plaisir ou de déplaisir. Dans le premier cas, il y aura compulsion, dans le second refoulement. On renverra pour une analyse plus poussée à l'Esquisse. Dans quel cas, en définitive, interviendra donc l'inhibition ? Sans doute faut-il entendre que la surcharge due à l'intensification de l'exigence sexuelle — l'Überschuss de la lettre 46 — n'est pas le cas général. Seuls des souvenirs sexuels excluent la capacité à l'inhibition par l'inscription, mais certains d'entre eux, moins intenses, la laisseront jouer. Nous sommes donc toujours, en définitive, en présence du processus que la lettre 46 désignait comme inhibition par la pensée, que la lettre 52 désignait comme inhibition par l'inscription, avec cette précision supplémentaire qu'elle préviendra in statu nascendi une éventualité de déplaisir.

Comment, cependant, peut-on en effet comprendre l'avènement successif des différentes couches d'inscriptions ? Ce sera l'objet dans la lettre 75 de la notion des zones abandonnées, dont l'intérêt au regard de l'inhibition est d'introduire avec la notion d'«inhibition du développement» (Entwicklungshemmung) le problème dont le concept de régression et la théorie d'une inhibition régressive traduira l'approfondissement.

Normalement, l'abandon de certaines zones de satisfaction érotique aura pour effet que s'inverse le processus d'excitation au niveau ultérieur le plus tardif; une excitation par le souvenir d'une zone plus précoce qui aura été délaissée provoque une inversion de l'investissement du souvenir. Il en résulte un refoulement de ce dernier. Mais la libido inemployée du fait du refoulement se transformera en angoisse et cette angoisse même se liera en Verwerfung. Cette dernière à son tour constituera un fondement affectif (Affektgrundlage) pour des processus «intellectuels» tels que la honte (ou pudeur) ou le dégoût, et cela, nous dit Freud, aux dépens de la sexualité enfouie. Un premier enseignement se dégage donc, touchant la fonction spécifique en ce contexte de la Verwerfung. La Hemmung représentant la suspension in statu nascendi d'un processus, la Verwerfung vise la mise hors-circuit de la source d'énergie dont ce processus émane. Le terme en particulier, se retrouve en un sens analogue dans le Mot d'Esprit. Autrement dit, la conception génétique du refoulement s'élargit en une conception génétique de la réalité psychique, à laquelle il suffira d'associer dans l'avenir le problème de ses critères, pour parvenir au concept de vérité historique.

Mais on peut alors se demander si ce type de construction, initialement appliqué au refoulement, ne se révèlerait pas également opératoire dans le cas de l'inhibition,

caractérisée en premier ressort par des relations d'intensité. La réponse est apportée dans la lettre 75 par la notion d'une inhibition du développement, cette réponse devant elle-même être approfondie dans les *Trois Essais*. Supposons en effet que n'intervienne pas l'enfouissement des zones abandonnées, en vertu, par exemple, de la survivance d'une excitabilité inaugurée par une excitation précoce. Ces zones draineront alors vers elles l'énergie ainsi empêchée d'alimenter la Verwerfung, et les formes intellectuelles qu'elle sous-tend, ce qui définira l'inhibition de développement.

En définitive, la primauté reconnue au refoulement dans la défense se solde ainsi par une sorte de retour du refoulé dans l'ordre conceptuel — sous les espèces de la Verwerfung, et sous les espèces de la régression. L'élaboration de ces notions dans les *Trois Essais* et dans le Mot d'Esprit aura pour résultat de faire transparaître dans le problème de l'inhibition une dimension jusqu'alors encore implicite — et qui est celle de l'altérité.

Ш

Considérons, en effet, la problématique des Trois Essais. D'abord nous est attestée la relation du concept de pulsion au concept d'inhibition, dans la perspective d'une inhibition du développement. Ce qui ne saurait surprendre, s'il est vrai que le concept de pulsion, à partir de l'édification de la théorie des zones abandonnées, ait eu précisément pour fin de caractériser dans leur plasticité, et d'intégrer en ce qui sera la destinée pulsionnelle, les impulsions (Impulse) initialement attachées, d'après les lettres, à ces zones —, en d'autres termes, de jeter les bases d'une énergétique psychique, épistémologiquement comparable, bien qu'à certains égards intrinsèquement opposée, à l'énergétique physique. «L'étude à l'aide de la psychanalyse, des inhibitions et des perturbations intervenant dans ce processus de développement» — nous dit Freud, — «nous permet de discerner les premières pousses et les degrés préliminaires d'une telle organisation des pulsions partielles qui instituent également un type de régime sexuel.»

S'agit-il maintenant de préciser la nature de ces inhibitions, nous aurons à distinguer entre deux emplois du terme, selon qu'il vise l'inhibition d'un processus pulsionnel tendant à la satisfaction, ou l'inhibition du développement. Emplois inverses, en ce sens que le premier type d'inhibition dû à la pression endogène de la honte, du dégoût ou de la pitié, et à la contrainte de l'autorité extérieure, joue le rôle de digue vis-à-vis des énergies pulsionnelles, et en rétrécit le champ d'effectuation, alors que l'inhibition du développement prend origine du maintien en activité des énergies émanant des zones primitivement érogènes ; un cas mixte, dont l'analyse n'est pas poussée dans les *Trois Essais*, étant représenté par l'inhérence du sujet à une autorité archaïque. On sait en outre que cette rémanence a pour condition que «la zone érogène correspondante ou la puision partielle correspondante ait contribué dans la vie infantile, en une mesure inhabituelle, à un gain de plaisir (Lustgewinn).» Diversité d'emplois qui trouvera cependant sa limite en une double remarque.

Observons d'abord que l'inhibition de la pulsion et l'inhibition du développement ont pour trait commun de porter sur l'effectuation d'un processus, que celui-ci soit ou non d'ordre génétique. On en trouvera l'équivalent, à propos de la cure, dans l'application conjointe du concept à l'actualisation des motions pulsionnelles, et à l'auto-inhibition (Selbsthemmung) du processus de guérison. De même la levée des inhibitions, dans l'un et l'autre registre, sera-t-elle consacrée par le développement de la capacité d'accomplissement, ou Leistungsfahigkeit, du sujet.

Remarquons cependant que la notion d'inhibition du développement ne découvrira toute sa portée qu'en solidarité avec la régression; et qu'avec l'approfondissement de cette dernière notion se trouvera, non seulement remanié l'ensemble du champ conceptuel des *Trois Essais* mais renouvelé le type de démarche qui en a soutenu l'élaboration. Hystérie et psychonévrose narcissique, refoulement et régression sont dans le même rapport que l'interprétation et la construction. Toute l'évolution du concept de l'inhibition suivra dans l'œuvre de Freud le tracé de ces déplacements.

Et ainsi pourrions-nous enfin tenter de situer, par rapport à l'inhibition ou Hemmung, le statut de la Verwerfung. On sait que cette notion prend origine de Brentano, chez qui elle désigne l'exclusion d'une représentation du champ de l'existence, en correspondance, donc, avec la notion de la forclusion chez Damourette et Pichon. Appliquée par les Etudes sur l'Hystérie à la première analyse de ce qui sera le transfert négatif, comprise en 1896 comme liaison de l'angoisse, et destinée, à ce titre, à donner assise à la strate endogène des instances répressives, ultérieurement et tardivement rendue à la sphère du jugement, pour y désigner l'exclusion du Réel en fonction des critères propres à un type de vérité historique, elle vise dans les Trois Essais, au chapitre Réorganisation de la Puberté, la mise hors circuit des fantaisies incestueuses, en tant qu'elles sont aussi, nous dit Freud, dépassées (überwinden). Aussi bien cette même notion du «dépassement» servira-t-elle à caractériser, en 1937, la succession des étapes de la vérité historique. Mais la délimitation des deux concepts nous est déjà, à la date où nous sommes, suggérée. La Hemmung est à la Verwerfung ce qu'est l'effectivité à la Réalité (Realität), l'une concerne la suspension in statu nascendi d'un processus, l'autre la mise hors circuit de tout véhicule d'investissement possible.

Qu'il s'agisse, donc, de l'inhibition du développement par survivance d'un mode de satisfaction archaïque de type pervers, ou d'investissements d'objets incestueux, qu'il s'agisse au contraire de l'inhibition consécutive au refoulement de ces processus archaïques, l'élaboration du concept d'inhibition nous renvoie à l'organisation et aux incidences rétroactives des positions d'altérité sur lesquelles est entrée la pulsion — et notamment à la fonction, en l'occurence, du ternaire œdipien —. On remarquera cependant que ces premières analyses s'autorisent plutôt d'une reconstruction hypothétique de la formation des inhibitions, que de l'observation de conditions dans lesquelles ces inhibitions seront éventuellement levées. Pour attaquer notre problème de ce nouveau point de vue, qui est en somme celui de la cure, nous fait cependant défaut, en 1905, la compréhension approfondie de ses progrès, et notamment du transfert, qui formera le sujet d'Analyse finie et Analyse infinie. Mais nous avons déjà accès, à la date où nous sommes, à des expériences que caractérise une levée d'inhibition, expériences qui paraissent même, à certains égards, avoir analogie avec la situation d'analyse. Elles forment l'objet de l'essai sur l'Esprit.

Envisageons en effet, dans la genèse de l'esprit la fonction du tiers, et sa relation

à l'auteur du mot. Les développements consacrés par Freud aux moyens de favoriser la disponibilité d'attention de l'auditeur ne sont pas sans évoquer, de façon insistante, l'attention flottante de l'analyste. Posons donc, dans cette vue, l'équivalence respective de l'auteur du mot à l'analysant, de la «victime» à l'objet de son fantasme, du tiers à l'analyste. Que l'hypothèse puisse être éclairante nous est suggéré par la mise en évidence dans l'effet d'esprit, du tiers à l'auteur, d'une rétroaction (Rückwirkung), qui n'est pas sans analogie avec la rétroaction de l'analyste à l'analysant dans la cure. Ecartons pour le moment — nous le retrouverons sous la variante du Vinci, lequel, soulignera Freud, n'avait pas d'esprit — l'affinité de notre problème avec celui de la sublimation, reste la mise en place de la levée des inhibitions dans le système de référence du ternaire œdipien.

En ce qui touche, en effet, les caractéristiques générales et le registre de l'inhibition, les indications déjà données par les *Trois Essais* sont ici simplement et abondamment confirmées. Ainsi Freud évoque-t-il dans la partie analytique «une situation orginaire qui en raison de facteurs inhibiteurs d'ordre social (sozialer Hemmnisse) n'a pu se réaliser dans l'effectivité (nicht verwirklicht werden kann). De même dans la partie synthétique, après avoir évoqué le cas où un obstacle (Hindernis) contrecarre l'effectuation directe (direkten Verwicklichung) de la tendance, indique-t-il que grâce au mot d'esprit, la résistance (Widerstand) intérieure se trouve surmontée, l'inhibition levée (die Hemmung aufgehoben). «Les cas d'obstacle intérieur et extérieur», précise-t-il plus loin, se distinguent par le fait «qu'ici une inhibition (Hemmung) déjà en vigueur se trouve levée, là se trouve prévenue l'émergence d'une inhibition nouvelle.»

La levée d'inhibition correspond donc bien à une effectuation ou Verwirklichung. Mais ceci ne préjuge pas du registre dans lequel cette effectuation s'inscrit, et un élément essentiel de l'exposé de Freud permettra de tirer toutes les conséquences de cette indication, quant au rôle de la structure ternaire dans la levée de l'inhibition — peut-être même quant à l'affinité du processus qui s'y déroule avec le mouvement de la cure, et avec la sublimation. On sait en effet que l'esprit est en analogie avec le jeu. Mais Freud ne nous dit-il pas dans l'article sur la fantaisie que «le jeu ne s'oppose pas au sérieux, mais à l'effectivité (Wirklichkeit)? Comment concilier cette remarque avec le fait qu'un processus analogue au jeu permette à la levée des inhibitions de rendre la pulsion à l'effectivité?

La difficulté se dénoue aisément en référence aux Deux Principes du processus psychique. Et il est remarquable que cette solution intervienne dans le domaine de l'art. L'artiste, comme on le sait, est un homme qui, insatisfait du Réel, et replié sur ses fantasmes, fait retour au réel en forgeant «une nouvelle espèce de réalités effectives (Wirklichkeiten).» La situation de l'homme d'esprit n'est pas différente. Car l'effectuation n'est pas en effet inhérente à un ordre unique et préconstitué; mais le problème est justement de préciser en quoi l'ordre des «effectuations» du mot d'esprit se distingue de l'ordre des «effectuations» de l'art. Et Freud nous donne luimême la réponse. Le mot d'esprit s'adresse au tiers, l'art s'adresse «aux autres hommes», en tant qu'ils participent eux-mêmes de l'insatisfaction vécue par l'artiste. Sans doute remarquera-t-on que nous pouvons prendre également plaisir à un mot d'esprit qui ne nous est pas singulièrement adressé. Mais justement, le plaisir que nous y prenons est alors de l'ordre esthétique, il s'inscrit dans la série des positions d'altérité parmi lesquelles Freud a pratiqué dans l'Esprit une coupe particulière.

Demeure, bien entendu, le problème général du statut de l'effectuation, auquel est suspendu, a contrario, le problème du statut de l'inhibition. Mais nous sommes en 1905, la théorie des pulsions n'est pas constituée, elle ne le sera pas avant qu'Analyse finie et Analyse infinie, sur le fondement de la théorie du transfert, n'ait rapporté l'effectuation à la complémentarité des pulsions, l'inhibition, qui en inverse le sens, prenant alors modèle du transfert négatif, et celui-ci, de l'agressivité motivée de la carence narcissique.

Mais l'Esprit, comme les Trois Essais, dans leur ignorance de la pulsion de mort, s'enchantent encore de la nostalgie des jouissances perverses. L'épreuve de cette mise en acte immédiate, antécédente à tout déplacement et d'un ordre plus profond que le plaisir, puisqu'elle n'est pas astreinte à en parcourir les niveaux, c'est elle, c'est ce Genuss enfoui sous les bandelettes d'un long travail d'oubli, dont le plaisir de l'esprit recueille la trace. Confirmation de l'acception où les Trois Essais prenaient le verworfen, précision aussi quant à ses relations au refoulement, et à l'inhibition. Car c'est au «travail» du refoulement qu'est due la forclusion des «possibilités de jouissance.» Représentations économiques, intéressant un cycle d'énergétique. L'inhibition, par contre, porte sur un processus. Envisageons la forme que prendront ces notions dans la dernière étape de la carrière de Freud : celles-là engageront les sources pulsionnelles, celle-ci la motion de désir. Dans cette visée, l'Esprit n'aura fixé qu'un jalon, mais essentiel, en référant à la position du tiers une certaine forme de la levée des inhibitions.

IV

Mais ceci nous invite à revenir de la levée des inhibitions à leur genèse, de l'Esthétique à la clinique, de l'Autre en attention flottante, aux partenaires effectifs de l'acte social : alors transparaît la double polarité dont ces derniers sont susceptibles d'être investis, en tant qu'objets d'amour ou de haine, et par rapport à laquelle l'inhibition est appelée à se situer en des positions caractéristiques selon les types de névroses dont elle est justiciable.

Mais levons d'abord une difficulté terminologique, touchant la distinction entre unterdrücken (réprimer, contenir) et hemmen. «Notre démarche», lisons-nous dans la Gradiva, de deux ans antérieure au petit Hans et à l'Homme aux Rats consiste dans l'observation consciente des processus anormaux chez d'autres hommes, afin d'en deviner et énoncer les lois. Le romancier progresse sans doute autrement : il dirige son attention sur l'inconscient de son âme à lui, prête l'oreille à ses possibilités de développement, et leur confère l'expression artistique, au lieu de les réprimer (unterdrücken) par la critique consciente.» Le passage pourrait servir d'index pour une étude approfondie. De façon générale, le processus frappé de «répression» n'est pas représenté comme spécifiquement suspendu in statu nascendi — caractéristique prêtée à l'inhibition dans les Deux Principes du processus psychique — il se trouve, quant à son effectuation, cantonné dans une des sphères du psychisme, et le mot décrit cet état sans considération de la nature des causes qui l'y retiennent (zurückgehalten).

Mais regardons de plus près l'usage du petit Hans. Freud, vers la fin du commentaire théorique, s'interrogeant sur «les composantes du cas susceptibles d'avoir été stimulées (angeregt) par la cause occasionnelle de la maladie (le cheval tombant) ou qui fournissent le matériel des symptômes, le contenu de la phobie,» — exclut qu'il s'agisse des «composantes sexuelles dominantes» frappées par le refoulement. Il les cherche donc en ces incitations (Regungen) qui avait auparavant déjà été «réprimées» (unterdruckt) et qui, autant que nous en ayons l'expérience, ne purent jamais manifester (sich aüssern) en l'absence d'inhibition (ungehemmt). Nous retrouvons donc, dans l'unterdrückung la connotation d'un état, mais nous voyons aussi l'inhibition ou Hemmung, par une nuance particulièrement suggestive, se situer sur la dimension d'un rapport avec l'extérieur (sich aüssern, se manifester, s'extérioriser). De quelles incitations s'agit-il donc ? De «sentiments», nous dit Freud, «d'inimitié jalouse (feindselig eifersüchtige) envers le père et d'impulsion (Antriebe) sadiques, correspondant à des pressentiments du coît (Koitusahnungen) envers la mère.» En effet «ces tendances agressives (agressive) ne trouvent chez Hans aucune issue au dehors (Ausweg), et dès qu'en un temps de manque et d'excitation sexuelle accrue, elles se trouvent renforcées et veulent percer (hervorbrechen), alors éclate ce combat que nous appelons phobie.»

, (S)

D'une part, donc, se confirme l'importance de la référence de l'inhibition à l'extériorité, et peut-être sous bénéfice d'inventaire, ne serait-ce pas forcer l'interprétation, que de remarquer que l'Unterdrückung vise la rétention dans les limites d'une région psychique, alors que l'inhibition concerne, en sens inverse, la suspension d'une irruption vers l'extérieur d'une région. Mais d'autre part, s'impose - compte-tenu de l'apport essentiel d'Adler à la discussion — la connexion de l'inhibition à l'agressivité. Les tendances inhibées, ce sont dans l'analyse de Hans, les tendances agressives. Mais la notion de l'agressivité envisagée par Freud ne se limite pas, ainsi que le montre la discussion des thèses d'Adler, à l'hostilité. Le tort d'Adler, selon Freud, et bien entendu à cette date, a été d'hypostasier sous les espèces d'une pulsion particulière un caractère général et indispensable de toutes les pulsions, précisément ce qu'il y a en elles de pulsionnel (das Triebhafte), l'élément de poussée (das Drangende), que nous pouvons décrire comme la capacité de donner impulsion à la motricité (die Fahigkeit, der Motilität Ausstoss zu geben). Tel serait donc, de façon générale, le moment de la pulsion sur lequel l'inhibition porterait. Elle suspend l'effectuation, la Verwirklichung in statu nascendi, en ce point précis où la Triebregung déclenche le processus de la transformation de l'énergie en travail.

N'est-ce pas cependant élargir à l'excès l'indication apportée par Freud ? Nous venons d'évoquer la mise en branie de l'«effectuation» en général, alors que Freud s'est borné à définir les conditions de la motricité. Mais d'abord nous pouvons mettre en question la réduction de la Motilität, à la motricité. Elle intéresse, dans le cas même de Hans sa «liberté de mouvement» (Bewegungsfreiheit) et, les restrictions qui y sont apportées par l'inhibition. Motilité, donc, la motricité n'en étant qu'un cas particulier. Aussi bien l'usage freudien étend-il au ça, lui-même l'application du concept de Hemmung. Et du fondement théorique de cette extension, Freud lui-même devait nous donner l'indication. Hamlet, dira-t-il en 1929, a déplacé l'interdit dans le sentiment de son incapacité à agir. Ainsi nous est suggéré le ressort de la transposition qui répercute d'un ordre à un autre d'effectuation l'exclusion que recouvre la Hemmung. Ainsi encore serons-nous sollicités de généraliser le concept de cette «extériorité» à laquelle on vient de voir que l'inhibition s'ordonne, et que le

développement ultérieur de la pensée freudienne rapportera à la scission entre sujets pulsionnels. Ce qui revient encore à généraliser la représentation de l'espace, de la liberté de mouvement perdue et retrouvée par Hans, à l'énigme qui nous parvient du fond des écrits posthumes de l'extension spatiale de l'appareil psychique. Version nouvelle, à travers *Inhibition, Symptôme, Angoisse* et dont l'approfondissement se poursuivra jusqu'à *Analyse finie et Analyse infinie*, et au delà, de la position déterminante de la castration au regard de la genèse de l'inhibition.

Est-il maintenant possible d'articuler à la problématique de l'inhibition dans Le Petit Hans celle que développera l'Homme aux Rats? Une discussion terminologique aurait à être engagée à son propos, comparable à celle que l'on vient d'amorcer, sur la relation de l'Unterdrückung à la Hemmung. Mais la difficulté principale n'est pas là. Elle tient au déplacement, de la phobie à la névrose obsessionnelle, d'une inhibition de la liberté de mouvement, à l'inhibition de l'amour par la haine. Mais peutêtre le problème n'est-il pas insoluble si l'on songe d'abord qu'Analyse finie et Analyse infinie soulignera l'affinité de l'amour avec la Leistungsfahigkeit, la capacité d'accomplissement du sujet ; en sorte que relève en principe d'une même catégorie de l'effectuation l'inhibition de la liberté de mouvement, et l'inhibition de l'amour. Sans doute objectera-t-on encore que l'inhibition, si elle porte, dans le petit Hans, sur les tendances agressives, ou sur l'agressivité des tendances, n'y est pas conçue comme émanant de l'agressivité. Mais Freud note en passant que ces tendances se sont renforcées d'un manque, et ceci prépare à penser que les tendances agressives ou la composante agressive de la tendance — alimentent en définitive de leur propre énergie, ainsi que le montre le Malaise, la puissance de l'inhibition dont elles sont frappées — la seule issue de ce cercle étant de payer «le prix de l'amour» Preis der Liebe), s'il est vrai, comme Freud l'observe encore que la mort soit la seule chose qui s'obtienne gratis.

V

Mais l'amour et la haine nous renvoient à la différenciation de l'autre et de soi, et l'ancrage du processus d'inhibition reculera de ce fait, d'identification en identification, jusqu'à la position narcissique. De quoi témoigne une double expérience. L'une, dans l'ordre de la création, plus proche de cette ouverture sur l'Autre, dont la précarité, sous la dépendance d'une tentation narcissique latente, trouve sa sanction dans l'inhibition; l'autre plus profondément orientée vers le narcissisme, et précipitant à la limite dans le processus pathologique. Chacune d'elles, qu'il s'agisse du partage de Vinci entre la recherche et la peinture, ou de l'alternance de la dépression mélancolique et du triomphe narcissique, exprimant à son niveau et selon les modes d'identification qui lui sont propres l'oscillation du psychisme entre ces extrêmes. Mais le problème est justement de comprendre comment les deux types de processus sont justiciables d'un même appareil conceptuel.

La contribution du Léonard à la discussion de l'inhibition a pour originalité d'en saisir la genèse et les effets en trois registres — organisations infantiles, destinées des pulsions qui en ont reçu leur inflexion, types de sublimations où ces

destinées ont trouvé leur consécration — et d'en prendre, à travers ces trois registres, les repères, sur la double ligne de développement des paradigmes maternel et paternel. Dans ces contextes, et selon ces axes, se préciseront pas seulement les situations dans lesquelles se sont nouées les inhibitions propres à Léonard, mais se dessineront les composantes de l'un des traits les plus caractéristiques de son génie : que l'inhibition de sa création picturale ait eu pour contrepartie l'efflorescence de sa recherche scientifique.

Plaçons nous d'abord, en effet, sur l'un et l'autre des versants, maternel et paternel, de la destinée de Léonard. Des moments privilégiés s'y ordonnent. Sur le premier : amour passif envers la mère phallique et élection de soi en tant qu'objet narcissique de son propre amour ; représentation sublimée de l'androgyne en tant qu'objet de l'acte de peindre. Sur le second, intensification du sadisme et développement de la pulsion cognitive. Identification au père narcissique ; révolte œdipienne contre le père et identification au père déserteur ; sublimation ludique et cognitive. Sur chacune des lignes ainsi tracées, si nous tentons de fixer maintenant les lieux d'inhibition, apparaît une dissymétrie.

Une «inhibition» est en effet relevée par Freud sur la ligne d'ascendance maternelle : «Quand Léonard à l'apogée de sa vie rencontra de nouveau ce sourire de béatitude extatique semblable à celui qui se jouait sur les lèvres de sa mère tandis qu'elle le caressait, lui-même était depuis longtemps la proie d'inhibitions (Hemmungen) qui lui interdisaient de jamais plus demander (Begehren) de telles tendresses à des lèvres de femme.»

10.00

S 45

Comment concevoir le rapport de ces inhibitions au refoulement dont Freud a fait antérieurement état ? Peut-être faut-il souligner que la Begehren désigne plus précisément ici la mise en jeu effective d'une motion pulsionnelle. Mais comment comprendre, par ailleurs, que ces inhibitions n'aient pas exclu dès l'origine l'activité du peintre qu'est «devenu, dans l'intervalle», Léonard, s'il est vrai qu'il se soit précisément donné dans sa mère l'un des motifs de son art ? Peut-être ne serait-il pas suffisant d'invoquer un changement de but, mais une destination plus spécifique du narcissisme, dont Freud n'a pas ici approfondi la notion en regard de l'autoérotisme. Le problème, en tous cas, demeurera posé — de savoir à quel titre cette situation initiale a pu, selon l'expression des fragments posthumes, constituer un paradigme pour l'inhibition intervenue au niveau de la sublimation.

Tout autre est la situation de la pulsion cognitive. De façon générale nous savons qu'elle est considérée à cette date comme une pulsion partielle de la pulsion sexuelle, cette part d'énergie qui préside à la Sexualforschung et qui vise à travers l'énigme de la sexualité, de la copulation et de la génération, le rapport du plein et du vide. S'il importe, néanmoins, d'en prendre les repères sur la dimension de l'ascendance paternelle, c'est d'abord en raison de la note de l'Homme aux rats sur la portée de la transition du matriarcat au patriarcat. C'est surtout qu'esquivant les impasses de l'inhibition et de la rumination mentale dans une avidité de savoir sans entraves, elle s'est soutenue, dans le cas de Léonard, non de la mise hors circuit, mais du désaveu perpétué de l'autorité paternelle.

Mais l'originalité du problème ici posé par Léonard, en ce qui touche l'inhibition, n'intéresse ni l'une ni l'autre de ces deux lignes de sublimation. Il se situe à leur intersection.

Car le créateur — et on perçoit ici l'écho de l'analyse de Schreber, et la nostalgie de ce qu'eût pu être à son égard le cours d'une sublimation réussie — le créateur

«est père de ses œuvres». Or, que ce père porte les stigmates de sa désertion et de sa récusation par Léonard, n'affecte pas la sublimation de la motion pulsionnelle par le savoir ; à quel titre la pulsion artistique s'en trouve-t-elle affectée ?

Je suis ma mère pénienne et je m'aime dans l'objet de son amour. De cet amour, pour faire une œuvre d'art, je m'institue en père de mes œuvres. Nous voudrions donc savoir comment les vicissitudes de cette identification paternelle se trouvent compromettre, non pas la création artistique en général, mais cette exigence de création qui tient son motif d'une identification maternelle, et à une mère d'un certain type : car le phallus féminin, nous dit Freud, représente bien la force créatrice. Mais non pas l'effectuation des œuvres. N'y a-t-il donc pas quelque analogie entre les tribulations de cette mère «masculine» et les tribulations d'un père insatisfaisant, entre la carence de la mère et celle du père ? Léonard n'était pas psychotique. Il n'a pas recouru au délire pour se masquer la découverte de la castration maternelle. Mais il a jeté sur son amour le voile du refoulement. Peut-être serons-nous donc fondés à nous demander si l'effet d'inhibition imputable à la carence paternelle ne trouverait pas son modèle et son ressort dans l'inachèvement phallique de la mère, dans la hantise de ce phallus maternel inachevé, «attendant sans cesse quelque chose qui ne venait point» comme dira le fragment posthume — premier modèle à ces baudruches intestinales où dans l'attente des envols futurs se complaisaient les jeux de Léonard. Suggestion simplement effleurée par l'analyse de Vinci, mais à laquelle l'avenir de la réflexion freudienne semble apporter, rétrospectivement, une éclatante confirmation.

Mais qu'en est-il donc du rapport de cette carence à la carence paternelle ? Revenons un instant, plutôt que d'anticiper sur le troisième des moments qui, avec le faste narcissique souligné par Freud, et avec la carence du père, a présidé à l'identification paternelle de Léonard — à savoir l'hostilité contre le père. De cette tendance hostile, nous reconnaissons à travers ses figures intermédiaires, l'origine précoce dans la virulence du sadisme infantile. Léonard ne s'en tiendra pas pour autant à une position obsessionnelle, sa distance de l'Homme aux Rats dans son rapport au père mesure toute la distance en effet de la recherche scientifique à la rumination mentale. Encore est-il que son identification paternelle était vouée à demeurer labile. Or, de même que l'on ne saurait reconstruire le motif de sa création, que l'on n'évoque en son détail la constitution narcissique de l'androgyne, de même son inhibition ne saurait être en principe élucidée que sur le fondement de la constitution de l'œuvre d'art, autrement dit à la date du Léonard, d'après l'analyse des Deux Principes du Processus psychique.

De ce texte, en effet, dont on était parti naguère pour souligner la portée de la distinction entre la Realität et la Wirklichkeit, ne ressort pas seulement la notion la plus claire de la détermination interne de l'œuvre d'art. y est encore évoqué le statut du créateur donnant forme à ses fantasmes «en un nouveau type de réalité effective», Wirklichkeiten; l'artiste devient alors d'une certaine façon effectivement, wirklich, le héros, le roi, le créateur, l'amant qu'il voulait être. Dans cette série des identifications de Léonard à la mère phallique, au porteur du pinceau, au père de ses œuvres, où l'inhibition s'exercera-t-elle donc, en tant précisément qu'elle suspend l'effectuation, la Wirkung du créateur, dans la production de ce nouvel ordre de réalités effectives, de Wirklichkeiten, que sont les œuvres d'art? Ce point, Freud l'a désigné, au niveau de l'identification paternelle. Mais de même que le deuil intervenu dans la vie ne s'emporte et ne précipite en mélancolie qu'en vertu d'une fascination narcissique, de même les incertitudes du mécénat n'ont-elles jamais rompu la

tension créatrice de Léonard qu'à l'appel d'une identification narcissique, soutenue d'une pousse avortée. Et si l'on ne peut se défendre de sertir ainsi dans le Léonard les fragments posthumes, c'est qu'il nous offre l'occasion unique d'en jumeler l'éclat à la faveur de la formation même du peintre, conjuguant en lui, sur les deux versants de l'androgýne, les risques d'une identification clitoridienne avec ceux d'un onanisme nostalgique.

Mais l'inhibition du peintre appelle donc un approfondissement du concept de régression, et celui-ci recevra de la métapsychologie de la pulsion de mort son statut, de même qu'il lui aura donné son incitation. En d'autres termes, on aura maintenant à reconnaître sur l'expérience de l'inhibition l'équivalent de ce «je ne sais quoi» par lequel Freud se demandait en 1900 comment se caractérise un rêve, de même qu'il se demande, en 1926, à quel trait une formation psychologique se laisse reconnaître comme «névrotique». Mais il s'agit justement de savoir si l'inhibition pose à cet égard un problème spécifique — en sa relation au symptôme.

VI

100

«En ce sens», peut-on lire au § 9 d'Inhibition, Symptôme, Angoisse, «chaque inhibition que s'impose le Moi peut être nommée un symptôme.» «En ce sens», qu'est-ce à dire?

Rappelons d'abord à quel titre l'inhibition peut donc ici apparaître, à quelque égard du moins, comme une variété de symptôme : «La condition d'être accompagné (Hans), le comportement obsessionnel du lavage, avaient, nous dit Freud, pour visée (Absicht) et pour résultat (Erfolg) de prévenir les accès d'angoisse.»

Le rapprochement n'est pas nouveau. Déjà, au § 7 Freud écrivait que «le fait que le moi peut dans le cas de la phobie se soustraire, par un évitement ou un symptôme d'inhibition (Hemmungssymptom) à l'angoisse, concorde bien avec la conception que l'angoisse ne serait qu'un signal affectif, et que rien ne serait changé à la situation économique.» Le contexte, en outre, paraissait de nature à éclaircir l'expression du «symptôme d'inhibition» : l'exigence pulsionnelle est un danger dans la mesure où elle entraîne un danger extérieur, celui de la castration. Dans la phobie, ce danger extérieur est remplacé par un autre danger extérieur. Ainsi l'inhibition est assimilable à un symptôme «en ce sens» qu'elle est corrélative de ce déplacement.

Au § 4, cependant, Freud s'exprimait différemment : «l'angoisse incompréhensible devant les chevaux est le symptôme, l'incapacité (Unfähigkeit) à sortir dans la rue est un phénomène (Erscheinung) d'inhibition, une limitation que s'impose le moi, pour ne pas éveiller le symptôme de l'angoisse.»

Au § 1, enfin, on sait que la distinction est tranchée : le symptôme ne peut être décrit comme un processus se déroulant dans le moi ou impliquant le moi. L'inhibition au contraire est une limitation des fonctions du moi.

Avant d'admettre qu'il y ait contradiction entre ces divers passages, sans doute convient-il de rappeler qu'Inhibition, Symptôme, Angoisse participe du style de construction de nombreux écrits de Freud. La succession des chapitres y correspond

à un approfondissement critique progressif. Le premier d'entre eux n'est aucunement destiné à formuler des thèses définitives, mais à soumettre des énoncés préliminaires à une discussion susceptible de les affiner. Ainsi des suivants.

Replaçons, dans cette vue, mais en respectant cette fois la complexité croissante de l'exposé, les relations successivement posées entre le symptôme et l'angoisse.

Au départ, le symptôme concerne le ça, l'inhibition, le moi ; second énoncé : l'angoisse est le symptôme, l'«incapacité» de sortir est le «phénomène» de l'inhibition préventive de l'angoisse ; troisième énoncé : le moi peut prévenir l'angoisse grâce à un évitement ou «un symptôme d'inhibition» ; quatrième énoncé : l'inhibition est un symptôme «en ce sens» que la condition d'être accompagné a pour visée et résultat de prévenir l'angoisse.

Complétons cette série par l'indication du § 10 : lorsque le moi a réussi à se défendre contre une incitation pulsionnelle, (Triebregung), dangereuse, par exemple par le processus du refoulement, il a sans doute inhibé (gehemmt) et entamé cette partie du ça, mais il lui a en même temps concédé une part d'indépendance, et il a renoncé à une part de sa propre souveraineté.»

Loin de trahir dans la pensée de Freud quelque contradiction que ce soit, ce développement, pris comme tel, frappe par sa cohérence. Nous assistons, à partir d'une division initiale, à un couplage du moi et du ça, répondant, semble-t-il précisément, à la formule selon laquelle le moi est la couche organisée du ça : cette organisation, elle se marque dans l'apparition d'une double inhérence, au moment initial et au moment terminal du processus pulsionnel, autrement dit, comme l'énonce Freud, en deux points qui, du point de vue du moi, seront désignés comme «visée» et comme «résultat». Mais nous voyons alors assez bien «en quel sens» l'inhibition peut être considérée comme symptôme : selon la finalité du processus, qui est de prévenir l'angoisse ; ainsi en va-t-il également du symptôme ; et selon les déplacements qui interviennent de l'interdit à l'«incapacité de sortir» ou à la «condition d'être accompagné». Rappelons, au reste, le «déplacement» de l'interdit en sentiment d'incapacité par lequel Freud caractérise, dans le *Dostoievski*, l'inhibition de Hamlet.

Mais l'inhibition n'est pas simplement une conversion de l'exclusion dans la sphère motrice du moi — elle est bien souvent entendue par Freud comme intéressant la pulsion, bien plus, un passage caractéristique nous invite à répartir «inhibition» et «paralysie» entre «intérieur» et «extérieur», ce qui permet justement à Freud de parler de l'évitement comme d'un «symptôme d'inhibition».

Mais si la pulsion est concernée par l'inhibition, à quel titre l'est-elle donc ? Il n'est que de revenir sur son affinité avec le symptôme, pour en considérer en quelque sorte le négatif. Celui-ci intéressait l'articulation du processus, saisi du point de vue du moi, en un moment initial et un moment terminal. L'inhibition, en tant qu'elle suspend le processus in statu nascendi, est indifférente à cette scansion. Aussi bien une nuance terminologique, dont on peut regretter que n'ait pas tenu compte le dernier traducteur d'Inhibition, Symptôme, Angoisse, est-elle introduite par Freud entre Hemmen et Verhindern, la seconde de ces expressions visant la suspension d'un processus dont il n'est nullement exclu que le déroulement ait été déjà amorcé. Que l'inhibition, au demeurant, porte spécifiquement sur l'effectuation du processus, vient de nous être en outre confirmé par l'emploi que Freud a fait de la notion, en vue de désigner le statut de cette portion du ça qu'un refoulement aurait mise hors circuit.

Mais on sait que la réorganisation des investissements par déplacement n'est pas, au regard du Freud de 1926, caractéristique du symptôme névrotique, la touche particulière dont celui-ci, comme le rêve est marqué, relevant de la régression. De l'inhibition on aura donc à se demander s'il en va de même, du double point de vue où elle apparaît alors très étroitement liée à sa dépendance de l'agressivité.

Envisageons d'abord que le refoulement soit premier. Dans une telle situation, se trouverait prolongée la brève indication donnée par l'Interprétation des Rêves, d'un «refoulement qui à la limite pourrait se développer en une inhibition totale». Mais l'empreinte de la deuxième topique devrait s'y marquer dans l'application qu'y recevrait la suggestion du Malaise: «lorsqu'une pulsion cède au refoulement, ses composantes libidinales se traduisent en symptôme, ses tendances agressives en sentiment de culpabilité.» Et c'est à partir de cette culpabilité qu'il faudrait alors dériver l'inhibition, selon le mécanisme de conversion dont on a rappelé l'amorce d'analyse dans le Dostoievski.

Mais considérons maintenant la régression en elle-même. C'est là, comme on le sait, selon le témoignage de l'Introduction à la Psychanalyse, poussé dans toutes ses conséquences dans Inhibition, Symptôme, Angoisse, un point de vue plus central que celui du refoulement. Or, nous dit Freud au § 5 de ce dernier texte, l'explication métapsychologique de la régression, «je la cherche dans un démêlement de pulsions, dans la mise à part des composantes érotiques, qui depuis le début de la phase génitale, seront ajoutées aux investissements à tendances destructrices du stade sadique.»

Plus s'approfondira, donc, l'investigation de l'inhibition sur la dimension de la régression, plus clairement aussi s'affirmera sa dépendance des vicissitudes de l'agressivité. Mais on peut encore préciser : «Le surmoi qui dérive du ça ne peut se soustraire à la régression et à ce démêlement de pulsions qui intervient (dans la névrose obsessionnelle). On ne doit donc pas s'étonner s'il devient lui aussi plus rigide, plus sadique et moins capable d'amour que dans les conditions d'un développement normal.»

Ainsi débouchons-nous sur les formulations du *Malaise* qui n'envisage l'inhibition que de l'agressivité, et sur le fondement du surmoi, ainsi pourrions-nous encore éclairer deux aspects de la notion, touchant à l'énigme de ces affinités partielles avec le symptôme.

En premier lieu, l'inhibition quant au but (Zielhemmung). Il est remarquable en effet que l'expression, dès 1915, intéresse au premier chef la composante libidinale de la pulsion; ceci signifie qu'elle n'engage pas comme telle l'effectuation de la pulsion in statu nascendi. En quel sens cependant l'inhibition peut-elle être considérée comme symptôme? Notre attention est retenue à nouveau par le passage déjà évoqué du Dostoievski. Hamlet «doit venger le crime, mais, chose étrange, il se sent incapable de le faire. Nous savons que c'est le sentiment de sa culpabilité qui le paralyse; d'une façon absolument conforme au processus névrotique, le sentiment de culpabilité sera transféré sur la conscience de son incapacité à remplir cette tâche». L'inhibition de l'acte intervient donc bien par un processus analogue à la formation du symptôme, en ce sens qu'elle est l'équivalent d'une conversion, encore faut-il ajouter qu'elle porte sur la composante d'agressivité de la pulsion, et c'est au prix d'un retournement vers le moi de l'agressivité que se constitue l'instance dont elle s'origine.

Mais revenons maintenant sur la régression du surmoi. Nous ne ferons que reprendre

les considérations du *Popper-Lynkeus*. Elles s'annonçaient aux approches de la seconde topique, avec le *Complément métapsychologique à l'Interprétation des Rêves*. Elles se systématisent en 1932, et elles nous permettent enfin d'aborder conjointement les deux problèmes de la régression pulsionnelle et de l'incidence du Narcissisme, sur la genèse de l'inhibition.

S'il est vrai en effet, que l'inhibition traduise, selon les termes du Popper-Lynkeus, l'incapacité de la pulsion à s'ancrer en l'une des instances psychiques dont relèvent les différentes formes d'épreuves de réalité, c'est au niveau d'une telle instance qu'il conviendra de situer son moment initiateur, mais c'est aussi d'après les Fragments posthumes, au lieu de l'insatisfaction auto-érotique, que se situera le paradigme de sa précipitation régressive.

VII

L'analyse de transfert négatif développée dans Analyse finie et Analyse infinie nous offre sans doute le meilleur accès à ce nœud pulsionnel des processus d'inhibition. Rappelons d'abord, s'il en est besoin, qu'elle assigne d'entrée de jeu au travail analytique la tâche de «libérer le patient de ses symptômes, inhibitions et déformations caractérielles», et que le processus d'une inhibition ainsi spécifiée par rapport au symptôme y apparaît en filigrane tout au long de la discussion. Plus précisément, sera posé à partir d'un cas particulier, mais de portée exemplaire, la question de l'auto-inhibition (Selbsthemmung) de la cure. Aussi bien, au lieu de rechercher simplement le rôle des pulsions dans l'inhibition de la cure, conviendra-t-il d'envisager leurs relations avec la modification du Moi ; «au lieu de rechercher comment se produit la guérison par l'analyse» — ce qui, dit Freud, est déjà suffisamment élucidé — «il faudrait poser la question : quels sont les obstacles qui s'opposent à la guérison par l'analyse.»

Dans cette perspective pourra alors être évoquée la question du transfert, à laquelle on sait que nous introduit l'une des formulations les plus ramassées que nous ait donné Freud de l'expérience du transfert négatif : le patient entend bien le message (Botschaft), mais il y a défaut d'écho (Wiederhall).

Qu'est-ce à dire ? Une première analogie nous est proposée avec la lecture des textes psychanalytiques : «le lecteur ne sera stimulé (aufgeregt) que dans les passages où il se sent lui-même atteint.» Le reste le laissera froid. Autre analogie ; la communication à l'enfant d'explications touchant à la sexualité : Les enfants savent mainenant quelque chose qu'ils ignoraient auparavant, mais ils ne font rien des connaissances qui leur sont livrées.» Ainsi sommes nous préparés à aborder le problème soulevé au départ, la signification de ce «quelque chose» que nous avons désigné comme «changement du moi».

Mais tout le cours de la discussion est alors dominé par la considération de «la série» que constituent les couples de positions relatives de l'analysant et de l'analyste, et que le problème de l'inhibition dans la cure y soit effectivement suspendu nous est amplement attesté. Y prélude le rappel le plus général de la structure de la situation analytique. Ensuite est évoqué parmi les modes de défense du moi, le cas particulier du refoulement et de ses incidences : «le moi», souligne Freud, «est

alors, dans ses relations au ça, paralysé par son rétrécissement». Mais ce prélude exige précisément d'être élargi et fondé, et nous sommes renvoyés — au delà du refoulement — à sa dépendance du transfert. «Une persuasion inébranlable de la puissance curative de l'analyste ne saurait être attendue du patient. Peut-être y a-t-il porté un élément de confiance envers l'analyste, renforcé par les moments à éveiller du transfert positif en une capacité d'accomplissement (Leistungsfahigkeit); sous l'influence des stimulations de déplaisir qui sont ressenties à travers le nouveau jeu du conflit de défense, des transferts négatifs peuvent maintenant s'imposer, et la situation analytique se trouver entièrement annulée. L'analyste n'est plus maintenant pour le patient qu'un étranger.»

Mais on remarquera que c'est à un même repérage que se réfère en ce cas la position de l'analyste et, s'agissant de l'épreuve à laquelle sont soumises les motions de désir, celles des instances auxquelles, d'après le Popper-Lynkeus, le sujet témoigne par leur tarissement de son impuissance à s'ordonner. Or, nous savons de reste, par l'article sur l'Inquiétante Etrangeté, quelle est la position première au-delà de laquelle la procession de ces instances porte le sujet en son développement. Cette position est celle du Narcissisme. Qu'à la même date Deuil et Mélancolie nous désigne également dans le narcissisme, le moment originel d'une genèse appelée à déboucher sur les niveaux les plus élevés de l'épreuve de réalité, nous suggère inversement en quel point de rupture, dans cette procession des instances, devra se situer le pôle de régression où l'inhibition se noue.

Mais quel est le statut de ces instances, à quel titre le narcissisme en compromet-il l'assomption?

L'abord de la première question nous est ouvert par le plus classique des commentaires apportés à leur reconstruction par l'analyse du transfert. S'il est vrai, en effet, que ce dernier se développe selon les termes d'Analyse finie et Analyse infinie, de la crédibilité de l'analyste à la crédibilité de l'analyse, en d'autres termes, s'il met en jeu en son principe la mutation de la caution personnifiée dont la parole de l'analyste est créditée, à l'autoconstitution du sujet selon sa dimension abyssale, et si cette dernière enfin trouve son goulot d'étranglement dans l'envie du pénis et la castration, il faut que les instances auxquelles s'ordonnent les stimulations de désirs aient affinité avec le garant que quelque espèce que ce soit de discours tient de son type de constitution, c'est-à-dire de sa «vérité historique». Faute de les assumer, l'effectuation de la motion pulsionnelle se tarira in statu nascendi — autrement dit elle sera inhibée — de même qu'intervenait, sous le signe du transfert négatif, l'auto-inhibition de la cure, — l'analysant, de ce chef «entendant le message mais n'en percevant pas l'écho.»

Mais la fonction du narcissisme en l'occurrence nous est également désignée. A l'expérience des meurtrissures qui commandent génétiquement le développement des instances appelées à la surmonter, à la butée de l'envie du pénis et de la castration qui marque la cure du sceau de l'infinitude répétitive, répond en effet, dans la perspective des *Fragments posthumes*, la notion de l'insatisfaction auto-érotique, en tant que paradigme de l'inhibition.

Mais pour soulever plusieurs interrogations. L'une intéressant la généaologie des moments internes du narcissisme et son rapport à l'auto-érotisme. L'autre, la relation du narcissisme et de l'insatisfaction auto-érotique à l'agressivité.

Partons de cette dernière. S'il y a là problème, c'est que l'insatisfaction autoérotique ne saurait être érigée en paradigme de l'inhibition de pensée, qu'elle ne trahisse le jeu de l'agressivité dont le tracé a été reconnu dans l'auto-inhibition de la cure, dans la constitution du sur-moi, et dans le surgissement circulaire des inhibitions au sein de la société élargie.

Pour nous en tenir toujours au développement de la pensée freudienne, une première ligne de recherche nous est proposée par l'incitation reçue de Rank. On sait, en effet, qu'est recueilli dans l'article sur le Double publié la même année que l'Introduction au Narcissisme, un reflet du miroir de Léonard, et que le double de Rank, à son tour, hanta Freud de son étrangeté répétitive. On sait encore que la répétition trouvera dans la pulsion de mort le fondement de son couplage à l'agressivité. Mais, du miroir narcissique à l'agressivité, Rank, déjà, proposait à Freud la connexion. Pour qui suit cette ligne de pensée, la question sera donc la suivante : la composante agressive du dessaisissement spéculaire est-elle restituable dans la sphère autoérotique?

Rappelons d'abord la contribution qu'apporte ici la discussion des textes et fragments posthumes : notes sur la distinction de l'être et de l'avoir, concrétisée par la notion de l'appartenance du sein à l'être de l'enfant ; analyse génétique de l'onanisme dans l'Abrégé de Psychanalyse. La situation visée par la première de ses références est celle qu'évoquent les Trois Essais : «lorsque le nourisson s'endort ...». La seconde nous permet de reconstruire, en une série d'instantanés, le processus au travers duquel s'accomplit la rupture de cette complétude originaire, et d'en dénoter les moments. Situons-nous, en particulier, au temps intermédiaire entre l'entrée dans la phase alors désignée comme phallique et datée d'entre deux et trois ans, et la menace de castration. La description, en cette période, de l'onanisme, se distingue de celle des Trois Essais par son insistance sur l'attachement perpétué à la mère — à la mère cette fois séparée. Est en effet intervenue, avec Inhibition, Symptôme, Angoisse, la promotion du concept de séparation. Aussi bien une note annexe aux Trois Essais spécifie-t-elle, en opposition à Havelock Ellis, la primauté, dans la définition de l'auto-érotisme, de l'exclusion de toute référence à l'objet. L'entrée dans la phase phallique et dans la phase de masturbation se trouve donc coïncider avec une rupture décisive entre l'être et l'avoir, simplement amorcée au stade anal, dans la mesure où le contenu fécal, selon le terme des Trois Essais, y demeurait intégré au corps. Plus précisément est alors consacrée la rupture entre la détente énergétique, et l'objet libidinal. Revenons maintenant sur le Fragment posthume concernant l'onanisme. La partie qui manque à la satisfaction masturbatoire, y apparaît être ce segment terminal du processus primitivement circulaire, où l'épreuve du plaisir et son inhérence à l'objet se trouvent confondues en jouissance.

Mais avec cette scission transparaît la tension agressive déjà décelée par Rank dans la formation en miroir comme la sanction de son clivage interne. Aussi pouvonsnous comprendre que l'antagonisme pulsionnel invoqué par Freud au principe de l'auto-inhibition de la cure soit transposable aux différents niveaux où s'exerce l'inhibition et, en définitive, s'enracine, comme le voulait *Deuil et Mélancolie*, dans la rémanence du narcissisme dont l'onanisme est le légataire.

Que s'éteigne in statu nascendi la motion du désir ou la stimulation pulsionnelle à laquelle il revient de solliciter l'énergie psychique à l'effectivité d'un processus, témoigne de l'inhérence du moi à cette coupure originaire. Mais, de cette dernière, les équivalents ont été restitués au niveau de chacune des instances auxquelles s'ordonnent les différents types d'effectuation. De quelle manière le moi en est affecté, nous est en particulier clairement indiqué dans l'ordre de la création : «Sa culpabilité», disait Freud de Dostoïevski, «s'est déplacée sur sa capacité de création.» En d'autres termes, à la place précédemment occupée par la scission narcissique originaire, est venue l'exclusion portée par l'interdit ; à la place de la tension narcissique, l'auto-agression ; à la place de la mise hors-circuit de la jouissance originaire, la suspension du travail créateur.

Mais la sanction, remarque Freud, lève l'inhibition, de même que l'atteinte de l'épée empoisonnée du rival, selon la Lettre 75 rendait Hamlet à l'acte de sa vengeance. Rival substitutif comme l'est la vengeance. L'inhibition s'est nouée dans l'effectivité par un jeu d'équivalence symboliques de la scission originaire, elle se dénoue symboliquement dans une effectivité déplacée.

VIII

Aussi bien savons-nous que cette généalogie de l'inhibition n'est qu'une généalogie des modalités sociales de l'exclusion, et celle-ci s'ordonne en profondeur sur deux plans, selon qu'on prend pour point de départ la référence à l'Autre (Pulsion et Destinée pulsionnelle) ou la promotion de l'ordre même où cette référence s'institue (Totem et Tabou). Du premier point de vue, le problème initial est celui de l'émergence de la Triebregung, sur laquelle un passage de Freud nous dit que porte l'inhibition ; une partie du «ça est inhibée lorsqu'une Triebregung a été soumise au processus de refoulement.» S'il est vrai que, de l'analyse de la fonction du tiers dans Le Mot d'Esprit, à celle de la cure dans Analyse finie et Analyse infinie, la levée des inhibitions est suspendue à la position de qui on a à se faire entendre, il est clair aussi que, de cette même position, nous est infligé le désaveu dont se tarit le ressort du travail pulsionnel. De cette mise à l'épreuve, chaque instance détermine les critères selon le type qui la spécifie en tant que vérité historique. Mais aussi Freud nous fait-il comprendre que les inhibitions qui interviennent dans le contexte de la société élargie, et de son fait, sont justiciables, sur l'une de leurs dimensions, du même type de théorisation que les inhibitions relevant du groupe élémentaire. Admise la rétroaction à distance – et elle cessera de faire paradoxe si on reconnait la scission narcissique pour matrice des formes développées de l'altérité peu importe en principe l'intervalle au travers duquel nous est signifié le verdict. C'est pourquoi Freud, dans le dernier chapitre des Nouvelles Conférences, peut aller jusqu'à réduire à la théorie générale des pulsions, l'objet propre de la psychanalyse. Les situations où celles-ci sont appelées à s'actualiser, c'est-à-dire, le domaine des conditions historiques de la Wirklichkeit, étant abandonné à d'autres disciplines, avec lesquelles aura également à être précisée l'articulation d'une énergétique spécifique, c'est-à-dire spécifiée par la cure. Mais ces inhibitions, quel qu'en soit le niveau ou le foyer, ont justement pour fond la servitude originairement attachée à la constitution de la sociabilité, c'est-à-dire l'hypothèque de la condition impartie à la socialisation, de n'avoir pu assumer l'agressivité que sous les espèces de la réalisation en acte du complot meurtrier. La communauté dans la culpabilité, qui par là s'inaugure, devient en définitive, dans l'esprit de Freud, l'épicentre d'une onde d'inhibitions,

où sont saisies, avec une intensité croissante, en vertu de la connexion cyclique de l'agressivité au sur-moi, les entreprises de l'humanité. De là l'importance historique, au regard d'une histoire sociale du thème de l'inhibition, du *Hamlet* de Shakespeare, en tant que témoin d'un temps où la mise à jour culturelle de l'inhibition n'avait pas encore succombé, comme il adviendra progressivement, si l'on suit Freud, au déroulement effectif des processus qu'il met en scène.

* *

COMPLEMENT

En vue d'introduire à la logique de l'inhibition, quelques précisions historiques pourront être utiles touchant la négation. On sait en effet que la théorie freudienne, et la terminologie post-freudienne, ont directement retenu, de la conception aristotélicienne de l'opposition dynamique, la notion de l'aphanisis; cf *Physique*, IV, à comparer avec *De la sensation et des sensibles*, et l'Ethique à Nicomaque, X. L'impulsion qu'en a reçu Kant (1763, Essai sur les Grandeurs négatives) et qui de Kant s'est communiquée à Herbart (1827, Psychologie comme Science), ne retentira cependant sur Freud qu'à travers Drobisch (1842, Psychologie empirique; 2ème édition, 1898; et 1851, Logique; 2ème édition) dont Freud tiendra, notamment, la représentation sérielle de l'opposition (cf. Note sur Abel dans l'édition corrigée de l'Interprétation des Rêves, G.W., p. 323) et de la régression.

C'est donc en fonction de ces données premières que pourra être située dans la Traumdeutung la notion freudienne de l'Umkehrung ou inversion (à confronter avec la Verkehrung de 1915) et de l'expression prélogique de la négation dans le sentiment d'inhibition (rêves de nudité, de Sapho et textes connexes). On se bornera à remarquer ici que cette expression, en tant qu'elle est restituée dans le domaine du rêve, apporte par anticipation — sous réserve de l'amorce d'analyse de la paranoïa — une illustration saisissante à la thèse ultérieurement développée par Freud, de l'enracinement narcissique de l'inhibition, en rétroaction de l'échec intervenu dans l'épreuve de réalité où le jugement institue ses critères.

Encore conviendra-t-il de souligner, dans cette perspective, les développements consacrés par *Moise et le Monothéisme* à ces deux points essentiels, au regard de Freud, à une représentation critique des critères : le complément apporté à la note de l'*Homme aux Rats* sur l'avènement du patriarcat, par la prise en considération du nom du père, et l'impossibilité de prendre ce dernier pour garant de son propre crédit (cf G.W., XVI, 225-226).

D'où l'intérêt d'évoquer, aux origines de ce développement la reconstruction des couches prélogique et logique de la négation dans l'ouvrage de W. Jerusalem sur la fonction du jugement. (Das Urtheilsfunktion, 1893). Le témoignage de Freud dans une lettre à Fliess suffirait déjà à nous y intéresser, et cet intérêt trouve sa pleine justification dans son influence directe sur quatre points essentiels de l'élaboration freudienne : thème de l'animisme ; relation de la négation à l'agressivité ; rôle de l'alternance absence-présence dans l'émergence du jugement ; analyse du «wiederfinden», en anticipation de l'article de 1925. Non moins suggestive, à cet égard, pour la théorie de l'inhibition, apparaîtra de même la confirmation qu'apporte de la

dépendance, déjà signalée, de Freud vis-à-vis d'Avenarius, le chapitre consacré à ce dernier par Jérusalem — et qui, avec les notions d'autote, d'hétérote, d'introjection, et de différence vitale, nous prépare à cerner l'apport original de Freud à la théorie de l'inhibition, dans l'identification régressive du sujet au non-jouissible.

De même qu'aura pu être ainsi restituée, aux origines de la recherche de Freud, la tradition dont sa conception du jugement représente une mutation, de même, en écho à cette théorisation, pourra être enfin évoquée l'ultime vicissitude de l'analogie «phylo-génétique», dans Moise et le Monothéisme. Le parallèle conduit, dans cette vue, entre inhibition «individuelle» et inhibition historique n'aura cependant valeur systématique, qu'à la condition d'engager, de part et d'autre, ce même concept en ses moments constitutifs, autrement dit, s'il nous permet de préciser ce que peut être, dans l'ordre historique, l'équivalent du narcissisme individuel.

*

PIERRE KAUFMANN

Séance d'ouverture (suite)

L'IMPASSE DE LA CONTRADICTION

Je vais indiquer d'abord la nature des questions que j'ai pensé soumettre à votre discussion.

Venant de l'intérieur du territoire vers Strasbourg, j'ai repris dans Dichtung und Wahreit (Poésie et vérité), les passages relatifs aux amours de Gœthe et de Frédérique Brion, pour autant qu'ils ont quelque chose à voir avec le problème de l'inhibition; ce qui évidemment peut être déjà discuté. Mais, bien entendu, je ne traiterai pas du tout de cet épisode de Frédérique Brion, ni même du parti que Freud en a tiré, dans L'Homme aux Rats. Simplement toucherai-je à un problème connexe, celui du rapport de cet épisode à l'essai sur Léonard, qui, lui, est au centre de notre problème, puisqu'il paraît clair que la structure de l'épisode a quelque affinité avec la structure du Léonard, s'agissant, dans les deux cas, de quelque chose de relatif à un baiser sur les lèvres.

Je ne vais pas relire les textes de Gœthe, me bornant à vous les remettre en mémoire.

Il y a un prologue et quatre épisodes ; il y a le tabou, imposé sur les lèvres de Gœthe, dans un paroxysme de jalousie rageuse, par une jeune personne jalouse de sa sœur ; il y a l'inhibition de Gœthe — ce que j'appelle inhibition, sous réserve de discussion : «Depuis qu'une fille passionnée avait maudit et sanctifié mes lèvres, «car toute consécration fait l'un et l'autre, je m'étais garder d'embrasser une fille de «peur d'exercer sur elle quelque influence fatale.» Il y a ensuite la transgression ; puis le rêve où le poète voit précisément l'auteur du tabou, «après le plus ardent «baiser, s'éloigner, hors d'elle-même ; les joues brûlantes, les yeux étincelants, elle «prononce la malédiction qui semble ne menacer que sa sœur et par laquelle elle «menace des innocentes qu'elle ne connaît point» ; enfin, il y a la résolution, comme dit Gœthe, de la superstition. Je n'entrerai donc pas dans tous ces problèmes touchant à ces textes de Gœthe ou à l'allusion explicite qu'y fait L'Homme aux Rats. Mais la première raison que j'ai de m'y référer est donc le parallèle avec le Léonard.

D'autre côté, à partir de ce texte et à partir également du Léonard, je souhaiterais revenir sur un problème auquel j'ai touché dans ma Note préliminaire, celui de l'investissement d'une carence de jouissance, ou de la jouissance que l'on peut tirer d'une carence de jouissance. C'est le problème explicitement formulé par Gœthe dans ses relations à Frédérique Brion, ce sera le problème élaboré par la seconde topique, ce sera au premier chef, me semble-t-il, le problème du Moïse et le Monothéisme,

au chapitre notamment du renoncement pulsionnel. Et vous connaissez la solution qui a été apportée par Freud à ce problème, dans le Moise, à savoir que ce renoncement pulsionnel, donc cette racine de l'inhibition, consiste dans la répétition d'une situation antécédente, antérieure même à la formation du surmoi — mais je dois dire que ce dernier point fait problème, c'est un de ces problèmes qui peuvent être soumis à votre discussion — à savoir l'imposition en acte de la volonté du père. Car le renvoi est explicite à Totem et Tabou. Et je pense que lorsque Freud, ici, parle de la volonté du père, il s'agit d'une imposition en acte, donc d'un moment du développement du sujet qui est antérieur au meurtre même, à la mise hors-circuit du chef de la horde, et par conséquent à la formation du surmoi.

C'est donc sur ce point que je voudrais revenir, simplement pour formuler un problème. Et ce problème prend forme, selon l'allusion que j'y ai faite dans le petit complément qui vous a été adressé, du problème des contraires, plus précisément du problème sous-jacent à tout le développement que j'ai essayé de suivre dans ma note chronologique, problème de la distinction entre les contraires et les contradictoires.

0.00

Pour bien saisir le rapport qu'il a, ce problème, à la question de l'inhibition, il nous suffit en effet de prendre d'abord le texte de l'Homme aux Rats, puis ce passage des Trois coffrets où Freud évoque l'opposition contradictoire à propos de l'opposition de la vie et de la mort, et, d'une manière, je veux bien l'admettre, un peu enveloppée, mais me semble-t-il assez lisible, fait la distinction entre les contraires et les contradictoires pour introduire le thème de la mort, enfin le Moïse dans lequel, à propos du renoncement pulsionnel, c'est d'une manière fondamentale qu'il évoque la contradiction, et le problème de l'assomption de la contradiction comme telle, à la racine de toute la discussion qu'il a conduite jusqu'alors sur le thème de l'inhibition; en sorte que la question que j'ai soulevée dans ma Note chronologique à propos de Freud aurait ici à se «transformer».

J'ai en effet, parlé, d'une part, de la position narcissique, d'autre part, des critères de l'épreuve de réalité. Mais précisément le *Moïse* nous amène au-delà de l'épreuve de réalité et en deçà du narcissisme, et cela sur le fondement de la dernière théorie des pulsions, laquelle est évidemment une théorie de la contradiction. Car l'opposition de la vie et de la mort est bien évidemment une opposition contradictoire, et non pas une opposition de contraires. Il y a un intermédiaire entre le haut et le bas dans l'ordre des contraires, mais il n'y a pas plus d'intermédiaire entre la vie et la mort qu'entre le haut et le non-haut. De ce point de vue, la dernière théorie des pulsions est une expression énergétique, qu'on l'admette ou non comme telle, de cette opposition des contradictoires, et donc tout ce qui a été dit antérieurement dans ma *Note* sur le développement chronologique est à mettre au compte de ce problème des contraires et des contradictoires.

Cette théorie des pulsions va nous conduire en effet au-delà de l'épreuve de réalité, puisque, dans une page du *Moise*, c'est justement cet au-delà de l'épreuve de réalité que vise Freud, ce parcours qu'on peut appeler dialectique au sens platonicien pour fixer les idées, mais d'une dialectique qui traverse même le sacrifice d'Abraham, pour viser encore au-delà, donc bien au-delà de ce que serait l'épreuve de réalité; ceci dans le sens de la pulsion de mort; et d'autre part, en deçà du narcissisme, c'est le principe de constance qui, en tant que pôle de la répétition, va ménager l'écartèlement dont témoigne Freud comme raison de l'inhibition, entre l'ouverture sur Eros et la fascination de Thanatos.

Donc, pour résumer, ce que je voudrais vous proposer, c'est d'abord un rappel concernant le parallèle possible entre le thème de Frédérique Brion et le Souvenir d'enfance de Vinci. Et puisque nous nous servons toujours du Léonard et que la validité pour ainsi dire historique de l'analyse de Freud a été mise en question, je toucherai un mot de ce problème. En particulier j'évoquerai la critique que Meyer Schapiro, il y a déjà une vingtaine d'années, avait présentée des vues historiques de Freud, et je donnerai communication d'un texte qui me paraît constituer une pièce intéressante au dossier; je le dis d'autant plus aisément qu'il n'est pas dû à ma propre érudition qui est nulle, mais à celle d'un collègue dont je dirai le nom tout à l'heure, qui est à la source de cette trouvaille.

Et en second lieu, nous envisagerons l'ancrage de l'inhibition en deçà du narcissisme, dans la constance, et le principe de sa déduction au-delà de l'épreuve de réalité, c'est-à-dire dans l'incapacité où serait le sujet inhibé d'assumer la contradiction.

*

En prenant d'abord ce qui concerne Gœthe et Léonard, je ne puis cependant me défendre ici d'évoquer les quatre lignes qui nous tracent la silhouette de Frédérique Brion :

«J'ai déjà célébré, nous dit Gœthe, la légèreté de ses mouvements. Elle était la «plus ravissante du monde quand elle courait. De même que le chevreuil semble «accomplir sa destinée quand il vole sur les moissons naissantes, de même elle ne sem«blait jamais mieux exprimer tout son être que quand elle s'élançait d'une course «légère par monts et par vaux pour aller quérir ce qui était oublié, chercher ce qui «était perdu, rappeler un couple écarté, commander ce qui était nécessaire.»

Vous voyez qu'on pourrait longuement commenter cette évocation de Frédérique Brion en tant que — on n'ose dire — fantasme, ou illustration d'Eros, puisque c'est bien d'Eros, de la recollection par Eros, pour ainsi dire de la répétition au sens de Kierkegaard, et non pas simplement au sens de Freud, qu'il s'agit ici, lorsque Gœthe nous dit qu'elle «allait quérir ce qui était oublié, chercher ce qui était perdu ...», etc. Aussi bien me fait-il invinciblement songer, ce texte, à l'image ou au rêve du jet d'eau dans le Henri d'Ofterdingen de Novalis, qui a cette même forme d'ombelle, qui est traversé par ce même rythme de déploiement et de reploiement, s'incarnant dans un jet d'eau chez Novalis, et encore hésitera-t-on à parler d'incarnation puisque c'est de l'anti-matière qu'il s'agit, d'une matière qui a la forme de l'anti-matière, c'est-à-dire précisément de cette efflorescence et de cette retombée d'Eros.

Et si je m'y attarde un instant, ce n'est pas uniquement dans la pensée de cette Frédérique Brion qui après tout ne vivait pas ici il y a si longtemps, à peine deux cent ans, c'est aussi parce qu'elle fera couple, en tant qu'image de l'antimatière, avec la matière précisément dont nous allons retrouver le poids dans la notion de l'inhibition, et ceci d'une manière explicite aussi bien chez Gœthe que chez Freud.

Mais ce que j'ai à vous dire à partir de Frédérique Brion est très succinct et simplement destiné à introduire au problème de l'opposition.

Il s'agit de la terminologie de la malédiction et de la consécration. Les lumières de certains d'entre vous pourront d'ailleurs m'être précieuses à ce propos parce que je suis tout à fait autodidacte dans la langue allemande, et il se peut que je me sois

trompé dans les considérations terminologiques auxquelles je veux me livrer. Et vous allez voir tout à l'heure pourquoi j'y insiste : c'est à cause du Léonard. Mais reprenons d'abord le texte de Poésie et Vérité. Lorsqu'est évoquée, donc, la malédiction, c'est-à-dire au moment où la sœur jalouse lui dit : «les lèvres qui toucheront les tiennes seront empoisonnées», Gœthe parle de verwünschen. Ensuite, au moment où il fait état d'une consécration ambivalente, nous avons trois termes. Pour la consécration, le terme est weihen; mais Gœthe ajoute que weihen veut dire à la fois heilen (sanctifier) et verwünschen (maudire). Et puis nous avons un troisième moment, à propos du rêve où il dit que les lèvres ont été geweiht, consacrées, ou verwünscht, maudites, c'est-à-dire que là, au lieu de dédoubler le weihen en malédiction et sanctification, il nous dit que les lèvres ont été consacrées ou maudites.

Bien entendu, tout cela appellerait une étude approfondie. Dans L'Homme aux Rats, le vocabulaire, non seulement d'après le texte définitif, mais également dans l'observation, est différent : le patient de Freud parle de Fluch pour parler de la malédiction pesant sur Gœthe, et le terme ici est d'autant plus intéressant que, dans le Moise, c'est ce même terme de Fluch dont Freud se sert à propos de la malédiction de l'isolement, c'est-à-dire en quelque façon de l'ostracisme.

Je n'ai pas poursuivi encore (ce serait tout à fait intéressant et nécessaire) cette articulation de weihen, verwünschen, heilen avec Fluch. Encore reste-t-il que nous pouvons envisager deux versants de ce baiser. Nous avons d'abord le versant de la malédiction qui se traduit très visiblement dans le rêve sur les trois Gœthe : Gott, Dieu, les Goths au sens de gothique, et Kot, la boue (p. 184 de la traduction de La Science des Rêves). Ce rêve semble appartenir au même courant que l'intérêt de Freud à l'égard de l'épisode de Frédérique Brion, du fait que c'est dans la même région de Poésie et Vérité que nous trouvons ce dernier épisode, et le témoignage de l'irritation de Gœthe à l'égard de Herder, à propos de son nom ; sa vanité s'en était trouvée légitimement offensée. Ceci pour la malédiction. Pour la consécration, je n'y insiste pas ; nous avons tout ce qui peut concerner le narcissisme. Mais à ce même livre appartient le développement esthétique concernant le Laocoon. Je parlais tout à l'heure d'anti-matière. Le Laocoon fait contrepoids, la présentation esthétique par Gœthe du Laocoon fait contrepoids avec l'anti-matière, et nous allons voir que l'analyse que fait Gœthe du Laocoon est justement une analyse de l'inhibition. Et elle nous intéresse aussi du fait que ce Laocoon de Gœthe est manifestement l'une des sources de la méthodologie de Freud dans Le Moise de Michel-Ange, les considérations intéressant la temporalité de la plastique jouant ici et là un rôle décisif.

Que d'autre part nous soyons ici dans le cercle de notre problème nous est attesté par un texte amusant de Claude Bernard.

* *

Ici une parenthèse. Je n'ai pu malheureusement développer tout ce qui concernait l'inhibition avant Freud; c'est absolument passionnant. Je vous donnerai simplement en passant quelques indications bibliographiques. Il y a, tout au moins pour le niveau où j'en suis, c'est-à-dire au plus bas, en matière d'histoire de la physiologie au 19ème siècle, un article que j'ai trouvé excellent de Brown-Séquard, dans l'énorme Dictionnaire des Sciences médicales. Cet article: Inhibition, a pour

intérêt d'avoir été écrit juste au moment où commence à se dessiner l'œuvre de Freud. Il couvre quand même un certain nombre de points.

Pour Pavlov et la suite, ça n'intéresse pas directement notre sujet, puisque j'ai pris l'état de la question au début de la carrière de Freud. Ne s'en pose pas moins le problème de savoir s'il y a quelque relation avec l'élaboration freudienne, je n'en sais rien vraiment; il y a cependant une question bibliographique à laquelle je n'ai pu m'attacher, qui demanderait un petit travail, c'est de savoir quelles sont les dates des éditions allemandes des articles de Pavloy.

J'ai cité aussi le *Traité de Physiologie* de Morat, en un certain nombre de volumes, qui est du début du 20ème siècle, donc qui donne des indications du style de celles qui ont pu être utilisées par Freud.

Pour la psychologie, la bibliographie de la question de l'inhibition a été donnée dans certains ouvrages. Il y en a un dont j'ai oublié l'auteur, écrit sur Lewin, et paru il y a une dizaine d'années, où se trouve la bibliographie du problème de l'inhibition au point de vue psychologique, en relation justement à la psychanalyse. Mais il n'y a pas plus de raison, comme nous allons le voir tout à l'heure de prendre les repères du concept sur la physiologie ou sur la psychologie plutôt que sur la logique, et je vais justement évoquer un certain nombre de textes tout à l'heure où le problème de l'inhibition se trouve posé en relation au problème de l'opposition, dans le langage logique; textes qui nous seront utiles, dans la mesure où Freud s'en est très manifestement inspiré.

Pour revenir à l'anti-matière et à la matière, c'est donc au cours de cette recherche préliminaire sur le développement du concept d'inhibition dans la physiologie du 19ème siècle que j'ai eu le plaisir de reprendre contact avec Claude Bernard qui est un auteur véritablement merveilleux. Et j'ai trouvé ceci dans les *Leçons sur la physiologie et la pathologie du système nerveux* (1858, vol. I, p. 21) qui est amusant parce que cela montre que lorsqu'on parle du Laocoon de Lessing, on est dans le sujet, je veux dire celui qui nous intéresse :

«Quelque variés que soient les phénomènes dans lesquels il a sa part d'action, «le système nerveux ne se manifeste que par des expressions de deux ordres : «sensibilité et mouvement. Il y a des nerfs conducteurs du mouvement, d'autres du «sentiment. Ces nerfs ne sauraient se remplacer mutuellement. Il ne faudrait cepen-«dant pas conclure de là que les propriétés sensitives et les propriétés motrices «soient séparables les unes des autres. Partout où il y a mouvement, il y a senti-«ment. Sans doute l'esprit peut, par une abstraction, séparer ces deux propriétés. «Mais voir là autre chose qu'une abstraction serait reconnaître une chose qui ne se «rencontre pas chez les êtres doués de la vie. Aussi Cuvier faisait-il remarquer que, «lorsque les poètes ont voulu impressionner par des images émouvantes, ils n'ont rien «trouvé de plus saisissant que d'enfermer des êtres humains sensibles dans une forme «immobile, dans un arbre, un rocher. Si donc l'expérimentateur analyste peut à «volonté considérer ensemble ou séparément ces deux ordres de manifestations «la chose n'existe pas physiologiquement. Un phénomène de sentiment ne se mani-«festera jamais que par le mouvement.»

Evidemment, j'avais repris déjà, dans cet esprit les Métamorphoses d'Ovide. Mais on y est tout de suite débordé, parce qu'il faudrait faire de ces transformations une étude différentielle, selon la nature des situations théologiques et des transgressions auxquelles correspondent les différentes métamorphoses. N'y aurait-il pas une

connexion articulable entre le type de métamorphose, selon qu'on est transformé en rocher, en animal et en végétal, et le type de transgression théologique dont il s'agit, en relation au genre d'offense que l'on a pu commettre à l'égard de tel ou tel Dieu ? Cela aurait demandé un travail considérable de pousser l'enquête. Je me bornerai donc à évoquer, en ce qui touche le poids de la matière, les deux textes de Gœthe, celui de *Poésie et Vérité*, et l'article des Propylées que vous trouvez dans les *Ecrits sur l'Art* de Gœthe. Ce que Gœthe nous y donne, c'est vraiment une description de l'inhibition, par un jeu de forces et de contre-forces pétrifiées dans la matière lourde, en opposition à cette matière légère, si je puis dire, dont nous donnait l'illustration la vignette du chevreuil qu'était Frédérique Brion, ou de l'ombelle rétentrice du temps. En d'autres termes, il y a deux temps, le temps lourd et le temps léger : le temps léger du fantasme, celui de l'article de Freud sur le fantasme, qui est en somme un temps de recollection, celui de Frédérique Brion ; et puis le temps lourd, qui est celui du Laocoon. Tout cela serait à reprendre. Je n'y insiste pas.

* *

J'en viens à Léonard. Imposition du tabou dans l'épisode de Frédérique Brion, et puis imposition de quelque chose d'analogue chez Léonard : dans les deux cas, renoncement aux lèvres de femme. Ceci comme thème de discussion ; l'inhibition a-t-elle part au processus, on peut en discuter, étant donné que, comme vous vous en souvenez, Freud, à propos de Léonard, nous dit qu'il s'agit d'un refoulement. Il nous le dit dans un autre passage, où ma traduction d'ailleurs appelle discussion, et c'est pourquoi je l'ai introduite, quand j'ai traduit begehren par demande. C'était pour provoquer un peu la discussion. Il s'agit donc au départ d'un refoulement, mais le refoulement est dans une certaine relation que nous avons précisément à discuter, avec l'inhibition. En tout cas, il y a un moment négatif de ce baiser.

Et vous savez ensuite ce que ça donne : le fantasme dit du vautour. Vous savez où est le problème, c'est que Meyer Schapiro a écrit un article, en 1954, je crois, pour expliquer que Freud s'était trompé parce que le texte dit *nibbio*, et que *nibbio* ne veut pas dire vautour, mais milan.

Freud cite en effet le texte italien. Mais voici que se propose, du texte italien dont tire parti le Léonard au texte allemand dont on a vu que sont hantés les rêves de Freud, une curieuse correspondance. Ceux qui savent plus d'allemand que moi auront déjà saisi, en effet, pourquoi j'ai développé quelques considérations terminologiques à propos de la consécration ambivalente. Gœthe se sert alors du terme de Weihe. Or, il se trouve que nibbio, c'est-à-dire milan, en allemand, ça se dit Weihe également. Evidemment, ça pose un problème, pseudo-problème si ce que je dis actuellement est du délire, mais aussi curiosité non sans intérêt, si ce que je dis a quelque fondement. Freud lit en effet nibbio dans le texte italien. A quoi pense-t-il donc lorsqu'il veut traduire? Dans le texte du Léonard, il traduit par Geier, vautour. Et Meyer Schapiro dit : il s'est trompé, les analystes devraient voir les choses de plus près, parce que nibbio veut dire milan. Seulement, ce qui nous intéresse, c'est que milan se dise Weihe, et qu'un autre Weihe veuille dire précisément, d'après notre texte de Gœthe, consécration ambivalente. Alors, dans le secret de mes cogitations, je me forge ce petit délire personnel. Que milan soit Weihe, ça ne fait aucun doute. Il faudrait voir d'ailleurs les dictionnaires italo-allemands de 1910. Mais je n'ai pas eu le temps. J'ai regardé simplement chez Buffon la différence qu'il peut y avoir entre le milan et le vautour. Finalement ce n'est pas tellement net. Il y a aussi un texte de Pline l'ancien, plus intéressant peut-être pour notre sujet qu'Aristote. Mais représentons-nous plutôt — fût-ce du délire — Freud au travail. Il lit donc nibbio, il songe à Weihe. Seulement, comme Weihe, c'est la malédiction ambivalente de Gœthe, au lieu de traduire par Weihe, c'est-à-dire par milan, il traduit par Geier c'est-à-dire par vautour. Délire peut-être. Mais à verser du moins au compte de la discussion.

* *

Mais ici j'en viens au fond du débat. Est-ce qu'en tout état de cause, le texte de Freud est utilisable ? A quel titre ?

J'ai cru devoir vous apporter là-dessus la primeur d'un document qui m'a fort intéressé; ce n'est pas moi qui l'ai découvert, c'est M. Daniel Arasse, ancien membre de l'Ecole Française de Rome, et maître-assistant, qui s'intéresse à ces choses, et avec lequel j'en avais discuté. Un jour, donc, il me dit : «Tiens, j'ai un nibbio pour toi, fais-en ce que tu veux !» et il m'a repassé son nibbio. Or ce nibbio est, à mon avis, absolument passionnant. C'est un nibbio de saint Bernardin de Sienne. Saint Bernardin de Sienne, qui appartient à un milieu franciscain, est né en 1380, mort en 1444, a perdu sa mère à trois ans, son père à cinq ans, a été élevé par une grand-tante, a été canonisé en 1450. Louis XI a même offert une châsse pour son corps. Ces indications m'ont été communiquées par Daniel Arasse. Je dois ajouter que dans le dossier de saint Bernardin figure également l'attention qu'il a portée aux problèmes de la sodomie, et qu'il partage d'ailleurs avec son temps. Evoquons, pour terminer, ses relations avec la cour de Milan.

Nous allons faire ensemble, là-dessus, un petit travail, dont tout le mérite reviendra à l'auteur de la trouvaille. Le texte sur le *nibbio* se trouve dans des sermons populaires de saint Bernardin de Sienne. À propos du bon gouvernement, il nous dit qu'il suppose trois conditions qui sont l'humilité, la justice et la miséricorde.

Il faut donc de l'humilité, c'est-à-dire qu'il faut un roseau, un calamus. Il faut de la justice, c'est-à-dire qu'il faut des verges. Il faut de la miséricorde, c'est-à-dire quelque chose qui soit semblable à une verge. Puis saint Bernardin reprend ces différents points. Le roseau, il l'envisage comme une canne. Elle doit être vide, légère et propre à mesurer. Suivent des considérations sur cette canne. Et, poursuivant sur ces thèmes, il cite Isaïe selon lequel, dans les couches où les dragons habitaient autrefois, poussera la vigueur du jonc et du roseau. Alors il se demande où habitaient les dragons, et quels étaient ces dragons. Ces dragons, nous dit-il, c'était ces êtres qui ne voyaient que leur amour-propre, et qu'imitent donc les hommes qui sont impropres au bon gouvernement. «Ét si tu as entendu parler de l'origine secrète d'où elle vient, tu la verras au milieu de leur cœur, cette malfaisance. Et tu n'en entendras rien d'autre que ce qui est dit par ce que nous savons du nibbio. Nibbio, o maledetto dracone! (Nibbio, maudit dragon). As-tu pensé, comment il va, ce dragon ? Il tourne de la queue tantôt ici, tantôt là.» (C'est la caractéristique du milan, sa queue tourne, c'est ce qui a intéressé les ornithologues, c'est que ça sert un peu de gouvernail.) Elle va ici ou là, elle exprime ainsi l'amour-propre, puisqu'elle va se poser, cette queue, là où il plaît au nibbio, et non là où il devrait se poser. Et donc c'est cette canne dont le nibbio est l'emblème.

Nous pouvons compléter ce texte par un manuel, de ce même saint Bernardin, à l'usage des prédicateurs, à propos des femmes qui portent des queues. Nous nous sommes interrogés pour savoir quelles sont ces queues, s'il s'agit de celles qu'on appelait chez nous queues de cheval, ou s'il s'agit des queues des robes traînantes. Il semble qu'il s'agisse plutôt de cela, mais vous avez sur ces queues féminines «qui rendent les femmes semblables à des bêtes», vous avez chez saint Bernardin, sur la théologie de la queue, (le fait que Dieu avait créé les hommes et les femmes sans queue, mais que c'est le diable à l'imitation duquel ces queues leur sont venues), des considérations qui, d'une part, semblent éclairer l'arrière-plan de ce que vise Freud à propos de Léonard, mais, d'autre part, — et c'est pourquoi je me suis permis ce petit excursus - confirment d'une manière tout à fait curieuse la valeur systématique du Léonard de Freud. Si on voulait exposer le Léonard de Freud, on n'aurait en effet qu'à prendre des textes de ce genre qui eux, ne sont pas sujets à question ; (ceci n'engage pas du tout le problème du Weihe) ; on n'aurait qu'à considérer ce nibbio, il servirait lui-même de glose, de commentaire, à ce que Léonard a évoqué de son fantasme originaire, que son fantasme soit un souvenir d'enfance ou un fantasme rétroactif, voire un souvenir-écran, je n'en sais rien. Mais quant à la portée systématique, disons qu'une biographie bien faite de saint Bernardin de Sienne constituerait de ce point de vue, me semble-t-il, une contribution non négligeable à l'analyse de Freud.

* *

A partir de Léonard, nous avons donc posé le problème de la régression narcissique, et le thème qui a été développé dans les notes qui vous ont été communiquées, c'est qu'en gros, faute pour le sujet d'assumer le manque qui est exigé d'une certaine épreuve de réalité, intervient une identification régressive de niveau narcissique à la partie manquante. C'est l'interprétation qui paraît se dégager des derniers travaux posthumes de Freud. Je vous signale tout de suite, à propos de régression, qu'il y en a une notion sérielle, qui émane d'un logicien dont je n'aurai pas le temps de parler, Drobisch, et qui est à l'une des sources de la constitution du concept de série chez Freud. Drobisch présenta en effet de ce que sera la régression chez Freud une conception sérielle qui permet d'approfondir ici la portée de ce concept chez Freud.

Comment avoir un accès direct à ce processus, c'est-à-dire à cette régression de niveau narcissique? Nous avons bien entendu les rêves de la *Traumdeutung* sur l'inhibition. J'ai donné à ce propos une indication dans la note complémentaire. Je crois d'ailleurs qu'un collègue doit faire une communication sur inhibition, symptôme, angoisse dans la *Traumdeutung*.

Mais je prends ici simplement le problème du point de vue qui m'intéresse, c'est-à-dire du point de vue de ce témoignage qui nous est donné de la portée au regard du narcissisme du rêve du phénomène de l'*Umkehrung*, du renversement, c'est-à-dire du problème de l'opposition. Donc, si l'on suivait en détail les principaux passages de la *Science des rêves* concernant l'inhibition et l'opposition, il faudrait ici consulter le rêve de Sapho, et également les rêves d'exhibition. D'ailleurs Freud renvoie souvent des uns aux autres. (Dans la traduction, p. 248, 274, 280-282, 290.) Mais il faut prendre le texte allemand et se méfier de ce que nos éditions ne sont pas critiques, alors qu'il y en a eu comme vous savez plusieurs éditions. A ce propos, et

c'est un point auquel je toucherai tout à l'heure, vous avez une référence à Abel, l'Abel du Gegensinn der Urworte, qui figure dans une édition postérieure à la première. Mais vous allez voir que Freud, très certainement, connaissait Abel de bien plus tôt.

Donc vous voyez comment ce problème de l'inhibition et du retournement d'un contraire à l'autre, par exemple du haut et du bas, vient donner illustration au thème qui sera développé plus tard, par exemple dans l'essai sur Dostoievski, qui me semble donner de la position du problème de l'inhibition l'une de ses articulations les plus nettes, quant au transfert de l'interdit en sentiment d'incapacité. Ce que nous montre justement, déjà, La Science des Rêves, c'est que ce sentiment d'incapacité au niveau narcissique implique inversion, implique Umkehrung. Je laisse de côté le point de vue plastique; parce que je ne sais pas assez de géométrie pour cela, mais je crois que quelqu'un doit parler là-dessus qui en sait plus que moi. Je ne sais pas non plus beaucoup de logique, mais la logique de Freud, disons fort heureusement, d'un point de vue simplement historique, n'est pas très difficile. Il n'y a qu'à prendre les logiques du temps, c'est-à-dire essentiellement la logique de Erdmann ou la logique de Sigwart. Avec Drobisch, Erdmann et Sigwart, et bien entendu Brentano, nous avons ce qui est nécessaire pour nous débrouiller avec ce que Freud nous apporte dans le domaine de la logique de l'opposition.

Donc vous avez d'abord l'inversion d'un opposé à un autre, dans La Science des Rêves. D'où l'intérêt de voir ce qui est de Freud, et ce qui n'est pas de Freud, dans cette première élaboration.

La méthode que pour ma part, dans certains domaines, je m'applique à suivre, consiste justement à dégager en quoi peut consister l'originalité de Freud dans l'emploi de certaines structures. Pour dire les choses tout de suite, ce qui est original, à mon avis, chez Freud, touchant la logique de l'inhibition, c'est ce que j'indiquais au début de cet exposé, c'est-à-dire l'incapacité d'assumer la contradiction. Ce qui est vraiment original, en d'autres termes, c'est le passage d'une logique des contraires à une logique de la contradiction, dans l'analyse du processus d'opposition. Et que le processus d'opposition ait à voir d'une manière essentielle avec notre problème, c'est ce que montre justement le texte de La Science des Rêves. Mais l'essentiel, pour moi, c'est la relation entre l'opposition de La Science des Rêves, c'est-à-dire l'opposition des contraires, et la contradiction de Moise et le Monothéisme. C'est entre ces deux points que les choses se passent. Ceci ne veut pas dire d'ailleurs que ce qui est au début ne sera pas à la fin. Mais c'est là qu'il peut être utile de faire une petite recherche sui l'histoire de l'opposition. Car de rapporter le problème de l'inhibition au problème de l'opposition, ce n'est évidemment pas du Freud. Je vais donc me borner à vous rappeler là-dessus quelques données historiques, en indiquant d'un mot l'usage qu'on peut en faire pour dégager l'originalité de l'apport freudien.

* *

D'abord, en quoi y a-t-il intérêt à évoquer la *Physique* d'Aristote? Ceci est en relation à la notion du trou mélancolique. Ce que dit Freud sur le trou mélancolique dans la lettre à Fliess à laquelle je me suis référé, est dit par Aristote sur le vide (*Physique*, IV, 215 - A). Aristote développant des arguments sur le vide, et plus précisément envisageant deux problèmes, le problème de l'infini et le problème du vide, nous dit que les mouvements sont impossibles dans le vide; ceci veut

dire que l'effectuation est impossible dans le vide; l'effectuation, c'est-à-dire, nous dit Aristote, ce qui repose précisément sur des différenciations qui ne peuvent intervenir dans le vide. Autrement dit il y a une transposition immédiate de la notion aristotélicienne de l'impossibilité du mouvement dans le vide à l'impossibilité de l'effectuation en l'absence de différenciation, c'est-à-dire, à la limite, en langage freudien, dans le pré-narcissisme de la constance. La constance, c'est-à-dire l'en-deçà de la différenciation, au sens du principe de constance de Fechner, est en effet l'analogue de ce que vise ici Aristote, lorsqu'il nous dit qu'il n'y a pas de mouvement sans différenciation. Ceci pour l'en-deçà du narcissisme. Je viendrai tout à l'heure à l'audelà de l'épreuve de réalité.

Ce qu'Aristote nous dit est donc tout à fait passionnant pour notre sujet et cela, dans la mesure aussi où on retrouve ce courant de pensée chez les contemporains de Freud, et c'est attesté, comme nous allons le voir, par Freud. Je le prends ici chez Aristote parce que le texte est particulièrement saisissant. Comment y aura-t-il un mouvement naturel quand il n'y a aucune différence, à savoir dans le vide et l'infini ? «Car dans l'infini, il n'y a plus ni haut, ni bas, ni milieu. Dans le vide, le haut ne diffère en rien du bas, car du rien il n'y a aucune différence, de même du non-être ...», etc. Je n'insiste pas là-dessus sinon parce que ça nous donnera un arrière-plan de textes, non seulement consultés mais cités explicitement par Freud.

Dans le De Sensu, c'est-à-dire le texte sur la sensation et les sensibles, nous rencontrons l'inhibition réciproque des sensations, précisément en relation à ce problème de l'opposition. Là, il y a quelque chose que j'ignore mais qu'on pourra me dire. Je n'ai pas repris l'article de Jones sur l'aphanisis. Le texte d'Aristote dans le De Sensu parle d'aphanizein et cela au sens de aphanisis précisément s'agissant de l'inhibition d'un contraire par un autre. C'est-à-dire que la notion de l'aphanisis se trouve ici littéralement développée par Aristote. Pourquoi a-t-on appelé ça aphanisis? Est-ce qu'il y a eu renvoi, chez ceux qui ont introduit le terme dans la théorie psychanalytique, à Aristote?

Cette inhibition réciproque, nous la trouvons également en ce qui concerne les plaisirs dans L'Ethique à Nicomaque, Livre X. Il y a des questions terminologiques que je n'ai pas le temps de prendre, mais il y a un texte dans L'Ethique à Nicomaque, 1er Livre : «Il se manifeste chez le tempérant comme chez l'intempérant une instance «qui se trouve par nature hors de la raison, qui combat la raison, étant en sens «inverse.»

Antiteinei: c'est l'opposition au sens des contraires; c'est l'opposition dans le Laocoon, c'est l'opposition dans La Science des Rêves, et c'est ce que sera l'opposition chez Freud, articulée à l'inhibition, aussi longtemps que ne sera pas introduite, avec la seconde topique, la notion de l'opposition des contradictoires. Bien entendu, vous aurez encore le problème, qui est implicite dans tout ce que j'ai dit, de la formation réactionnelle. D'ailleurs lorsque Freud, dans les Trois coffrets, parle de l'opposition des contradictoires de la vie et de la mort, il nous dit: il ne s'agit pas d'une simple opposition de contraires, là il y a des compromis, mais il s'agit de ce que j'ai évoqué à propos de la formation réactionnelle.

Ensuite Aristote introduit la paralysie : «Car il en est exactement comme dans le «cas où les parties paralysées du corps, quand nous voulons les mouvoir à droite, se

«portent au contraire à gauche. Pour l'âme il en est de même ...» (1)

Je dis que ce qui est intéressant dans cette analyse de l'opposition — c'est pourquoi il n'est pas inutile de faire cette petite rétrospective — c'est d'en suivre l'élaboration jusqu'à Freud. Laissant ici de côté Leibniz, Kant et Herbart, je reviendrai d'abord très rapidement sur Kleinpaul, pour en souligner les mérites et l'importance.

Dans Das Leben der Sprache, vous trouvez en effet, p. 178, le principe de la métaphore corporelle, c'est-à-dire de l'Uebertragung. C'est explicite, c'est le terme de Kleinpaul. C'est-à-dire que si on se bornait à dire : il y a une interdiction, et ça se transfère au corps par métaphore, ce serait du Kleinpaul. On dira : oui, mais il y a l'interdiction. L'interdiction, vous la trouvez page 307, où il nous dit que les images sont choisies pour ne pas exprimer la vérité.

Il y a également chez Kleinpaul une théorie de la Verstellung. D'autre part, dans le tome III, p. 234, il y a des considérations prolongées sur l'antiphrase. Et ici Kleinpaul se réfère à Abel, ce même Abel que vous rencontrez dans l'article de Freud, et qui sera repris en référence dans La Science des Rêves dans une édition postérieure à la première. Il y a en outre l'astuce du famillionnaire chez Kleinpaul. Et il y a toute une théorie du mot d'esprit qui est très freudienne, Freud exclu.

Disons donc que, dans ce premier moment de la théorie de l'opposition sousjacente au problème de l'inhibition, ce qui est de Freud, c'est l'expérience psychanalytique. Evidemment il a renouvelé tout ça. Je ne dis pas du tout que son appareil conceptuel dans cette période soit celui de Kleinpaul. Mais je dis qu'il est utile quand même de partir de ce qui est à cet égard avant Freud, pour en saisir l'inflexion à travers l'expérience analytique.

Ainsi en va-t-il de la contribution de Wilhelm Jerusalem, qui est cité avec grand éloge dans une lettre à Fliess à propos de la théorie du jugement. C'est un ouvrage de 1895. Comme Freud le cite, je me suis demandé ce qu'il en était. C'est une étude très intéressante pour la théorie des oppositions, et même pour la théorie de l'inhibition, car on y trouve toutes espèces de thèmes qui courront chez Freud, par exemple le thème de l'homme est mortel. Vous vous rappelez le texte de l'Inquiétante étrangeté. Or Jerusalem déjà disait «L'homme est mortel, qui sait? Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il y a du possible.» Le problème sera donc de comprendre en quoi Freud a renouvelé cette indication. Vous avez chez Jerusalem également toute une théorie passionnante des impersonnels qui n'est pas, bien sûr, propre à Jerusalem, mais qu'il est intéressant de rencontrer chez Jerusalem, puisque Freud nous atteste qu'il a beaucoup apprécié le livre de Jerusalem. La théorie des impersonnels, du es : ça pleut, ça fantôme, etc., est tout à fait classique en 1895 ; mais Jerusalem y insiste beaucoup.

Il y a encore tout un chapitre — cela m'a amusé parce qu'il y a longtemps que je me préoccupais de ses relations à Freud — sur Avenarius. Tout ce qui est dit sur l'extériorité chez Freud, si on a un relais, à savoir Jerusalem, s'éclaircit à partir d'Avenarius, non par réduction, mais par mutation. Il faudrait reprendre tous ces textes, mais je voulais simplement ouvrir une discussion sur les problèmes.

⁽¹⁾ Nous devons à l'obligeance de M. Jacques Brunschwig la révision de la traduction de ce passage.

Or la coupure proprement freudienne, la distinction entre les contraires et les contradictoires, dans son rapport à l'inhibition, vient, à mon sens, à s'imposer à partir de L'Homme aux Rats, c'est-à-dire de l'amour et de la haine, précisément en introduction à l'opposition des pulsions de vie et des pulsions de mort, de la mort et de la vie, lorsque Freud nous dit qu'entre papa et maman il y a moyen de s'arranger, mais qu'entre l'amour et la haine il y a une coupure.

* *

Nous abordons maintenant le problème de l'en-deçà du narcissisme, et de l'audelà du principe de réalité, à partir de ce thème : contraires/contradiction.

Dans le Moïse, il y a un passage curieux où Freud écrit : on n'a pas envisagé les choses d'une manière assez quantitative. Cette indication renvoie sans doute au problème économique, on peut l'aborder à partir du problème économique du masochisme, à la fois du côté du moi et du côté du surmoi, pour voir ce que ces notions sont devenues à travers le *Moïse*.

Je résume rapidement avant que nous passions au Moise. Du côté du moi, Freud nous dit que le masochisme, c'est la pulsion de mort chez l'individu, c'est-à-dire en ce sens une pulsion de dédifférenciation (nous rejoignons ici Aristote) régie par le principe de constance. Voilà le premier apport dans cette direction, le premier renouvellement apporté par la pulsion de mort à la théorie de l'inhibition : en deçà du narcissisme.

Du côté du surmoi, le problème étant de savoir pourquoi on jouit du défaut de jouissance, la question sera celle du fondement de la destruction. Dans le Moise, vous savez que c'est le thème de la volonté du père qui apparaît en tant que fondement de l'auto-destruction. Il faudra donc interroger cette auto-destruction dans le Moise, et ce qui se dégagera en somme, à titre de problème, c'est que l'individualité, en tant que régie par le principe de constance, investit le fondement de sa propre auto-destruction. Autrement dit l'individualité en tant que régie par le principe de constance, c'est-à-dire ce qui est en deçà du narcissisme, trouvera son fondement dans ce qui sera au-delà du principe de réalité, c'est-à-dire dans la volonté du père en tant qu'elle est volonté en acte. Ceci, c'est le problème du Moise.

Vous vous rappelez, dans le Moïse, les degrés successifs parcourus par Freud pour expliquer le renoncement aux pulsions. Il faudrait reprendre beaucoup de choses. Par exemple qu'est-ce qui est inhibé? : c'est le *Triebregung*. Il faudrait analyser le rapport de la pulsion au *Triebregung*, le rapport du *Triebregung* à l'Autre, etc. Mais surtout, qu'est-ce qui fait qu'on renonce aux pulsions, autrement dit, comme je disais tout à l'heure, qu'on investit la carence? C'est le problème soulevé par les Fragments posthumes. Freud nous dit : c'est le paradigme, c'est le *Vorbild*. Oui, mais pourquoi est-ce que ça s'investit, et pourquoi, justement, y a-t-il une régression?

Vous vous rappelez les différents degrés. Comme toujours, Freud s'autocritique. Premier degré : on peut dire qu'on renonce pour garder l'amour, mais cela ne suffit pas. (En fait, c'est la théorie du début.) Deuxième degré : intégration de l'autorité au moi, avec idéal du moi, surmoi, et alors c'est une sorte de narcissisme de la fierté ; mais ça ne suffit pas, nous dit-il. Troisième moment : privilège de la spiritualité attaché au patriarcat, en particulier la référence au nom du père. Mais alors

il introduit ce thème qui est évidemment très important : le père, nous dit Freud dans ce texte, ne peut être garant du privilège de la paternité. Voilà l'argument de Freud. Mais ce qui est intéressant, c'est que ce n'est pas suffisant, dit-il. Il va encore au-delà, et dit : il y a le renoncement à la raison. Il dépasse encore ce point de vue, et c'est au-delà qu'il vient à l'idée qu'il y a perpétuation de la volonté du père, perpétuation répétitive, la régression reportant à ce moment dans la série, qui est la mise en acte de la volonté du père. Et à ce propos, justement, il revient sur la question du sacré, ce qui, si j'avais voulu vous faire ici un topo, aurait assuré l'unité de mon discours en relation à la consécration goethéenne. Mais je n'envisage ici qu'un problème. Vous voyez qu'ici, l'inhibition apparaîtrait comme l'investissement répétitif d'une soumission originaire en acte. Ce qui est intéressant, c'est que cela se passe par rapport à un acte. Il y a eu un temps où ça se passait comme ça, où c'était en acte. Mais quel est cet acte, ce Tat originaire? Et puis, il y a investissement répétitif de cela. Tout ceci nous renvoie au problème pulsion de vie/pulsion de mort, par conséquent au problème de la contradiction logique.

Vous ne vous êtes pas dérangés pour savoir ce que je pensais, mais comme je suis là, je me le dis à moi-même : si j'avais à travailler à nouveau la question, je partirais du point où m'ont conduit les textes de Freud, de la contradiction. Mais comment faire ? Freud ne nous dit pas de méditer — bien qu'il ait évoqué quelque part la «fantaisie» spéculative ; mais pour ce qui est de la méditation de la vie, du petit coin de l'auto-analyse, comment assumer pour soi-même la logique de la contradiction ?

Quant à la question de savoir quel rapport cela peut avoir avec les Ecrits techniques de Freud, ou les non-écrits techniques de Freud, c'est une autre paire de ... je ne sais trop quoi.

Ce sont des problèmes que j'ai essayé de poser. S'il y a des collègues qui veulent des précisions, bien entendu je me tiens à leur disposition. Je vous remercie.

* *

RENÉ EBTINGER: Je remercie Pierre Kaufmann. Je ne sais pas si la multiplicité des références aux discours poétique, mythologique, littéraire, scientifique, philosophique, théologique, étymologique, avec les renvois constants à l'œuvre de Freud, assurera une discussion facile.

* *

Stéphane di Vittorio demande des précisions sur l'articulation de l'inhibition à l'extériorité (voir la Note Préliminaire).

Il remarque à propos de la Note préliminaire qu'il s'agit d'un discours sur l'histoire.*

PIERRE KAUFMANN: Il y a une notion de l'agressivité dans Le petit Hans qui est très

^(*) Cette intervention a eu lieu immédiatement après l'exposé de Pierre Kaufmann. La suite de la discussion s'étant déroulée l'après-midi du lundi.

GROUPE DE DISCUSSION IMPROVISÉ SUR LES THEMES DEVELOPPES PAR PIERRE KAUFMANN

PIERRE KAUFMANN: Ce groupe s'est réuni pour le cas où certaines personnes auraient à demander des précisions sur les textes remis. Le premier, la Note préliminaire, je l'avais conçu comme un moyen de déblayer sommairement le terrain en établissant quelques repères chronologiques. J'avais donc réservé les questions pouvant faire, me semblait-il, l'objet d'une discussion, pour un bref papier complémentaire. C'est-à-dire que je n'avais pas envisagé dans ma première Note, les deux moments principaux, à savoir la Science des Rêves et le Moise. Il me semble que c'est à partir de là que se posent des questions.

Au premier chef, le problème est donc de situer, par rapport à la question narcissisme/épreuve de réalité, la distinction des oppositions contraire et contradictoire.

Evidemment il y a une manière un peu spéculative de s'y introduire, à partir de l'*Umkehrung*. Elle consisterait, dans la perspective des rêves d'inhibition, à rattacher l'inversion des contraires à l'inversion en miroir. Cela peut être tenté.

L'une des difficultés de la discussion tient alors à ce que le langage de Freud demeure assez flou, notamment dans l'emploi de Gegenteil par rapport à Gegensatz. J'ai cherché un peu dans les traités de logique du temps, je n'ai rien trouvé de définitif. Dans le fond même des choses, souvent ce n'est pas tellement net. Encore demeure-t-il qu'il y a des textes très précis, où l'on voit que Freud a souligné la spécificité et l'intérêt théorique de l'opposition contradictoire. Quand il parle de l'amour et de la haine, en préfiguration de l'opposition entre les pulsions de vie et les pulsions de mort, et lorsqu'il se réfère à ce propos au contradictoire, cela a un sens intrinsèque. Donc, c'est bien ce problème qui se pose au cœur de toute discussion de l'inhibition.

J'ai considéré là dessus uniquement Freud, et j'ai poussé aussi loin que possible la lettre de Freud, même si les problèmes se sont trouvés depuis lors posés d'une manière plus claire ou plus approfondie. Ainsi, par exemple, pour la Verwerfung, les raisons pour lesquelles je me suis référé à Damourette et Pichon, c'est que Freud, quelque part, se réfère à Laforgue à propos de la scotomisation, et que Damourette et Pichon, d'autre part, se réfèrent, à propos de la forclusion, également à Laforgue. Cela ne préjuge pas de l'usage qui a été fait ultérieurement de ces termes, mais cela permet de voir en quoi consiste l'originalité des contributions successives. De façon générale, en ce qui touche l'inhibition, j'ai acquis le sentiment que Freud n'est vraiment original qu'à partir du moment où s'amorce la notion de l'opposition pulsionnelle. Et je fais coïncider ce tournant avec le texte dont je me suis réclamé, à propos du refoulement et de la régression, un texte que je tiens historiquement et théoriquement pour très important. Il est banal, tout le monde le connaît, mais enfin, pour ma réflexion à moi, j'essaie d'en tirer parti. C'est le texte de l'Introduction à la Psychanalyse, où il est dit : tout a été dominé au départ de la psychanalyse par l'hystérie et le refoulement, mais nous devons nous rendre compte maintenant que le centre théorique de la psychanalyse doit être déplacé, compte tenu de l'étude des psycho-névroses narcissiques, qui montreront que ce n'est pas le refoulement qui est le mécanisme fondamental. Le thème est central, notamment dans Inhibition, symptôme, angoisse, mais la coupure est de vingt ans antérieure.

En ce qui touche l'inhibition, je crois donc qu'avant ce tournant, ce qui est original chez Freud, c'est l'expérience analytique, au travers de laquelle les concepts se réfractent. Ensuite, s'introduit l'opposition des pulsions. Mais l'opposition des pulsions et l'opposition contradictoire, ce sont deux formulations du même problème. C'est pourquoi, à travers ma *Note préliminaire*,

quand je parle des pulsions de mort, j'aurais pu, tout aussi bien, dès ce moment-là, parler des contradictoires, puisque c'est ainsi que Freud le présente. Il n'y a pas de solution de compromis, nous dit-il par exemple dans les *Trois coffrets*, entre la vie et la mort. C'est l'un ou c'est l'autre, ce sont des contradictoires.

Nous allons ici au-delà de la simple opposition de forces de sens contraires, l'opposition réelle de Kant, dans l'Essai sur les grandeurs négatives. Je crois que du point de vue de notre sujet, celle-ci n'apporte en effet, rien de nouveau par rapport à ce que dit Aristote dans les textes que j'ai cités, spécialement dans le traité Sur la sensation et les sensibles, ou dans le livre X de l'Ethique à Nicomaque, où Aristote nous dit ce que Kant dira dans les grandeurs négatives, au sujet de l'opposition réelle, c'est-à-dire qu'il y a une annulation d'une force par une autre.

Mais de façon générale, y a-t-il une conception systématique de l'inhibition chez les Grecs? Dans le vocabulaire, même, cela fait problème. J'ai posé la question à des amis hellénistes. Ils ont réfléchi, et même les plus savants ont réfléchi. Ils ont dit : en effet, quels sont les termes grecs ? La question est en relation, bien sûr, à l'histoire morale et sociale de l'inhibition, notamment au texte de Nietzsche sur l'inhibition de l'homme moderne, et au texte de Freud : de quand date l'inhibition? Car Hamlet lui-même, remarque Freud, pour ce qui est d'envoyer aux Enfers un type qui l'embarrasse, il ne s'en fait absolument pas faute. Donc là encore, l'inhibition demeure incertaine, en tant que catégorie sociologique. Pour revenir aux Grecs, il y a chez Epictète, c'est de là que je suis parti, un texte dont je m'étais occupé autrefois, qui m'avait intéressé parce qu'on y trouve quelque chose des trois moments freudiens. Dès qu'il y a trois moments, on dit inhibition/symptôme/angoisse, comme je l'ai fait moi-même dans ma Note à propos de la tragédie, du drame et du roman. Il y a donc, chez Epictète, trois termes : kôluein, empodizesthaï et agonia. Agonia, c'est bien sûr l'anxiété. Et c'est fort intéressant, parce que le terme est référé spécifiquement à autrui par Epictète. Kôluein, c'est l'obstacle extérieur. Et puis, il y a empodizesthaï, quelque chose qui ressemble à certains égards à ce que Freud appelle, à propos de la cure, Selbsthemmung, une espèce d'autoinhibition. Mais seulement à la limite, et sans que l'on puisse vraiment poser l'équivalence. Je suis néanmoins parti de cela pour voir les dictionnaires, par tâtonnements. Par exemple dans le Bonitz (Index aristotelicus), y a quelques emplois d'empodizesthaï. Mais il y a surtout l'emploi d'aphanizein. Aristote comme je l'ai indiqué se sert du terme pour viser l'opposition des forces, dans la mesure où cela renvoie à la physique. D'autre part, il y a l'opposition des plaisirs et l'opposition des représentations. L'opposition des représentations, c'est de là que viendra Herbart, et à partir de Herbart, c'est de là que viendra l'un des tout premiers emplois chez Freud de Hemmung, c'est le Gegenwille. C'est-à-dire l'opposition réelle, au sens de Kant, l'opposition dynamique, le Gegenwille. C'est pourquoi j'ai cité hier le texte du Laocoon de Gœthe, puisqu'il s'agissait là de Hemmung par antagonisme de forces, dont l'une met l'autre en état d'aphanisis. C'est toute l'histoire de la dynamique.

Encore faudra-t-il ajouter qu'elle n'intéressera le développement de la conceptualisation freudienne que sous une double réserve. D'une part, en un premier moment, les séries représentatives unidimensionnelles de Herbart s'y subordonneront à la logique des permutations, notamment développée par Drobisch. D'autre part et surtout, la logique des contraires dont elles s'autorisent devra trouver son dépassement dans une reprise du problème aristotélicien de la contradiction.

JACQUES LACAN: Qu'est-ce qu'il y a encore dans Epictète?

PIERRE KAUFMANN: Je me suis référé simplement au chapitre d'Epictète sur l'anxiété, plus précisément à l'emploi d'empodizesthai (être entravé dans son mouvement vers ...), kôluesthai (être écarté de ...) et agônia (anxiété), correspondant respectivement aux trois situations: vouloir ce qui n'est pas donné, ne pas vouloir ce qui est donné, ne pas savoir ce qui vous appartient en propre et ce qui dépend d'autrui. Ce qui suggère de ne pas restreindre à la frustration l'emploi du premier terme, mais à y rapporter l'inhibition, c'est en particulier que l'inertie agressive est effectivement présentée par Epictète comme le moment conclusif d'une entrave à l'actualisation du vouloir (cf. I, 27, 10-14). Le défaut d'actualisation joue alors

intéressante, qui est très proche de la notion du concupiscible, c'est l'élément d'autoextériorisation de la pulsion, c'est la pulsion en tant qu'elle a capacité d'effectuation. Dire que la pulsion a capacité d'effectuation, c'est dire qu'il y a une transformation possible de l'énergie psychique en travail. Dans *Le petit Hans*, Freud prend l'agressivité en ce sens, lorsqu'il dit d'Adler qu'au fond il a une notion trop générale, que ce qu'il dit de l'agressivité peut se rapporter à n'importe quoi de la pulsion, et donc que ça ne concerne pas une pulsion particulière. C'est simplement la mise en route du travail pulsionnel, c'est-à-dire ce qui dans la tradition thomiste ou antérieure, la tradition du *thumós* est la mise en route du concupiscible, et qui fait qu'il ne suffit pas de désirer pour effectuer ce qui est nécessaire en vue de la satisfaction.

Ceci est le premier point : la mise en route du travail pulsionnel. Ceci est en relation avec le thème de l'extériorité parce que souvent, lorsqu'il parle de l'effectuation, c'est une extériorisation de la pulsion par rapport à son propre état de puissance, c'est-à-dire que le passage de l'énergie au travail est présenté parfois en des termes analogues au rapport de l'intérieur à l'extérieur. C'est là que j'ai envisagé la question de l'extériorité.

-14:50

Cette question de l'extériorité ainsi posée rejoint le thème qui est fondamental chez Freud, et qui a connu depuis la fortune que chacun sait : le problème de l'extension de l'appareil psychique, sur lequel s'ouvre et sur lequel se ferme le travail de Freud, puisqu'au départ c'est le problème de la topique, et au terme, c'est le fragment posthume où il nous dit qu'il y a une extension de l'appareil psychique.

Si en effet le passage à l'acte de la pulsion — passage à l'acte au sens non pas technique de la psychanalyse mais de l'effectuation, et cela se rejoint d'ailleurs à certains égards — si cette effectuation est le noyau d'une extension, cela établit entre l'énergétique et la spatialité une relation. Lorsque Freud nous dit qu'il y a une extension de l'appareil psychique, c'est quelque chose qui peut permettre d'illustrer ce qu'il nous dit lorsque la mise en travail de la pulsion apparaît comme une extériorisation de la pulsion, c'est-à-dire le début d'un développement, la sortie de soi.

Evidemment, si je parlais en philosophe devant un auditoire de purs philosophes, ce serait facile : je parlerais de l'en soi, du pour soi et de l'être autre. C'est le passage de l'en soi à l'être autre ; seulement sous cette forme cela ne nous apprendrait rien, donc ce n'est pas la peine de prendre ce langage, sinon pour éclairer ce que je veux dire.

La pulsion à l'état pur, c'est-à-dire une pulsion qui n'a pas été sollicitée par la motion pulsionnelle en vue de l'exercice d'un certain travail, cette pulsion à l'état pur, ce serait, nous dit-il, l'en soi opposé à l'extériorité. Il faudrait reprendre là-dessus le texte des pulsions et de leur destin. Voilà ce que je visais dans ce petit passage.

Deuxième question. Evidemment, il faudrait parler de l'histoire; c'est cela qui est intéressant. C'est le problème de la construction, c'est-à-dire que tout ce que j'ai présenté là, on aurait pu le présenter autrement en parlant de l'opposition de l'interprétation et de la construction, et le problème de l'histoire, me semble-t-il, dans le Moise, c'est le rapport de la construction de l'historicité du sujet à la construction de l'historicité au sens le plus général; c'est-à-dire que la théorie des contraires ouvre sur un travail d'interprétation, mais le problème va se poser de la contradiction lorsqu'on vient de là au travail de la construction. D'ailleurs dans le Moise, Freud parle toujours de construction. Finalement, je crois qu'il a découvert le pro-

blème de l'histoire lorsqu'il a découvert que la psychanalyse n'était pas un art d'interprétation mais que c'était une construction, et que donc, cette construction, il fallait la faire passer de la construction du sujet à la construction des moments de l'humanité, ce qui est le langage du *Moïse*. Plusieurs fois, dans le texte du *Moïse*, c'est la construction qui est visée, et d'une manière très forte.

Si on voulait en venir au problème de l'inhibition dans l'histoire, j'ai dit dans ma note complémentaire qu'il s'agirait d'y trouver l'équivalent du narcissisme. Par certains côtés, c'est l'esprit petit-bourgeois ou c'est ce que Mao appelle la petite production. La petite production narcissise l'histoire. Et l'équivalent de l'inhibition, c'est cette inertie qui est engoncée, prise dans un narcissisme de la cellule de production.

Freud n'a pas développé sa théorie de l'histoire, mais on pourrait quand même, notamment dans les *Nouvelles Conférences*, en dire un peu plus sur la possibilité pour l'histoire de se désinhiber en parallèle avec la possibilité pour le sujet de se désinhiber. Mais la difficulté, c'est qu'à la rigueur on peut se désinhiber quand on est un sujet individuel, mais comment se désinhiber — à moins justement que le méta-Dieu existe, mais s'il n'existe pas, où est-il dans la structure ? ce serait le problème.

Prenons l'inhibition dans le *Mot d'esprit*. Les mots d'esprit de l'humanité, vis-àvis de quel tiers peuvent-ils aboutir à une levée des inhibitions ? A qui peut-on adresser des astuces pour désinhiber l'histoire ? Il s'agit là du mot d'esprit, mais on peut transposer avec l'obsessionnel, comme le fait Freud à propos de l'inhibition ; c'est toujours à partir de l'obsessionnel qu'il va vers la psychose. Justement, il y a un passage que j'ai rappelé où il met en affinité la névrose obsessionnelle et la mélancolie du point de vue de l'inhibition. Pour l'histoire, ce serait à refaire.

* *

comme une contre-force. Mais je n'ai voulu sur ce point que poser un problème.

CLAUDE THIS: Je ne parle pas du tout le grec. Vous avez parlé d'agonia. Vous avez dit : c'est l'angoisse référée à l'autre. Vous avez parlé d'empodizesthaï.

PIERRE KAUFMANN: Charles Malamud ici présent redressera nos erreurs.

CLAUD THIS: Vous avez dit: là, ce serait une auto-inhibition, et le troisième, kôluein, vous n'avez rien dit.

PIERRE KAUFMANN: Kôluein? si, c'est, me semble-t-il, le fait de former obstacle, c'est hindern.

FRANÇOISE DOLTO: Cela devrait se traduire comment, hindern?

PIERRE KAUFMANN: En tout cas, pas comme hemmen.

rive Mi

FRANÇOISE DOLTO: Est-ce que Freud emploie souvent le terme de hindern ou est-ce qu'il n'emploie pas plutôt Hindernis?

PIERRE KAUFMANN: C'est le substantif. Il y a aussi deux ou trois emplois curieux de Hemmnis.

A propos de Hemmen, il y a d'ailleurs une coquille très amusante dans la traduction anglaise de l'article de Ferenczi sur l'impuissance. On y trouve «in statu nescendi»; non pas, il est vrai, à propos de l'inhibition, mais à propos d'autre chose. Pourtant si l'on voulait faire un morceau de bravoure, on pourrait développer toute l'inhibition autour du rapport entre nescendi et nascendi. Ce serait une dissertation de khâgne, mais ce serait amusant à faire. A mon avis, si on prend la notion dans toute sa pureté, il y a inhibition au sens de l'extinction in statu nascendi. Pour revenir à hindern, le terme vise, me semble-t-il, un processus qui ne s'opère pas in statu nascendi, c'est-à-dire quelque chose qui intéresse une coupure dans un processus déjà engagé, rencontrant quelque part un butoir.

STÉPHANE DI VITTORIO: Puisqu'on approfondit ces trucs, laissons-nous aller à ça. La coquille, c'est nescendi. Il y a un e à la place ou il y a un i après?

PIERRE KAUFMANN: Non, c'est nescendi. Le texte allemand de l'article dit évidemment «in statu nascendi». La coquille de la traduction anglaise dit «in statu nescendi»; en état de naissance est devenu en état d'ignorance.

STÉPHANE DI VITTORIO: Exactement, mais la coquille, pour être tout à fait textuelle, il faudrait y ajouter encore une lettre quelque part. C'est amusant, cette coquille ramène à ce qu'on disait hier, c'est-à-dire que finalement, il y a pour nous, analystes, une espèce d'inhibition, à savoir: ce qui nous fait déraper quelquefois aussi. Il y a dans ton texte plein de choses. Pourquoi, au fond, n'as-tu fait que rapporter Freud? C'est finalement à Freud qu'on voudrait poser des questions. Poser des questions à Freud, c'est poser la question des sociétés analytiques. C'est poser la question de je ne sais plus comment il les appelait, parce que ça m'a échappé, cette série d'initiales, tu te rappelles, ce sigle qui veut signifier, en somme, d'une façon un peu sectaire, l'assistance mentale, les autres façons de concevoir les sociétés analytiques; quand les gens ne sont plus analystes, est-ce qu'ils ne sont pas justement dans un processus d'inhibition nescendi? il y a quelque chose qui joue comme ça. C'est pour ça que ce mot peut servir de manche.

PIERRE KAUFMANN: Dans l'inhibition, ce n'est pas qu'il y ait nescience, il y a plutôt excès de science, ou plutôt, il y a une conversion, comme dit Freud, de cet excès de science, qui

émane de l'effet du contradictoire. On peut présenter les choses en langage logique, on peut les présenter en langage énergétique, après tout peu importe, c'est une affaire de dissertation. L'idée est là. Cette idée, me semble-t-il, celle qui apparaît dans les textes, c'est qu'il y a inhibition dans la mesure où on bute sur la contradiction, et dans la mesure où l'on ne voudrait absolument pas qu'il y ait contradiction s'opère la conversion de l'exclusion en incapacité. En fait qu'il y ait contradiction, tout le monde le sait. Seulement, on n'en tire pas forcément toutes les conséquences.

GÉRARD MILLER: Vous permettez que je déplace un peu la discussion? J'aimerais que vous repreniez — cela m'a beaucoup frappé — ce que vous avez développé autour de saint Bernardin de Sienne.

PIERRE KAUFMANN: Je pense qu'il y a ici des experts beaucoup plus autorisés que moimême pour parler de saint Bernardin de Sienne. Il y a effectivement ce texte sur le *nibbio*, dans un prêche populaire de saint Bernardin, où il est dit du *nibbio* que c'est un mauvais génie, un dragon; et il représente l'amour-propre. Alors, quand aux environs de 1420 ou 1410 on entend parler ainsi du *nibbio* et quand on a lu le *Léonard* de Freud...

GÉRARD MILLER: Eh bien, quel type d'usage peut-on justement envisager, lorsqu'on est confronté à une découverte de ce genre?

PIERRE KAUFMANN: Le type d'usage? Je suis tout à fait hostile à la psychanalyse sauvage, en matière d'intelligence des textes, c'est-à-dire que je n'irai jamais faire de considérations sur le phallus maternel chez saint Bernardin de Sienne; cela ne me paraîtrait pas intéressant. Il suffit de lire les textes de saint Bernardin de Sienne pour voir que c'est de ça qu'il est question. Mais justement, il n'y a pas à le dire, ça sort. On y est sensibilisé ou pas, si on ne l'est pas, on ne le deviendra pas. Simplement, entendre parler de la queue des femmes, en relation au nibbio comme symbole de l'amour-propre chez saint Bernardin de Sienne, et retrouver quelpart les mêmes thèmes au centre du Léonard de Freud, cela donne à rêver. Il n'y a rien à ajouter. Je n'irai pas non plus faire le rapprochement avec le texte posthume de Freud, disant que l'inhibition traduit une identification clitoridienne ou une identification à la partie manquante de la jouissance, au non-jouissible. Cela se voit de soi-même.

GÉRARD MILLER : Est-ce dire qu'il faut sortir du champ de l'analyse pour faire vraiment parler ce texte ?

PIERRE KAUFMANN: Du champ de l'analyse ? Disons en l'occurrence qu'il s'agit simplement de savoir si le *Léonard* de Freud appartient à l'analyse, s'il appartient à la théorie analytique de l'inhibition, s'il a valeur systématique.

A cet égard le texte de saint Bernardin me paraît être un document, à condition — chacun a son style de glose — à condition de ne pas le commenter avec des pattes d'éléphant. Autrement dit il n'y a qu'à le présenter. Tout se passe en effet comme si le souvenir d'enfance de Léonard — je parle du fantasme du vautour — était un fantasme rétroactif inspiré de la lecture de saint Bernardin, et l'ensemble des textes que je vous ai soumis nous montre que c'est bien de la cauda feminarum en l'occurence qu'il s'agit.

GÉRARD MILLER: Vous nous avez donc ouvert des portes?

PIERRE KAUFMANN: Je crois en effet que le seul rôle qu'on puisse remplir en ce domaine, c'est d'ouvrir des portes. Les gens y passent ou n'y passent pas. Cela dépend du genre de voyage qu'ils ont envie de faire. Je vous ai donné le texte. Je crois qu'on ne peut pas faire plus. A chacun de faire, c'est le cas de le dire, le décaudage.

Si je ne disposais que du texte de saint Bernardin et du fantasme de Vinci, j'aurais le

Souvenir d'enfance du Léonard de Vinci de Freud. On n'aurait absolument rien à ajouter. J'aurais les candae feminarum. J'aurais le texte sur le nibbio et le fantasme du vautour chez Vinci. J'aurais donc le texte de Freud. Je n'aurais pas un mot à y ajouter. Ceci m'atteste la valeur systématique de ce qu'a écrit Freud, la divination de Freud. Qu'il ait raconté ce qu'il a raconté, en sorte qu'il se trouve rejoindre un texte de saint Bernardin où il est question, manifestement, des mêmes choses que celles qu'il a évoquées, c'est cela qui me paraît fabuleux. J'essaie simplement de demeurer le plus frais possible vis-à-vis de ce genre de rapprochements.

FRANÇOISE DOLTO: Le fait que, dans le Vinci, Freud soit passé, par l'intermédiaire de la représentation inconsciente d'une image contenue dans la relation de Léonard à deux femmes, au joint entre deux femmes qu'était l'enfant, c'est ça qu'il y a d'extraordinaire dans ce choix chez Freud. Il semble qu'il travaille avec des mots ; il se sert de mots comme nous tous ; mais il ne s'arrête pas aux mots en tant qu'une sublimation orale, verbale, puisqu'il se sert aussi de la représentation des rythmes et de la représentation des formes qui, dans l'œil d'un enfant, se projettent dans l'espace à l'occasion d'un mot entendu. A l'occasion d'un mot entendu, l'enfant a une image de ce mot parfois totalement fausse par rapport à ce que ce mot veut dire pour les adultes qui le prononcent. Mais l'image qu'il a n'est pas fausse par rapport à une relation érotique que cette image réfracte dans son corps par rapport à un être aimé. Comme par exemple le vautour ou le milan. Pour un enfant, il s'en fout, il dira aussi bien un aigle si on lui dit le mot faux sur l'animal qu'il a vu rapter un petit avec ses serres et son bec ; c'est ça qui pour lui a un sens, quel que soit le mot dont l'adulte, qui ne connaît pas l'animal, lui recouvre ce qu'il a vu ; qu'il peut refouler ensuite, mais qui ressort ensuite dans ses dessins. Or, c'est ce qu'a fait Léonard de Vinci dans son thème de sainte Anne, la Vierge et l'Enfant, et c'est ce que Freud montre.

PIERRE KAUFMANN: Ce n'est pas de la Vierge et de sainte Anne, qu'il s'agit pour l'instant, c'est un autre problème. En ce qui concerne les deux femmes, d'ailleurs, ce qui est vraiment étonnant, c'est que justement, saint Bernardin, sa mère est morte lorsqu'il avait trois ans. Il a été élevé par son père. Ensuite, après cinq ans, il a été élevé par une tante. Vraiment, c'est à nouveau très suggestif. Pour le *nibbio*, tu dis : à un enfant, peu importe que ce soit ceci ou cela. Mais ce qui est en question, c'est la genèse du «Souvenir» évoqué par Vinci. Et à cet égard, le nibbio, le milan, ce qui fait son intérêt, c'est qu'il ne soit pas n'importe quel oiseau. C'est qu'il ait une queue suggestive.

FRANÇOISE DOLTO: Mais ce n'est pas ça du tout. C'est parce que l'enfant garçon au sein, il a une queue. Il l'a toujours et il la prête à sa mère, puisque sa mère la lui fait surgir par le plaisir qu'il prend à la tèter. C'est ça, le problème, et c'est ça qui, justement, se retrouve dans l'exemple que tu viens de donner; c'est que la queue de la femme, le phallus maternel, il est obligatoire chez tous les garçons, pas chez les filles; chez les filles, il peut exister par influence d'un garçon sur une fille. Mais chez tous les garçons, il est au début de leur vie un fantasme. Je ne sais pas si c'est contradictoire ou en contradiction. Je ne crois pas que ce soit en contradiction, mais c'est contradictoire pour l'enfant, du fait que sa mère n'est pas suffisamment satisfaite par lui, et qu'elle est obligée, pour être satisfaite à ses yeux, de voir son père, d'être avec le père, et qu'il n'y a pas cette triangulation pour le nourrisson, c'est-à-dire sa mère ayant plus à la bonne son père, que simplement la relation à lui ou la relation à une autre femme qui s'occupe de lui. Nous avons ce fantasme qui est pérenne par-delà le stade anal et surtout urétral du garçon.

PIERRE KAUFMANN: Ce que tu vises, est-ce que ça n'a pas justement rapport avec le texte posthume sur la carence de jouissance?

FRANÇOISE DOLTO: Oui, mais ce n'est pas dans les textes de Freud. Ce que j'admire chez toi, c'est que tu t'arrêtes à ce que dit Freud et puis voilà. Moi, naturellement, je me dis : c'est parce qu'il n'a pas vu d'enfant petit. C'est parce qu'il n'a pas vu de psychotique. Ça serait formidable, s'il en avait vu ; qu'est-ce qu'il nous aurait apporté de plus ...

PIERRE KAUFMANN: Freud n'a pas vu d'enfant petit?

FRANÇOISE DOLTO: Il ne s'en est pas occupé au nom de la psychanalyse. Hans n'est pas petit, c'est une grande personne. C'est là d'ailleurs dans Hans qu'il y a eu la confusion entre le phallus uréthral et le phallus génital. C'est déjà formidable, parce que c'est grâce à ça qu'on peut travailler après Hans. Il ne s'agit pas d'une castration œdipienne, c'est une castration pré-œdipienne; mais s'il n'avait pas soigné Hans, Hans serait devenu un enfant psychotique. C'est autre chose, mais ça, c'était pré-génital.

PIERRE KAUFMANN: Justement, ce que tu as dit me paraît très freudien.

FRANÇOIS DOLTO: C'est tout à fait freudien, ce que je dis, bien sûr. Mais chez saint Bernardin, il n'y a pas de représentation imagée. Saint Bernardin, il a un fantasme qu'il dit être le dragon de l'amour-propre. Mais ce dragon de l'amour-propre, il n'y en a pas de représentation picturale; ce qu'il y a de formidable chez Freud, c'est qu'il y a une représentation du fait du langage, qui est donnée à tout un chacun qui écoute son discours.

PIERRE KAUFMANN: Les documents, il faut les chercher, il faut voir quelle peut être l'histoire du nibbio. J'ai commencé cette petite recherche, mais je n'ai pas eu le temps de finir. En grec, cela se dit ichtinos, le milan. Dans les traités d'histoire naturelle d'Aristote, il y a une dizaine d'emplois d'ichtinos mais je dois dire que j'ai été déçu. Il doit pourtant y avoir une source antique, puisque tout ça se transmet de là dans les Traités des merveilles. Mais il y a les textes latins, aussi, il y a Pline l'Ancien, que je n'ai pas eu le temps de reprendre. Et il faudrait voir les traités de fauconnerie. Buffon, à l'article milan parle du vautour, du milan, et d'espèces intermédiaires. Il y a le milan d'Egypte, et il dit que ce milan est effectivement une sale bête. Pourquoi est-ce qu'il a eu cette sale réputation, ce milan ? Il est considéré comme le dernier des derniers. C'est un rapace, d'une manière générale, il a une réputation détestable. Vient alors la suggestion que c'est à cause de cette queue qui fait des siennes, de cette queue, justement dont il est question chez saint Bernardin. Car l'idée de saint Bernardin, c'est que le signe de cette malice foncière du milan, c'est sa queue. C'est ça le reproche, voilà son idée. C'est cette queue qui est particulière, à mettre en relation avec ce qui est dit par ailleurs, des caudae feminarum. Il y a tout un passage que je ne vous ai pas lu, mais qui est très amusant, aussi, sur les cannes, selon qu'elles sont vides, selon qu'elles sont pleines, selon qu'elles se lèvent ou pas ...

FRANÇOIS DOLTO: De même, dans ton texte, tout le temps, le fait que Freud se réfère constamment à la masturbation inhibée de l'enfant, mais c'est ça, justement.

PIERRE KAUFMANN: Attention, dans le fragment posthume, et c'est là ce qui me paraît très intéressant, Freud ne nous dit justement pas que la masturbation est inhibée. Il nous dit que la masturbation, c'est décevant et qu'à ce titre, elle fournira son modèle à l'inhibition. Pourquoi est-ce décevant ? Pour mettre en place les choses, j'ai rapproché ça de la relation être-avoir également évoquée dans les fragments. C'est-à-dire que, finalement, la masturbation n'est jamais circulaire. Disons qu'il lui faut déjà quelque espèce d'objet. On n'arrive donc jamais à la jouissance totale qui serait celle de l'identique absolu. Alors, ce qui m'apparaît profond dans ce fragment,, c'est qu'il fait de cette carence un prototype, comme si le fait qu'on est inhibé, le fait qu'on hésite, qu'on ne veut pas y aller voir, était une espèce de promotion, à l'échelle du monde, de ce qu'il y avait une partie manquante dans la jouissance. J'ai donc repris ensuite Les pulsions et leur destin, et je me suis avisé que finalement, ce que nous dit Freud, c'est qu'on s'identifie au non-jouissible, à la part manquante. Et Freud parle en effet dans les fragments posthumes de la part manquante. Mais dès les Pulsions et leur destin, en relation à Deuil et mélancolie, nous savons que ce qu'on déteste, c'est finalement ce qui est la part manquante. D'après les Pulsions et leur destin, on déteste le non-jouissible, puisque même ce qui est indifférent, on l'ordonne à ce qui est haï, et ce qui est haï, c'est le non-jouissible. D'autre part, d'après Deuil et mélancolie, on est mélancolique

lorsqu'on s'identifie à ce qu'on déteste. Dans les Pulsions et leur destin, on déteste le nonjouissible en tant que tel. Dans Deuil et mélancolie, on est inhibé, on est mélancolique, donc inhibé, dans la mesure où on s'identifie au non-jouissible. D'où cette conclusion, que pour Freud, l'inhibition consiste à s'identifier au non-jouissible. Ce qui est justement ce qu'on obtient à partir du fragment posthume, où il parle de la carence narcissique c'est-à-dire du nonjouissible. Si je m'identifie au clitoris rabougri, à ce moment-là, j'ai un sentiment d'incapacité; ou alors, on peut reprendre les choses d'une manière un peu différente, à partir du Parricide de Dostoievski. Si je dis que je transforme en sentiment d'incapacité l'interdiction, c'est équivalent à dire que je transforme en sentiment d'incapacité l'exclusion de la jouissance en tant que je m'identifie à la part non-jouissible. Ça, c'est un premier train d'idées, un premier train de problèmes. Pour revenir au nibbio, le nibbio, chez saint Bernardin, c'est l'amour-propre, c'est-à-dire, finalement, la coquille. Je dis la coquille parce que, à l'occasion du nescendi - nascendi, je me suis demandé : «mais pourquoi dit-on une coquille ?». Je suis donc allé voir mon Littré, et j'ai vu qu'une coquille c'est une boursouflure sur le pain. La vanité, donc, appelons-là désormais la coquille. Le nibbio, c'est une coquille, c'est une boursouflure. C'est une jouissance qui veut se faire plus grosse que le pain. Evidemment, on pourrait y mettre aussi Vénus dans cette coquille ; elle irait voguer comme ça sur l'Océan.

Donc, le nibbio, c'est ça, et c'est pour ça que c'est une sale gale. Il incarne le vide. Il incarne le vide, c'est-à-dire ce qu'il y a de décevant dans le phallus maternel. Voilà, en somme, ce que nous dit saint Bernardin de Sienne. Je songe à nouveau à la question de Miller. Il y a là une question un peu de style. Pour moi, l'usage qu'on peut faire de la psychanalyse pour la philosophie ou la critique littéraire, est celui d'un bâti. C'est un bâti, c'est-à-dire que cela permet de voir des choses. Mais une fois qu'on les a vues, à mon avis, il faut mettre la psychanalyse dans le tiroir, sinon c'est ridicule. Si je dis que saint Bernardin était amoureux de son phallus maternel, c'est sans intérêt. Et cela nuit à l'intelligence intrinsèque de la pensée de saint Bernardin ou à son esthétique de la mode féminine vers le milieu du quinzième siècle, dans son rapport à la discipline des mœurs.

A ce propos, je ne vous ai peut-être pas cité hier les lavages de mains. Il dit que Dieu a créé les hommes et les femmes sans queue, mais ils ont imité le diable, ils se sont donné des queues. Et pourtant, dit-il, c'est scientifiquement prouvé : si les hommes et les femmes se lavent les mains dans des cuvettes séparées, on voit que les femmes sont beaucoup plus propres que leur eau est beaucoup plus propre, beaucoup plus limpide — sous une réserve : c'est qu'elles ne mettent pas leurs queues. Parce que quand elles mettent leurs queues, là c'est vraiment immundum, il en sort de la crasse comme ça. Croit-on vraiment qu'il soit utile de mettre Freud là-dedans ? Finalement, le mieux, pour la psychanalyse, c'est de ne pas y mettre la psychanalyse.

MARC ROUANET* Vous avez évoqué hier la théorie du champ. Quel fruit pourrait-on en attendre ? (...)

PIERRE KAUFMANN: C'est à propos de *in statu nascendi*. J'ai dit qu'il y a une extinction rétroactive. Supposons que je doive aller de a en b. Dire que je ne quitterai pas a en raison de l'éventualité de ce qui se passe en b, est un type de problème qui en physique relève de la théorie du champ. On peut en élargir l'application en une épistémologie générale de l'inhibition. Kurt Lewin a dit là-dessus des choses très fortes et très belles. Mais comme il n'est guère connu dans ces milieux, j'ai préféré m'abstenir d'en parler.

^{*} Marc Rouanet avait en outre, au cours de ce même débat posé la question suivante :

[«]Vous avez fait état hier, dans la discussion qui a suivi votre exposé, de la possibilité qu'offrait le concept d'inhibition de ménager un passage de l'extension de l'appareil psychique à la société; c'est ainsi que vous en venez à parler de narcissisation de l'histoire (comprise comme moment de construction) voire du narcissisme de la cellule de production. Pourriez-vous nous préciser les titres qu'il y a à le faire?»

La discussion qui s'ensuivit, inaudible à l'enregistrement, n'a pu être retranscrite.

FRANÇOISE DOLTO: Tu as parlé en psychanalyste. C'est la théorie du territoire anal. C'est l'histoire de l'enfant. C'est la théorie du champ impensable par l'enfant s'il n'a pas projeté la mère.

PIERRE KAUFMANN: Il s'agit chez Kurt Lewin d'une construction théorique.

FRANÇOISE DOLTO: J'aime beaucoup comment tu travailles, mais il faut aussi être psycha nalyste, n'être pas seulement le type qui nous apporte toute cette information. Du champ, on peut parler en termes de la libido freudienne, où est le champ quant à la libido?

PIERRE KAUFMANN: Il s'agit d'abord de la rétroaction à distance. Et cela affecte également le problème de l'inhibition sociale sur laquelle on me questionnait hier. Du point de vue d'une théorie du champ, en effet, il n'est pas plus étonnant de dire qu'il y a inhibition à partir d'une institution que de dire qu'il y a inhibition à partir de l'Oedipe, par exemple, ou qu'il y a inhibition à partir d'une contre-force, dans la mesure où il s'agit d'une rétroaction à distance. Voilà le premier point. Cependant, quant à la question qui m'a été posée plus précisément sur l'histoire, l'analogie avec la théorie du champ apparaît insuffisante. A cet égard, il faudrait comparer plus précisément la Selbsthemmung, l'auto-inhibition dans la cure, l'auto-inhibition dans la vie, et l'auto-inhibition dans l'histoire. L'auto-inhibition dans l'histoire, en premier ressort, émane d'un certain genre de narcissisme, ça grippe. Mais ce qui est remarquable, c'est que Freud, avec le Malaise et avec le Moise va au-delà. Le Malaise, c'est déjà une théorie de la société et de l'histoire. Mais le Moise donne les fondements d'une théorie de l'histoire. C'est alors le problème de la reconstruction eschatologique qui se trouve en jeu : le terme commande le début. On est, de ce fait, au-delà de la construction du champ.

Lewin, ce qu'il a cherché à faire, c'était une théorie de l'action à distance ou de la rétroaction à distance, assimilable, dans l'ordre psycho-social, voire sociologique, et sous la perspective critique d'une épistémologie stratifiée, à ce qui a été fait dans l'ordre physique par Maxwell; c'est-à-dire que du point de vue de cette théorisation, il n'y a aucun paradoxe à dire qu'il y a une détermination rétroactive par une éventualité. L'éventualité commande la mise en route. Mais si l'on passe au problème de l'inhibition historique, cela veut dire, qu'«à la limite» tout est du pareil au même, on en est tous au même point, le pouce de terre, et le reste. Finalement, je ne vois donc pas pourquoi je ne m'assiérais pas par terre à me tourner les pouces, pourquoi je ne me retournerais pas vers mon intérieur. On entrerait alors dans l'analyse que nous donne le Moise de la mélancolie historique au déclin de l'antiquité par exemple.

FRANÇOISE DOLTO: Et moi je dis que ce qui est étudié, soit par les physiciens, soit par un sociologue, peut-être aussi abordé ici par rapport à ce que pour un être humain singulier, qui est aussi bien M. Maxwell que M. Lewin, quand il grandit, cela devient quelqu'un qui communique à la société ce qu'il peut communiquer, pour jouir avec les autres de ce qu'il ne peut pas jouir tout seul, de ce qui, ayant été refoulé quand il était petit, se répète d'une autre façon, en se sublimant comme nous disons, c'est-à-dire en passant dans des solutions qui peuvent être admises par beaucoup; grâce à quoi nous avançons dans ce problème de la communication elle-même, par-delà l'impossible communication entre individus. Il me semble que quand on est psychanalyste, on peut étudier la même chose par rapport à ce qui dans la libido a le sens de la notion de champ chez tout un chacun.

PIERRE KAUFMANN: Le champ anal ...

FRANÇOISE DOLTO: Je dis que chez l'enfant, le champ de son narcissisme, de son prénarcissisme (on ne peut pas encore parler de narcissisme), le champ de sa sécurité existentielle fait que sa libido est dans le champ et que son érotisme lui rapporte quotidiennement jouissance, parce qu'il n'y a pas répétition, alors que justement, tout ce que tu disais du brave Bernardin et de la queue des femmes, tout ça ce n'est pas du tout satisfaisant; pourquoi ? parce que c'est du répétitif d'objet partiel imaginé dans l'autre. Or, l'autre n'est

jamais un objet partiel, et ce n'est pas une appellation qui détermine notre communication à l'autre, pas plus notre communication à la mère quand nous avons deux jours ou six mois. C'est un désir, un désir de communication inter-psychique d'être à être. Cependant, ça se passe par l'intermédiaire charnel où l'enfant est objet partiel de la femme, parce qu'il est petit et qu'elle est grande, une masse dans l'espace ; il a des pulsions orales et il n'a pas encore les autres pulsions de son corps à sa disposition, et c'est cette connaissance d'objet partiel jouissif qui chaque jour lui fait davantage communiquer pour faire coïncider l'objet partiel de la pulsion, la satisfaction de l'objet partiel de la pulsion, avec l'être de désir avec qui il communique ; un beau jour, ça s'arrête et c'est à ce moment-là que le champ se délimite et que ce qui s'arrête, s'arrête par des références à des pulsions, où la pulsion olfactive joue son grand rôle dans les objets partiels oraux et les objets partiels anaux.

A cause de cette correspondance entre l'objet partiel oral de l'être de la mère au départ et l'être de la mère qui s'arrête, s'il n'y a pas le signifiant parlé qui dépasse le champ de l'olfaction, le signifiant parlé et audible, il n'y a plus que des pulsions partielles, auxquelles un individu peut se raccrocher pour conserver son narcissisme, qui devient ce qu'il appelle l'amour-propre. Bernardin ne le dit pas, mais probablement, ça devrait se trouver à travers tout ce qu'il a écrit ; il s'agit d'une sécurité du sujet replié sur lui-même, se masturbant avec des fantasmes de mère à mère, de mère phallique à mère phallique ; que ce soit un monsieur ou une dame, pour lui, le sujet, c'est deux êtres qui sont mères phalliques tous les deux. Car le père peut être une mère phallique pour un enfant, l'enfant imaginaire.

Alors, je disais tout à l'heure que l'olfaction pour le champ est une chose importante, l'olfaction se passe dans l'air et la perception à travers l'air est conduite à la parole, et la parole est un dépassement de l'olfaction, du fait que les paroles que l'enfant va entendre sont des paroles peut-être pas d'inhibition, mais des paroles de sidération de sa non-valeur, quand le père arrive et qu'il dit : oui, assez du monde, par exemple, assez du monde, maintenant allons ensemble ... : ici l'enfant entend que la personne-valeur pour sa mère annule non pas son audition, mais annule qu'elle rentre dans le champ de son olfaction, parce qu'elle est ailleurs. Et c'est ainsi que se met à jouer une blessure narcissique qui va être ou féconde, dans un sens d'accès à la parole, conduisant à l'acceptation du sevrage de l'enfant, ou qui au contraire conduit au fantasme éternel du rapace. Nous revenons au milan, un rapace jamais rassasié de l'objet partiel maternel, duquel est exclu un être tout entier de désir qu'est le père, en qui le garçon peut s'identifier. Car il est évident qu'il ne peut pas s'identifier à l'être de désir de sa mère, si cet être est féminin.

Quelqu'un, tout à l'heure, posait une question qui me semble toucher notre pratique. Vous aviez l'air de dire à Kaufmann : qu'est-ce qu'on peut en faire en psychanalyse, quand on a un patient qui se noie dans ses fantasmes ? Pour moi c'est ça la question.

X: Il ne s'agit pas de lever un refoulement.

FRANÇOISE DOLTO: C'est en effet quelque chose qui ne peut pas relever du refoulement, pas plus que nous ne pouvons refouler l'audition. Mais ça entre directement dans l'inconscient, ce n'est pas refoulé, c'est là. Alors on peut dire qu'au lieu d'être refoulée, la perception olfactive peut être inhibée. Moi, j'ai eu l'occasion de soigner des gens anosmiques. Je me demande si l'anosmie n'est pas une inhibition qui peut arriver chez un nourrisson et qui serait l'occasion pour lui d'accéder à la parole et en même temps de conserver une enclave psychotique quant à la psycho-motricité ... ceci c'est une hypothèse que j'ai, parce qu'il me semble que justement, ils n'ont pas la discrimination olfactive, certains de ces enfants, et que c'est très important pour que la psycho-motricité puisse jouer dans un champ moins dangereux. En effet, votre question m'intéresse, parce que je ne vais jamais si loin. D'abord, y a-t-il refoulement, y a-t-il inhibition? Il me semble que ça saute facilement. Ce n'est peut-être pas un refoulement.

On pourrait presque dire une sidération hystérique très précoce. Une sidération de la

perception. Mais il y a toujours un avantage économique quand elle survient. Cet avantage économique est de permettre à l'enfant d'accéder à la parole.

Mme X: Je voulais demander quelque chose que je n'ai peut-être pas très bien saisi. C'est comment vous articulez ce que moi j'entends dans l'histoire du *nibbio* de saint Bernardin, cette horreur du vide, cette horreur du manque chez la mère, et de cette fausse queue mise à la place ...

FRANÇOISE DOLTO: L'enfant du fantasme a une vraie queue. Mais sa mère étant une projection inconsciente de lui à l'état adulte, dans l'amour-propre il s'aime à travers sa mère qu'il aime. Il ne peut pas, dans sa mère, ne pas aimer une femme caudée, puisqu'il est caudé. C'est ça.

X: Quel enfant?

FRANÇOISE DOLTO: Saint Bernardin est un garçon. Léonard est un garçon. Et Freud est un garçon. Mais l'horreur du manque peut être aussi l'horreur du manque de la mère, au-delà d'un certain rythme spécifique. La faim est une horreur. On parle d'une forme caudée, qui renouvelle ensuite chez le garçon justement ce manque de la faim, puisque si quelque chose a disparu, c'est qu'il a été mangé. Tout objet partiel disparaît par manducation. On ne sait pas de qui. Dans l'espace, quelque chose est venu, qui a rapté. Or, le garçon qui voit chez la fille — il voit le pas-pénis, il ne voit pas le clitoris — voyant le pas-pénis, il ne peut imaginer qu'une chose : ou il est caché, ou bien il a été bouffé, rapté. Il n'est pas possible, pour lui, que ça n'existe pas, puisque lui, il est la référence au monde. Et l'amour de sa mère à lui est donc la référence au monde, et comme ça lui est très précieux, c'est pour ça que les femmes sont si dangereuses : c'est parce que pour le garçon, si la fille se met à avoir des relations d'amour et de trop-proximité, elle va lui prendre ce qu'il ne peut pas admettre qu'elle n'ait pas, la pauvre, donc elle va le lui prendre. Un substitut de l'envie du pénis, identification avec le clitoris, la plus belle expression du sentiment d'infériorité. Il y a là effectivement quelque chose d'extrêmement important à approfondir par rapport à l'idée d'inhibition. Cette inhibition liée au sentiment d'infériorité existe chez le garçon, dans la situation triangulaire avec le père, et l'inhibition du sentiment maternel de la fille existe autrement, parce que le sentiment de supériorité anale de la fille est fantastique : à l'âge où l'enfant garçon s'aperçoit que les filles n'ont pas de pénis, il s'aperçoit aussi que les bébés sont fabriqués par les mamans qui les contiennent dans leur ventre ; en même temps, c'est l'âge de la sensibilité aux formes ... donc, les filles, à ce moment-là, dans leurs fantasmes, croient qu'elles font des cacas magiques. Vous savez, ils sont tous les deux aussi paumés et aussi manquants. Oui, c'est pourquoi la masturbation de l'enfant est tellement décevante. C'est qu'il n'a que des fantasmes d'objet partiel avec un objet de désir, il peut s'imaginer être l'objet partiel de cet être de désir, mais il ne tient pas d'objet partiel autre qu'une partie de son propre corps, et c'est ça qui fait la déception totale. C'est pour cela qu'il craint l'animal rapteur parce que cette tentation cannibale de la mère qui existe, ou du père, la tentation cannibale d'avoir un objet à dévorer pour remplacer le sentiment de manque, ça tombe sur rien du tout, et c'est le grand danger de pouvoir se livrer à ce fantasme, en même temps qu'à un essai de jouissance avec ce qui reste de son propre territoire, c'est-à-dire uniquement son propre corps.

* *

JOSETTE ET RENE EBTINGER

Séance du lundi matin

VOIES DE L'INHIBITION MUTISME ET BEGAIEMENT DE L'ENFANT

L'écoute analytique de jeunes enfants de quatre à six ans, amenés en consultation pour un bégaiement tonique intense, nous a conduit à considérer ce symptôme en tant qu'inhibition parmi les avatars de l'accession de l'enfant au langage.

Si l'enfant qui arrive à l'école maternelle a, le plus souvent, bien acquis le langage parmi ses proches, il en découvre souvent pour la première fois la portée sociale. Il doit désormais assumer son discours sans l'appui physique de la présence de ses parents. Interpellé par son nom, sollicité de se nommer, sa voix lui signifie pour la première fois peut-être, qu'il est le sujet de son discours.

Si peu que l'enfant n'ait pas acquis les repères identificatoires nécessaires à l'assurance de son existence propre et de son devenir, cette véritable épreuve va susciter des représentations angoissantes et favoriser l'entrée en scène d'inhibitions. C'est précisément ce «flottement dans les repères» peut-on dire qui nous a fait rapprocher les histoires de quatre enfants ayant manifesté le même symptôme.

Nous ne voulons pas ici faire un examen critique des théories sur le bégaiement de la petite enfance, mais nous relevons la particularité de ces bégaiements purement toniques qui pose plus précisément le rapport entre expression vocale et corps, ce bégaiement qui peut se décrire comme une difficulté, voire une impossibilité, de laisser passer au dehors des mots sans un effort auquel participe tout le corps en même temps qu'il les annule par sa gesticulation inadéquate. N'est-ce pas alors précisément un symptôme-langage «dont la parole doit être délivrée» (Lacan) ?

Nous avons choisi de vous présenter avec plus de détails l'un de ces quatre cas à travers les étapes marquantes d'une psychothérapie qui s'est poursuivie pendant 18 mois environ et d'évoquer dans les conclusions un moment de l'évolution d'un enfant psychotique.

Puiser les moments apparemment les plus importants dans une suite de séances, donne un aspect artificiel aux faits rapportés et ne permet de détailler ni l'histoire familiale, ni les interventions, ce qui amènerait chaque fois d'autres commentaires. Nous ne méconnaissons pas ces dangers en abordant avec vous l'histoire de Thierry.

* *

Thierry a 5 ans et demi lorsqu'il est adressé à la consultation pour bégaiement à la maison, et mutisme total à l'école maternelle qu'il fréquente depuis un an et demi.

Le bégaiement est de type exclusivement tonique. Il est apparu avec les débuts de la scolarisation lorsque l'enfant voulait raconter un événement ou lorsqu'il se disputait avec son frère et sa sœur. Quant au mutisme, il est total à l'école, aussi bien avec la maîtresse qu'avec ses camarades, mais Thierry participe aux activités et se fait

comprendre par une mimique et une gestuelle riche et abondante. Il est pour les autres enfants : «celui qui ne parle pas».

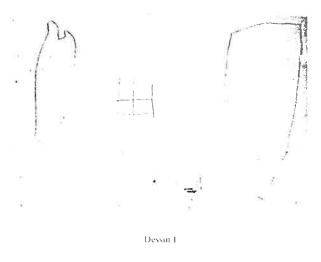
Thierry est décrit par ses parents comme un enfant vif, débrouillard, il n'a jamais été gravement malade, il a marché tôt, aurait toujours été bavard à la maison, mais tout en gardant un parler bébé. Il dit je depuis longtemps. Il est ingénieux.

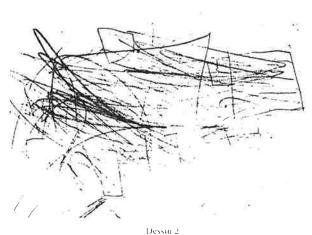
Les parents sont jeunes, toujours souriants. Ils semblent cependant vivre dans le présent et ont beaucoup de mal à préciser la chronologie des événements familiaux. Leurs parents sont décédés ; seul reste un grand-père qui vit en Normandie. La naissance de Thierry se situe entre la mort des deux grands-mères.

Thierry a un frère Patrick, de quatre ans son aîné, qui boite à la suite d'un accident : il a été renversé par une voiture et a eu des fractures multiples à une jambe. Cet accident est survenu peu de temps avant l'entrée en Maternelle de Thierry.

Une sœur Valérie, de deux ans plus jeune que Thierry, a également été renversée par une voiture, alors qu'elle traversait la rue avec son frère. Elle a eu une commotion cérébrale et quelques blessures superficielles sans gravité.

Les parents semblent redécouvrir au cours des entretiens, que Thierry est resté figé et muet pendant que l'ambulance emmenait sa sœur à l'hôpital; en rentrant à la maison, il a vomi et la nuit suivante a fait un cauchemar. Il ne semble pas que cet accident et ses conséquences aient été verbalisés avec Thierry.

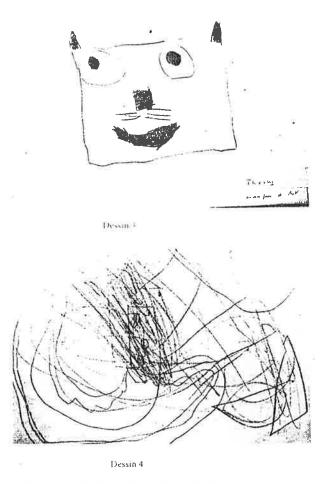




Au cours du premier entretien, Thierry dessine, passe d'un dessin à autre. Ce sont des lignes sinueuses qu'il trace d'un air tendu et anxieux. Il ne répond à aucune intervention, même du regard. L'un des dessins est une maison qui reste ouverte (dessin 1) Puis, sa respiration est saccadée, tandis qu'il modèle des formes qu'il larde ensuite de coups de crayons, après avoir retroussé ses manches.

Les parents acceptent une psychothérapie à un rythme hebdomadaire.

Pendant les premières séances, Thierry vient volontiers à l'entretien. Dès qu'il franchit la porte du Service, il ne parle plus à ses parents, cependant il est très actif, s'installe dispose en le bousculant, le matériel autour de lui. Il ébauche des dessins qu'il barbouille immédiatement, lignes ou formes pointues dont il ne semble pas satisfait (dessin 2). Il tente apparemment de compenser l'absence de parole par une mimique riche



et se prend souvent la tête avec des gestes d'impuissance quand il a l'impression de ne pas arriver à se faire comprendre. Souvent il cache son dessin ou détruit ses modelages avec des gestes violents.

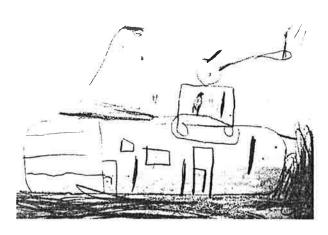
Un premier dialogue se fait par l'intermédiaire d'un masque de chat qu'il dessine et qu'il tente de se fixer sur la tête avec de la pâte à modeler (dessin 3). N'y parvenant pas, il joue à se cacher et à apparaître derrière un rideau de la fenêtre, se montrant tantôt avec, tantôt sans le masque et riant en me sollicitant du regard. Puis, il se regarde dans un miroir à main, y regarde le masque, se fait des grimaces et en fin de séance, se met sur le divan et se fait des grimaces dans le miroir.

A la séance suivante, Thierry dessine une maison avec un chemin qui en sort et qui y revient (dessin 4). Je dis: «Ça ne sort pas de la maison, c'est de nouveau chez Papa et

Maman». Il le gribouille et fait un autre dessin qu'il commente d'un «c'est pas bien» dit à voix basse, puis un jeu de tamponnement d'autos, auquel je participe est suivi d'un dessin d'un camion qu'il commente pour lui-même à voix chuchotée. Je continue également à parler à voix basse pour terminer la séance.

A partir de cette séance, je réponds moins aux gestes de Thierry, mais je privilégie les dessins ou les modelages, plutôt que la mimique. Les dessins sont plus structurés, mais encore gribouillés et annulés.

A la neuvième séance, après un moment de blocage, il dessine tout en se parlant à voix basse, sans aucun bégaiement, mais sans chercher le dialogue. C'est un tank



will 5

et il commente en dessinant (dessin 5): «Le soleil brille, il lance des bombes, la mitrailleuse, ici, puis après du feu, du feu dans le char et après il brûle (il ébauche un personnage en jaune dans la tourelle), la prison, et après il y a de l'eau.» Thierry continue à voix basse : «le bateau et le char coulent, mais le soleil, il n'est pas dans l'eau.» Il retourne alors la feuille, fait le soleil, «qui brille, brille, brille, et ça c'est des crabes, ils pincent». Il s'arrête et me donne le dessin en me regardant.

Cette séance est suivie d'une interruption d'un mois. Au retour, Thierry est de nouveau totalement mutique, gribouille et annule ses dessins avec des gestes agressifs.

A l'une des séances suivantes, à l'occasion d'un dessin d'accident, je prononce le nom de son frère, il devient attentif et prenant une auto en plastique, mime l'accident avec force gestes et bruitages, puis il joue avec son image dans le miroir et essaye ensuite de gribouiller la glace.

La semaine suivante, Thierry trouve sur la table quelques tout petits animaux en plastique, ainsi qu'un soldat muni d'un fusil, il s'en empare, leur fait un enclos et des cages avec pâte à modeler et crayons. Il est très actif et se parle à voix basse «les animaux tuent le soldat, les animaux se battent entre eux et s'exterminent, puis sont remis debout et recommencent». Je commente de quelques mots à voix basse, Thierry continue son monologue, puis à haute voix et me regardant dit : «cimetière ... il est mort, après on l'enterre». Dès lors, il continue à parler et s'adresse à moi, me regardant et me posant des questions sur les animaux. Mais dès qu'il dialogue à haute voix, un bégaiement tonique apparaît, le mot n'est prononcé qu'après un effort d'expulsion d'autant plus intense qu'il implique l'agressivité ou le danger. Les animaux sont séparés en gentils et méchants. Les méchants sont tués et mis au cimetière. Un ours blanc est qualifié de maman, un petit kangourou est l'enfant. Ils restent seuls debout «tous les autres sont morts», conclut-il avec effort.

A partir de cette séance, Thierry a une intonation de voix normale, parfois un peu «bébé», pourrait-on dire, mais il s'adresse à moi dès le début de la séance, toutefois seulement lorsqu'il est seul.

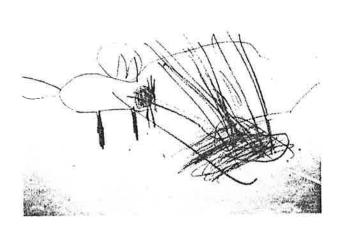
Le bégaiement est plus ou moins intense, s'apaisant en début d'entretien, réapparaissant dès que les récits entraînent une participation émotionnelle, par exemple le fait de fuir devant une agression, d'attaquer. Bombe, guerre, cimetière, enterrements, se succèdent. Ces mots sont émis avec parfois plusieurs secondes de véritable barrage. Les mots *mort* et cimetière sont associés, mais il semble que *mort* soit pour lui équivalent de réduit à l'impuissance, plutôt qu'un état irréversible.

Souvent, il fait des bateaux en papier, dans lesquels les animaux échappent aux dangers. Les pliages sont laborieux et Thierry est toujours très déçu que je ne l'aide pas à les réaliser.

A la quinzième séance, un combat féroce oppose les animaux. Avec un bruitage excellent, Thierry mime des courses, des bagarres, qu'il ponctue de phrases parfois émises facilement, parfois accrochant au départ «le soldat tue tous les animaux, ils vont couper tout ça». Le kangourou-enfant est rangé aux côtés du soldat pour l'attaquer, les crayons sont des bombes qui tuent les animaux, «un mort, cimetière, tous au cimetière». Il enfouit un chien sous des crayons en chantonnant : «cimetière, cimetière, alleluia, le chien est mort», puis il range tout le matériel et déclare brusquement sans effort : «la guerre est finie». Il prend ensuite un papier pour faire ur pliage et bégaye fortement en disant : «maman peut pas faire de bateaux, seulemen moi». J'écris son nom sur le bateau et le lui rend et subitement sans que rien ne le fasse prévoir, il raconte en phrases hachées, mais sans bégayer, l'accident de sa sœur «Valérie...écrasée...moi lancé la balle, Valérie l'a cherchée ... et après écrasée e après le Monsieur a porté Valérie, Maman hi hi ... et moi j'ai resté à la maison ... elle avait un bobo à la tête, le docteur l'a soignée ... j'ai peur que ça fait un accident .. je veux pas avoir un accident moi.» Puis, il se lève et s'en va tout à fait apaisé. I parle alors à sa mère devant moi pour la première fois.

Le récit spontané de l'accident survient donc après que Thierry ait abondamment extériorisé ses pulsions agressives. La manifestation de l'agressivité est reçue et acceptée par le thérapeute sans provoquer ni désapprobation, ni encore moins jugement de rétorsion. Il peut alors dire ce qui n'avait jamais été parlé jusqu'à présent et se présenter comme responsable de l'accident de sa sœur. Mais sa conclusion est : «je veux pas avoir un accident moi». Il dit là son angoisse de subir le sort commun à son frère et sa sœur et qui lui apparaît inévitable. Il a intensément ressenti le monde qui l'entoure comme agressif et dangereux et ses fantasmes le placent parmi des êtres qui s'entredévorent, se bombardent et se tuent dans la mesure où la réalité est venue concrétiser ses pulsions agressives vis-à-vis de sa sœur en particulier. Sur un autre plan, il affirme sa place de vivant «survivant» à deux grand-mères mortes au moment de sa conception et de sa naissance.

L'apaisement constaté en fin de séance se maintient. Les récits agressifs sont



abandonnés, mais au cours de la séance suivante, il dessine un mouton qu'il agresse véritablement oralement, en l'entourant d'herbe qu'il doit manger et «gloup dans la bouche» (dessin 6). Il bégaye à mesure qu'il s'acharne sur ces traits. De même, une autre fois lors d'un récit «un grand escargot qui mange une tortue, la tortue mange la salade, maintenant l'escargot est dans la prison.» Mais par ailleurs, il s'exprime mieux, d'une voix plus assurée.

Dessin 6

Le bégaiement a presque entièrement disparu à la maison. Thierry

accepte de parler à des inconnus, va faire des commissions et se mêle aux enfants du quartier. Cependant, le mutisme est encore total en classe à tel point que l'on envisage un changement d'école pour la rentrée suivante, ayant l'impression qu'il craint de perdre la face en se mettant à parler.

Pendant les séances, les récits ont toujours pour personnage principal le kangourou qui le représente et parle en son nom. Ce kangourou échappe à tous les dangers, seul survivant parmi les morts. Il part en avion ou en bateau pour un «pays où il n'y a pas de guerre» (je dis pas d'accident) et quand il tombe à l'eau, «il est quand même pas mort.»

Quelques explosions toniques de bégaiement surviennent parfois au début du récit et disparaissent bientôt complètement.

En septembre 1974, j'apprends que la rentrée des classes s'est bien passée. Thierry est resté dans la même école et est entré en Cours Préparatoire. D'emblée, le contact avec la maitresse s'est normalement établi et il a parlé sans hésitation. Le bégaiement n'a pas réapparu en classe et Thierry manifeste son envie d'apprendre à lire.

En séance, le kangourou est toujours à l'honneur. Thierry parle tout le temps, enchaînant une histoire et puis encore une autre histoire avec un vocabulaire riche, mais des intonations un peu bébé et quelques rares reprises très brèves de bégaiement,

après la mort subite du grand-père paternel. Il est cependant capable de me raconter cet événement qu'il semble avoir bien intégré (les enfants sont allés jusqu'en Normandie avec leurs parents pour l'enterrement). C'est en parlant de l'enterrement et du cimetière qu'il bégaye.

Les récits font une place de plus en plus importante au papa qui a un rôle protecteur et sait faire ce que les autres ne réussissent pas. Cependant, on peut noter qu'il confond très souvent les genres des mots et qu'il a toujours tendance à des glissements dans ses récits, «c'est un garage, non une route ...», il est fréquemment mécontent de ses dessins et les recommence plusieurs fois.

Un jour il dit : «je veux encore venir longtemps ici, car il y a encore beaucoup d'histoires à raconter». Il range le kangourou dans une maison de pâte à modeler au fond d'un tiroir entre deux séances : «une maison pour seulement moi et le



Dessin 7

kangourou», semblant vouloir préserver la relation analytique. Les thèmes sont beaucoup moins agressifs et les histoires finissent toujours bien.

Pendant un entretien avec ses parents, il fait un dessin où réapparaissent église et cimetière (dessin 7), mais qui est plus harmonieux et colorié.

Thierry prend maintenant distance par rapport à ses peurs. «Les animaux ont peur, ils *croient* qu'on va leur lancer des pierres», ils *croient*

qu'on va les tuer». Thierry leur construit avec le kangourou des enclos pour qu'ils soient en sécurité; bientôt le kangourou s'affirme comme chef; «il est chef de toute la France, il donne à manger à tous les animaux».

Une fois, il fait une maison et une porte de pâte à modeler pour le kangourou et répète de nombreuses fois à voix basse : «il peut passer» ; je dis : «ça passe bien».

Les thèmes de rivalité œdipienne vont être de plus en plus fréquents et en décembre 1974, il fantasme qu'il part sur un bateau tout seul chez une marraine (le kangourou bien sûr). La maman voulait pas le laisser partir et le papa ? Le papa il est déjà mort. Peut-on voir là une perspective de dépassement de l'œdipe : partir chez une autre femme.

De même, il rappelle l'interdit de l'inceste posé par le père, qui lui a interdit le lit de la mère, «alors il couche dans sa maison ...».

Des thèmes de solidarité fraternelle apparaissent également.

Thierry semble donc s'être reconstruit un monde sécurisant et familier et avoir mis autour de lui des barrières qui le séparent des dangers extérieurs qui subsistent cependant, mais qu'il est assez fort pour dominer.

Quand le kangourou part en vacances, il part en avion et Thierry lui met un parachute «pour sauter si ça brule».

La psychothérapie est interrompue quelques temps après.

Actuellement, le bégaiement n'a pas apparu, ni chez lui, ni en situation scolaire, depuis plus d'un an. Thierry a surmonté les difficultés d'abord des mécanismes de la lecture et de l'écriture, il est curieux de tout et inventif.

vai

34

* *

Voilà donc un enfant qui parle sans difficultés et abondamment lorsqu'il s'adresse à ses parents dans son cadre familier, qui présente un bégaiement tonique, qui accroche à l'émission de la parole lorsqu'il affronte son frère ou sa sœur ; il est mutique lorsqu'il se trouve seul, sollicité de tenir un discours qui lui assigne sa place de sujet désigné par son patronyme et devant s'affirmer par la parole devant son institutrice ou des étrangers.

L'inhibition de la parole au niveau du bégaiement comme au niveau du mutisme affecte l'expression verbale et laisse le sujet sans voix. Mais il n'y a pas rupture du dialogue comme en témoignent la mimique, la gestuelle et l'acharnement même qu'il met à se faire comprendre.

On en arrive ainsi à penser que le langage est rejeté, doit-on dire converti, voire bloqué, sans l'expression musculaire qui vient à la place, mais aussi barre la parole au niveau du bégaiement. Et, dans le déroulement de la psychothérapie, il apparaît que le symptôme échappe au registre verbal et ne peut être interprété tant qu'il n'est pas restitué par le sujet lui-même en paroles sur la scène où surgissent les fantasmes. Et c'est bien là semble-t-il, que peut être saisi ce qui de la collusion de la fantasmatique et de l'événement réel a fait apparaître l'angoisse insoutenable et l'effet d'inhibition.

C'est pourquoi, il faut revenir à ce «traumatisme psychique» qui semble se situer au moment de l'accident survenu à la sœur, mais qui n'était qu'un redoublement du premier traumatisme psychique vécu, celui de l'atteinte physique durable, subie auparavant par son frère.

On peut penser également que le «non-dit» des parents a contribué à faire barrage à la symbolisation de l'événement traumatique. Je rappelle que Thierry est resté seul, «figé et muet», comme le rapportent les parents, pendant que la mère partait à l'hôpital avec sa sœur inanimée.

D'une part, l'accident faisait ainsi advenir dans la réalité les fantasmes agressifs de rivalité fraternelle, provoquant un sentiment de culpabilité, culpabilité qui n'a pu être exprimée par Thierry, pas plus qu'elle n'a été *dite* par les parents.

D'autre part, le second accident mettait en cause le devenir même de l'enfant qui se sentait menacé lui aussi, comme il le dit si clairement après son récit.

Au «non-dit» des parents qui n'ont certes pas saisi la gravité de l'impact de l'événement sur Thierry et ne l'ont ni accusé, ni consolé, il n'a pu répondre que par l'inhibition, inhibition partielle du langage dans le bégaiement, lorsque l'agressivité envers la sœur, puis par extension envers les autres enfants surgissait, inhibition totale quand il lui fallait prendre appui sur des repères identificatoires qui lui faisaient défaut. Comme le dit Dreyfuss dans un article sur le traumatisme psychique : «non seulement le sujet n'avait rien pu dire au moment de l'événement, mais encore il n'avait rien pu se dire.»

La gradation dans l'effet des représentations angoissantes est particulièrement nette dans la phrase de réapparition du langage normal. La relation analytique permet la médiation tierce qui avait manqué au moment de l'événement traumatisant et qui désintrique fantasme et réalité.

* *

C'est brièvement que sera maintenant apporté un moment évolutif chez un enfant psychotique où le bégaiement est un effet de l'inhibition d'un langage qui se désagrège progressivement.

Gilles est un enfant de 9 ans, suivi en entretiens dans une institution pour débiles moyens où il avait échoué. Retiré à sa mère débile vers l'âge de 18 mois, en état de dénutrition, ballotté de foyer en placement nourricier, c'est un enfant gravement abandonique, qui a évolué vers un statut de débile, mais le langage est resté riche et une compréhension parfois étonnante des situations témoigne de possibilités intellectuelles réelles. Un premier maternage prolongé lui permet d'accepter une nourriture solide et d'avoir des échanges avec d'autres enfants, mais c'est encore d'une voix monocorde qu'il aborde tout nouvel adulte par cette phrase : «tu me bats aussi toi ?». Suit une période de quelques années où il tente de trouver des repères et des figures parentales avec plus ou moins de succès. Il devient alors actif, cherche à se situer, demande à apprendre à écrire son nom.

Son aspect misérable suscite des attitudes de rejet au foyer où il est hébergé. C'est alors qu'un éducateur stagiaire, mu par des sentiments charitables, mais peu contrôlés, entreprend un maternage intensif de Gilles sans envisager les conséquences qu'aura son départ proche. Celles-ci sont rapidement dramatiques après sa disparition. Gilles ne peut plus avaler, s'isole. Il a des stéréotypies, des gesticulations des bras, des tics de la face. Il s'attache à une laisse et aboie, puis lape les liquides, en déclarant qu'il est un chien. En même temps, son langage se détériore et s'émaille de néologismes: joanal (un bonhomme), usage dévié des mots, confusion de sens, par exemple: confond le toit de la maison et toi devant moi, mâle et mal et surtout (c'est ce que je voulais relever), il a des accès de bégaiement tonique lorsqu'il tente de verbaliser son angoisse d'abandon ou que des situations anxiogènes sont évoquées dans les entretiens.

Le bégaiement est important en début d'entretien, quand il essaye de se situer et exprime sa recherche d'un soutien. Il disparaît à mesure que stéréotypies et glissements de sens envahissent la scène. Donc ce bégaiement tonique apparaît sur le chemin de la dissociation du langage, comme une ultime tentative dans la maîtrise des signifiants chez cet enfant qui d'être parlant devenait un «être parlé».

Une prise en charge psychothérapique permet la verbalisation des événements et des réactions de Gilles et les troubles du langage régressent progressivement en quelques semaines, en même temps que le bégaiement, tandis que Gilles accepte à nouveau de se nourrir, après qu'on lui ait fait don d'un hamster, dont il ne se séparait plus, présence vivante à ses côtés lui permettant de se croire lui aussi vivant.

.

C'est dans le désenchevêtrement du symptôme au cours d'une cure analytique aussi bien que dans l'observation d'une désintégration du langage, qu'a pu se saisir cette relation de l'enfant à son parler, à ce qui lui est renvoyé de son langage par sa voix.

Cette relation subit les effets de l'inhibition partiellement ou totalement.

Dans la névrose, l'inhibition semble survenir au moment où les fantasmes véhiculés s'avèrent susciter une trop grande angoisse. Dans la psychose, cette inhibition de la parole semble être une dernière tentative de maîtriser un langage qui échappe à l'enfant.

* *

DISCUSSION APRES L'EXPOSE DE J. ET R. EBTINGER

MADAME AUBRY : Je vous remercie de votre fascinante communication ; je demande qui veut en parler et en discuter.

GHISLAINE CHANSOU: Cette histoire de Thierry me paraît extrêmement belle, mais un petit peu trop belle et certaines choses, je ne les comprends pas bien; les explications analytiques sur les liens entre l'apparition du mutisme et du bégaiement me paraissent tout à fait intéressantes mais peut-être pas suffisantes, car enfin, dans l'histoire de cet enfant, son frère et sa sœur sont passés sous une voiture, ce n'est quand même pas rien dans une histoire familiale, et les parents ont laissé Thierry sur un non-dit par rapport à cet accident: deux choses qui paraissent être des symptômes d'un trouble familial.

Le premier mot de l'enfant est le mot : cimetière et on voit sur le dernier dessin un bonhomme en croix ; ceci m'évoque une enfant mutique que j'avais vue : elle tenait dans le fantasme de sa mère la place de la grand-mère maternelle, morte peu de temps avant sa naissance, et elle était en même temps le fruit de l'inceste homosexuel fantasmatique entre cette mère et cette grand-mère ; de l'analyse on a seulement deux phrases qui ne me paraissent pas éclairantes par rapport à la cure, et je voulais seulement souligner quelque chose de tout à fait personnel à propos du nom de Thierry que j'ai très souvent rencontré chez des garçons qui présentaient des symptômes justement comme ça, et qui étaient de familles de trois enfants ou de six enfants, et j'en avais comme ça imaginé que ce Thierry avait quelque chose à voir avec «en série du tiers» c'est vraiment le fruit de mon imagination ; je le donne comme tel.

C'est tout ce que j'ai à dire.

JOSETTE EBTINGER: J'ai insisté sur le non-dit des parents au moment de l'accident de la sœur; traumatisme «redoublant» celui subit au moment de l'accident du frère, mais redoublement également du non-dit des parents au sujet des ascendants de Thierry (la mort des grand-mères) qui ne lui permet pas de s'insérer dans sa lignée.

MADAME AUBRY: Quelqu'un d'autre demande la parole ? En attendant que quelqu'un se décide, j'ai envie de vous faire quelques remarques.

Vous avez parlé à très juste titre de la collusion du fantasme et du réel ; j'aurais tout de même voulu entendre le mot : désir.

A propos de cette petite sœur, je ne sais pas ce qui s'est passé au moment de sa naissance, mais qu'il y ait eu un désir de mort sur cette petite sœur, je crois que c'était plus que du fantasme.

Donc coïcidence du désir et de la survenue de l'accident, le précédent accident faisant partie du roman familial si j'ose dire puisqu'il n'a pas assisté au précédent.

Il y a eu une chose : ça ne sort pas de la maison, je crois que c'était une de vos interventions, est-ce que vous aviez l'impression à ce moment-là que la maison qu'il faisait le représentait, lui ? Et que c'était sa parole qui ne sortait pas, c'était ça la métaphore ?

JOSETTE EBTINGER: C'était à la fois que ça ne sortait pas de chez lui en tant que maison familiale puisqu'il ne parlait que chez lui et que ça ne sortait pas non plus de lui, maison. C'était les deux à la fois, la maison pour moi c'était lui-même et sa famille, sa maison.

MADAME AUBRY: A un moment donné, il dit: — la guerre est finie; quand il s'en va, il met dans un tiroir le kangourou et les pâtes à modeler dont il s'est servi; il fait une maison en pâte à modeler et vous pensez que c'est pour préserver la relation analytique; qu'est-ce qu'il préserve?

JOSETTE EBTINGER: Je pense qu'il garde dans un petit coin son kangourou, qu'il le met bien à l'abri dans une maison de pâte à modeler, pour se donner l'assurance à la fois qu'il reviendra et qu'il n'y a pas interruption complète, il me laisse le kangourou et la maison entre deux séances pour assurer la continuité de sa relation; c'est comme ça que je l'ai compris, sans le lui dire d'ailleurs.

MADAME AUBRY: Le dessin avec le cimetière et la tombe a été fait pendant que vous parliez aux parents? Ils étaient présents? Non. Alors qui peut bien être dans la tombe?

Peu de temps après il vous dit: — il y a quelque chose, il peut passer — au moment où il parle — ou trépasser; parce que peu après il vous dit: — Mais le papa est mort; il fait un dessin pendant que vous êtes avec les parents et il met quelqu'un dans une tombe, est-ce que c'est vous? Son désir de mort vis-à-vis de vous qui le trahissez, est-ce que c'est le père, là il y a quelque chose qui me paraît très ambigu; dans: il peut passer, trépasser, ça se dit: il vient de passer, de vie à trépas.

Ce qu'on peut dire c'est que quand un enfant a pu exprimer son désir de mort dans une analyse vis-à-vis des autres, il a certainement quelque chose qui change.

Ça me fait penser à une enfant qui me parlait d'un affreux cauchemar où ses parents étaient morts et puis je demandais : «Alors, et alors ?» Elle dit, «Oui, j'étais délivrée des parents». Je dis «Délivrée ?» «Ah bien, ce n'est pas comme ça qu'on dit ...» Mais il y a tout de mêma quelque chose, là.

La dernière chose que je voulais faire remarquer c'est qu'il y a certains enfants qui ont des bégaiements pour lesquels le mouvement de glotte qui se produit devient une espèce de jouissance : il n'y a pas d'autre mot. Je me souviens d'un enfant qui pendant longtemps avait une espèce de mouvement de glotte. Puis ce mouvement a disparu ; un jour je lui ai demandé «Mais en somme, pourquoi est-ce que tu parlais comme ça ?» Il m'a répondu : «Mais ça me faisait plaisir.» Alors comme substitution de satisfaction orale ou autre, je n'en sais rien, mais il y avait sûrement un élément de jouissance dont il faut tenir compte.

JOSETTE EBTINGER: Le dessin que vous évoquez n'a pas été commenté avec Thierry, n'ayant pas été fait pendant la séance. Peut-être s'agit-il d'un dessin de «fin d'analyse», la tombe pouvant être aussi bien celle de l'analyste que celle de ses ancêtres et marquer sa «différence» et son «pouvoir vivre» après eux et sans l'analyste.

JACQUELINE DU PASQUIER : Je voudrais, en me référant à des séminaires de Françoise Dolto, dire que la question du sens centrifuge ou centripète est très importante avec les enfants qui bégaient.

Il semble que sortir leur souffle, de même que écrire pour des enfants inhibés, c'est quelque chose de centrifuge qu'ils ne se permettent pas ; dès qu'ils essaient de souffler, de laisser sortir leur souffle, leur culpabilité leur retombe dessus et ne leur permet pas de souffler normalement dans la parole ; il y a une espèce de retour sur eux-mêmes de cete parole et cela aboutit à des bégaiements ou à d'autres manifestations comme l'asthme. Cela aboutit aussi à l'interdit sur l'écriture. Je pense que c'est lié dans l'histoire de Thierry à une culpabilité très forte qui fait qu'il ne se permet pas de souffler sa parole d'une manière continue.

Dans un de mes cas, le mot sur lequel elle bute, c'est toujours de et e et en analyse elle a fini par dire : «Oui, c'est e» e, c'est-à-dire la fratrie à qui elle en veut. Je crois qu'il y a là quelque chose de très important, ce sens d'expression au dehors qui n'est pas autorisée par l'inconscient si bien qu'on aboutit à une parole de bègue, une parole complètement coupée, à des mots mutilés ou à une parole sur l'inspiration ; ce que citait Françoise Dolto dans un certain cas : une parole qui se nourrit d'elle-même, qui retourne à l'extérieur avant de pouvoir être entendue.

C'est simplement cela qui s'exprime à travers ce cas, il me semble.

MARIA OLIVENNES: Je voudrais rapprocher de ce que Mme du Pasquier vient de dire, le mérycisme, c'est-à-dire des enfants bien plus jeunes, avant l'âge du langage, qui eux aussi font circuler dans un sens et dans l'autre leurs aliments, les ingérant et les faisant refluer dans la bouche pour les avaler à nouveau. Une question tout à fait passionnante et mystérieuse que ces nourrissons; il semble que chez eux également les choses ne soient pas orientées, ce qui se passe en tout cas c'est que ce sont des enfants qui sont complètement coupés du monde extérieur et qui se concentrent entièrement sur ce va-et-vient de la nourriture et non plus du souffle ou de la parole, ce va-et-vient de la nourriture à travers l'orifice de la glotte; je voudrais continuer en disant que ce à quoi m'a fait penser l'observation de Mme Ebtinger: c'est à l'importance du trou, du troumatisme comme quelqu'un en parler d'ailleurs au cours du congrès et de ce que la nourriture chez un enfant, la parole, tout ce qui passe par la gorge a à voir avec le trou, le trou vers lequel il ne veut pas aller.

M. Z. : Je voudrais reprendre la remarque faite tout à l'heure sur le plaisir qu'éprouve généralement l'enfant qui bégaie à engendrer ce bégaiement au niveau de la glotte, et l'étendre à l'analyse d'un enfant immigré rescapé de la guerre d'Algérie. La vision de cadavres, donc de quelque chose qui, dans sa représentation, l'avait évidemment traumatisé, a fini par engendre chez cet enfant une représentation scénique qui se manifestait par un bégaiement systématique mais qui, quand on l'observait particulièrement, précisément, représentait tout un gestuel et, en fait, toute une mise en scène, et cette mise en scène a duré pendant très longtemps. Elle a fini littéralement par, disons, éjecter l'enfant de tout le milieu environnant, le milieu familial, parce qu'effectivement surgissait dans son comportement tout à coup une inconnue qui n'était pas reçue par le code général ; le bégaiement participait donc d'une gestuelle, d'un ensemble de comportements qu'on retrouve dans l'analyse qui a été faite du petit Thierry, c'est-à-dire la construction d'une maison fermée, ensuite de scènes guerrières où les animaux sont bombardés, etc. Ceci a duré pendant un laps de temps précis, jusqu'à ce que, semblet-il, cet ensemble de représentations, engendré par l'enfant lui-même, comme une véritable secrétion d'auto-défense, ait fini par provoquer cette espèce de libération de la parole, et l'enfant progressivement est revenu à une parole tout ce qu'il y a de normale, même très abondante et très expressive.

Je voulais mettre en corrélation le fait que très souvent, l'enfant engendre littéralement son propre univers, univers dans lequel il se soigne lui-même disons dans des circonstances où il n'a de recours que la folie systématique, c'est-à-dire le renversement dans la folie complète et dans le rejet par le milieu, ou alors la nécessité de progressivement faire sa propre thérapie.

MICHEL DIDIER: Je vois le bégaiement comme quelque chose qui se situe entre le dire et le faire, il y a quelque chose qui n'a pas pu être dit effectivement; s'il bégaie et qu'il y trouve probablement du plaisir, qu'il y trouve son compte, je voudrais poser la question aux gens qui ont l'habitude de soigner ces enfants: pensent-ils que c'est une bonne chose de les faire payer? Parce que je crois que le bégaiement c'est quelque chose qui force l'écoute. De les faire payer ... pour dire.

(...)

L'INHIBITION DE LA PAROLE

On dit parfois dans le milieu universitaire que certains candidats choisissent le sujet qu'ils ne sont pas capables de traiter. Cela peut être un cas particulier de l'échec devant le succès, ce qui entre dans le cadre de l'inhibition. Cela veut dire que ces candidats auraient beaucoup de choses à dire sur ce sujet mais qu'ils n'osent pas les dire, qu'ils ne se risquent pas à le dire. Cet évitement du risque d'un dire est ce qu'il y a de plus courant, et dans certains cas l'angoisse qui l'accompagne est à rapprocher de l'angoisse phobique. Si donc, je ne parviens pas à avancer un tout petit peu dans cette question, je pourrais toujours dire qu'il s'agit d'un effet d'inhibition, et qu'en vérité, j'avais beaucoup de choses à dire.

Ein Zeichen sind wir, deutunglos Schmerzlos sind wir und haben fast Die Sprache in der Fremde verloren Hölderlin: Mnémosyne

Si j'ai mis ce fragment d'un poème de Hölderlin en exergue de cette communication, c'est d'abord pour en évoquer l'énonciation, à savoir la relation aux langues de beaucoup d'entre nous ici, relation que l'on peut caractériser en bref par ce fait que toute langue, et évidemment d'abord le Français et l'Allemand, gardent pour nous quelque chose d'une langue étrangère, ce qui a pour effet le plus général, de rendre plus embarrassé notre «savoir-faire» dans quelque langue que ce soit. Mais sans doute ces effets historiques et locaux d'un bilinguisme conflictuel, font-ils mieux ressortir la tendance de la langue maternelle à se signifier toujours à nouveau dans tous les systèmes qui en dérivent.

Car la langue maternelle réapprise dans différentes écoles, la maîtrise de la langue maternelle en quoi consistent toutes les opérations de reprise de «lalangue», et en particulier toutes les «linguisteries» comme le dit Lacan, et tous les équivalents dans d'autres domaines de ces linguisteries, ont pour visée, d'assurer à la parole, un espace, une surface de déploiement ou encore un tissu aux mailles serrées, ce qui revient bien à maintenir lalangue comme maternelle, ou d'en faire l'équivalent d'un corps, source de narcissisation. La maîtrise d'une langue est proche de la maîtrise d'un espace. Il s'agit en tout cas d'autant de procès d'imaginarisation de la langue pour l'élaborer comme surface supportant le tracé de la parole. Et si la langue garde quelque chose d'étranger, elle suscite d'autant plus de fantasmes de la maîtriser ou de la retrouver. C'est-à-dire qu'elle peut fonctionner tout entière comme objet a.

Cependant cette maîtrise de la langue maternelle pour en faire des sciences du langage ou des œuvres de parole, n'est possible qu'à distance du réel que si les choses se passent seulement entre le Symbolique et l'Imaginaire, ce qui est le propre de la culture, ce qui est le propre de tout système visant le sens à tout prix,

c'est-à-dire qui ne pose pas sérieusement la question du Réel, mais vise seulement à mettre de l'ordre «dans la réalité».

C'est une chose difficile à saisir que ce dérobement du réel, que cette impossibilité de le placer dans la ligne de mire, et que cette facilité de son recouvrement par tant d'élaborations qui se donnent le statut de la connaissance ou de la réalité. Car si le réel est l'impossible, on peut toujours en parler ne serait-ce que de son impossibilité même; et dans ce pouvoir-en-parler, potentiellement ouvert à l'infini, réside l'une des fonctions de la toute-puissance des idées, que Freud a rapproché de l'animisme et de la magie (Totem et Tabou) et qu'il définit comme investissement narcissique des moyens (les idées, la pensée) à la place des buts (les objets de satisfaction). Cela veut dire que toute parole reste sous-tendue de ce fantasme de toute-puissance, puisque les buts étant perdus de par la parole elle-même, et toute relation d'objet étant fondamentalement narcissique, il ne reste qu'à se rabattre sur les systèmes de médiation, et en particulier sur la parole. Rappelons le lien évoqué par Lacan entre l'objet a, la magie et les mythes.

Cependant si l'inhibition s'enracine dans le narcissisme, l'investissement narcissique de la parole ne peut qu'en fonder l'inhibition. L'inhibition est donc présente dans la structure en tant que l'investissement narcissique de la parole est incontournable, puisque c'est à partir du Symbolique que se structure l'Imaginaire, ce qui justifie la localisation par Lacan de l'inhibition entre l'Imaginaire et le Symbolique. La parole a donc cette double polarité à partir de la fonction narcissique : ouverte en quelque sorte à l'infini, elle ne peut que se retenir elle-même par son ancrage narcissique qui, en même temps et paradoxalement, tend à la pousser à sa plus grande expansion.

Mais revenons au fragment de Hölderlin pour préciser un autre motif de l'avoir pris comme point de départ. Il suggère l'existence de deux possibilités opposées de relation à la langue : d'un côté la conservation et la maîtrise de la langue, de l'autre «la perte de la lange à l'étranger». Par là, ce poème traduit en raccourci toute une évolution des rapports du sujet à la langue, puisque «la perte de la langue à l'étranger», fait du poète un «Zeichen», c'est-à-dire un signe, quelque chose qui «montre», un «monstre» par la perte du sens.

Ce dont témoigne Hölderlin dans son œuvre, c'est donc d'un certain risque du sujet dans sa relation à la langue, d'un certain risque lié à l'investissement de la parole. Ces derniers poèmes en effet, se caractérisent soit par leur simplicité par une sorte d'immobilité, de spatialité, soit par leur fragmentation et leur morcellement kaléidoscopique. Comme si, après ses grands détours, il n'était plus capable que de figures simples, plus proches d'un tableau que d'un poème. Le grand orbe de l'Imaginaire uni au Symbolique, la trajectoire de la métaphore qui porte le sens et qui n'était que jeu d'images a livré ses polarités opposées, à savoir sa forme la plus simple, sa forme immobilisée, mortelle, l'image spéculaire, sa forme de déchet qui n'est plus qu'écriture vide et enfin sa forme brisée, morcelée. Dans cette évolution, y a-t-il à repérer une logique de l'évolutivité de toute œuvre de parole?

Mais quel est le risque de la parole ? «Mais qu'y a-t-il donc de si périlleux dans le fait que les gens parlents et que leurs discours, indéfiniment, profèrent ? où donc est le danger ?» (Michel Foucault). Il ne s'agit pas seulement du risque de répression par tout pouvoir en place de toute transgression des lois de la langue

apprise et réapprise dans les écoles, c'est là déjà un sérieux risque, puisque c'est un risque de mort physique ou psychique. Mais ce n'est pas le risque fondamental de la parole livrée à elle-même. Ce risque fondamental c'est l'ensemble des formes plus ou moins bien tempérées de la folie. La folie est la pente naturelle de la parole. Elle en est la pente comme dérive indéfinie possible, et elle en est la pente «naturelle» en tant que cette dérive dans sa dimension de non-sens est la seule «nature» qu'elle puisse jamais atteindre. D'où la folie organisée de sa naturalisation. Ce lien de la folie et de la parole a été nettement affirmé par Freud à partir de sa théorie de l'accomplissement hallucinatoire du désir, qui revient à dire que le sujet ne fait jamais que retenir une hallucination originelle. Cela est difficile à reconnaître puisque le langage tient justement à distance cette présence menaçante de l'objet hallucinatoire, et cela est difficile à admettre étant donné l'assurance cherchée dans la langue comme lieu du signifiant-maître.

Cependant cette pente naturelle de la parole, c'est quelque chose que l'on entrevoit chaque fois que l'on s'essaie à écrire à partir de la pratique analytique, car se révèle plus particulièrement cette possibilité ouverte de dire n'importe quoi, et, à la limite, l'impossibilité d'un dire qui ne soit pas du «semblant». Et se révèle aussi, audelà de toute désimaginarisation et de toute «lyse» de la langue, la réorganisation de ses fragments sous une forme kaléidoscopique, c'est-à-dire par un jeu de miroir à partir des fragments du miroir brisé.

Enfin, si la vérité et le réel constituent la visée de tout travail sur le discours, la psychanalyse révèle les limites de cette visée, en tant que vérité et réel ne sont qu'approchés et à des moments limites, où sont atteintes les limites de la structure de l'être parlant. Le discours analytique est le discours de ces limites, c'est-à-dire le discours de la vérité comme mi-dire, et du réel comme non-sens. Car le paradoxe souligné par Lacan et qui conditionne notre subjectivité, c'est qu'à l'exigence de vérité et de connaissance, réponde le fait qu'il n'y ait pas d'Autre de l'Autre.

Le silence

Il y a une clinique du silence à préciser, car si on définit en général l'inhibition de la parole comme sa non-effectuation, et si, comme le développe Kaufmann dans son rapport, l'inhibition s'enracine dans le narcissisme, alors l'inhibition de la parole ne peut que révéler quand le silence se met à parler, la structure corporelle de la parole, en tant que le narcissisme ne vise jamais que l'investissement du corps propre.

Nous partirons donc de cas de sujets en analyse, qui ont présenté, soit en début de séance, soit au cours de plusieurs séances, soit durant une période prolongée, un silence, qui s'est éclairci après coup par ce qu'ils ont pu en dire. Ces sujets étaient arrêtés par des représentations d'eux mêmes en tant que parlant, par tout un imaginaire de leur relation à leur propre parole en tant que sujet parlant.

S'agit-il d'une résistance et en particulier d'une résistance de transfert ? S'il s'agit d'une résistance, ce qu'elle a de particulier c'est de mettre à nu la structure de la communication verbale et d'en montrer les polarités et les fonctions comme hétérogènes et dispersées.

On peut classer ainsi les divers modes d'imaginarisation de la relation du sujet à la parole que nous avons observés dans ces cas :

- 1) l'objet qui empêche la parole en obstruant la bouche ;
- 2) la parole comme acte ou événement du corps ;
- 3) la parole comme voix;
- 4) la parole comme visualisation;
- 5) la parole comme aliénation.

L'objet qui empêche la parole en obstruant la bouche

Voici quelques exemples de cette série.

«J'avais trop de choses à dire, ça me remplissait la bouche.»

«C'était comme un aliment que je n'arrivais pas à finir.»

«Il y avait un corps étranger dans ma bouche que je ne me décidais pas à cracher, comme ces noyaux de pruneaux que l'on suce interminablement contre la soif.» «Je sentais ma langue dans ma bouche, elle me faisait mal, j'avais l'impression qu'elle enflait.»

Parfois c'est dans les rêves que la représentation de la parole impossible se dévoile : «J'avais les dents collées par un aliment» ; «j'avais une membrane entre les lèvres, une membrane de peau.» Un thème plus précis : «une femme d'aspect maternel m'enfonçait un pénis dans la bouche et en le retirant, elle m'arrachait l'organe de la parole ...»

La parole comme acte ou événement du corps

Dans cette série de thèmes ce qui sous-tendait l'arrêt de la parole, c'était le fantasme que parler ne pouvait que mettre massivement en jeu le corps :

- soit comme acte pulsionnel : accouchement oral, flot d'urine, diarrhée, étreinte affolante, crachat, vomissement ...;
- soit comme ouverture, mutilation, perte du corps : par exemple l'impression que «prendre la parole c'est comme une enceinte à faire craquer» ; «c'est un éclatement nécessaire ...» ; «une déperdition hémorragique». Un sujet rêve que l'analyste lui ouvre les lèvres avec un stylet.

La parole comme voix

Ici le sujet est embarrassé par sa voix, qu'il craint d'entendre : «Peur que ça sonne faux» ; «Impression d'être trahi par ma voix !»

Un sujet développe le fantasme d'être pénétré par sa propre voix, comme équivalent d'un acte auto-érotique. Un sujet disait qu'il se heurtait à sa voix comme à quelque chose dont il n'arrivait pas à se débarrasser et qui écrasait le sens de son discours.

La parole comme visualisation

La parole est représentée ici comme soumission passive au regard de l'Autre, ou dépossession de soi-même par le regard de l'Autre : «En parlant, je suis vu à mon insu !». Cette visualisation prend d'autant plus d'importance que la situation analytique apparaît au sujet comme le lieu de la plus extrême visualisation. «Je dis ici ce qui ne peut être vu d'autre part.» Mais nous pouvons préciser ces fantasmes de visualisation de la parole en dégageant quelques types de représentations issues de l'entrecroisement de la parole du sujet et du regard de l'Autre.

On peut d'abord opposer les fantasmes d'asymétrie absolue introduites par la parole, aux fantasmes de symétrie liés à la visualisation spéculaire. L'asymétrie de la parole se précise par ce qu'elle signifie de coupure à son extrémité, d'ouverture irréductible, d'absence de similitude et de répétition. Elle «s'entend» comme linéarité évanouissante de l'audible. Dans la visualisation spéculaire, à l'opposé, tout s'organise symétriquement par correspondance point par point, la surface du visible organise un espace de la retrouvaille, mais l'étrangeté y est d'autant plus présente qu'apparaît la thématique du double, car le sens et la fin de toute chose dans l'organisation spéculaire, c'est de trouver son double symétrique.

On peut ensuite évoquer les fantasmes de monstruosité introduites par la «monstration» qu'est la visualisation. Cela peut s'observer dans des cas où le discours est comme agglutiné à une description anatomique du corps et où le regard du sujet dans sa parole perd toute mesure de son propre corps.

Ces effets de déformation du corps sont parfois liés à l'évocation de jeux de mots de l'enfance, de jeux avec le son et le sens des mots, de «grimaces» verbales. La déformation de la parole entraı̂ne la déformation de l'image du corps.

La parole comme aliénation

Dans cette série de thèmes, la parole introduit l'Autre massivement et son inhibition est liée au fantasme qu'elle ne peut que s'annuler par le «retour» de l'Autre dans le lieu qu'il ouvrit dans le corps du sujet, comme corps d'un sujet parlant. Mais l'Autre ne peut que «hanter» ce lieu en tant qu'il est toujours déjà là. Et en tant que sujet, le sujet ne peut qu'y reconnaître sa dette et contradictoirement se fonder sur la subversion de l'Autre.

Un sujet se tait parce qu'il voudrait que l'analyste lui donne la «clé» ; il ne peut parler sans qu'un autre lui donne le ton, mais en même temps il craint son intervention comme une pénétration aliénante.

Mais citons surtout une séquence où le silence avait une signification qui le rapproche de l'acting out. Voici reconstitué l'enchaînement qui motivait un silence répété:

— la règle (A) demande de tout dire. Tout dire c'est bien faire. Bien faire c'est n'être reconnu que dans ses aspects positifs, donc les aspects négatifs sont rejetés, et quand le négatif n'est pas reconnu, «je suis dans le brouillard, il n'y a plus de contours!». D'où la nécessité d'introduire le négatif (le manque) en se dérobant à la règle. La conséquence en est que ce sujet fait systématiquement des fautes (des actes manqués) dans son travail, dans ses relations, etc.

Dans ce cas, il s'agissait donc d'agir le manque pour le faire reconnaître, pour qu'il soit inscrit en quelque part. En même temps la parole révélait sa toute-puissance de pouvoir tromper l'Autre en le comblant par la soumission à la règle. Paradoxalement en trompant l'Autre, le sujet se découvrait dépossédé de lui-même.

k sk

Je ne discuterai pas des structures de ces cas, la question que je pose est celle du sens de l'inhibition de la parole, comme retenue de la parole quand elle est menacée en tant que parole, c'est-à-dire quand la structure de la communication verbale révèle à travers divers thèmes imaginaires, sa dispersion, ses hétérogénéités et ses impossibilités. Je serais tenté de dire qu'il y a ici plus qu'inhibition, mais véritablement «perte de la langue», comme si les moyens et les organes de la parole devenaient tout à coup étrangers, étranges.

Voyons dans une première approche quelles sont les raisons inhérentes à la parole elle-même qui peuvent motiver son inhibition.

1) Le discours livré à lui-même

Si le discours de l'analysant comme discours livré à lui-même révèle les polarités les plus radicales de tout discours, trois caractéristiques du discours peuvent être retenues comme pouvant fonder son inhibition :

- la première caractéristique du discours qui fonde son inhibition, c'est son ouverture à sa propre transgression. C'est cette possibilité ouverte de dire n'importe quoi. Possibilité ambigüe puisque le sujet se trouve alors possédé par son dire, en tant qu'il est parlé plus qu'il ne parle, et en tant qu'il s'automatise plus qu'il ne s'autonomise. Dans cette automatisation, c'est son corps offert au regard de l'Autre qu'il rencontre ; le paradoxe c'est que dans cette transgression des lois du langage, le sujet soit dépossédé de sa position de sujet. Mais en dehors de toute transgression, la manie montre que la plus grande soumission au réseau langagier entraîne le sujet vers la fuite des idées, par une sorte de déchaînement du son et du sens ;
- une seconde caractéristique, c'est l'ambigüité du discours comme perte de l'objet et voie (voix) de retour de l'objet. Dès les *Etudes sur l'Hystérie*, Freud parle implicitement de cette ambigüité. En effet le moi refoule le noyau pathogène, mais en même temps il le conserve à l'état d'origine. De plus, quand le sujet «se rapproche» du noyau pathogène, il se tait et c'est le symptôme qui parle. Le «retour» du noyau pathogène semble donc menacer la parole. On retrouve cette même ambigüité dans tout procès de satisfaction puisque l'accomplissement (*Erfüllung*) du désir menace la vie psychique.

Certes cet objet, l'objet a, n'est pas un objet hors-langage, mais c'est un objet qui menace pas moins la parole puisqu'en son lieu peut se substituer un objet qui peut abolir la parole d'un sujet. C'est pourquoi on peut considérer certains cas d'inhibition de la parole, par fantasme d'un retour de l'objet, comme intermédiaire entre la phobie et la psychose. Puisque l'ambiguité de l'objet a, c'est d'un côté d'amarrer le sujet au langage, comme sujet sexué du discours, ce qui arrête l'errance indéfinie du discours, et de l'autre de maintenir l'objet dans le discours, comme risque de manque du manque;

— la troisième caractéristique du discours livré à lui-même est l'hétérogénéité du corps et de la parole qu'il révèle. Peut-être est-ce là que nous retrouvons le réel au sens lacanien du terme, dans cette faille qui ne peut que s'imaginariser comme mutilation du corps par la parole, ou destruction de la parole par le corps ...

2) Le sérieux de la parole : le jeu de mot, le rêve et la mort

Mais par rapport à ce sentiment d'un déroulement indéfini possible de la parole, par rapport à ce vertige d'une parole qui ne s'accroche à rien, qui ne saisit rien,

et qui, de ce fait, fonde le sujet comme quelque chose qui ne cesse de se perdre sans jamais épuiser sa propre déperdition, qu'est-ce qui donne à la parole son sérieux ? Nous n'évoquerons ici qu'un exemple clinique, montrant dans quelles directions pour le sujet dont il est ici question, le «sérieux» de la parole était à chercher.

Un étudiant évoque un exposé qu'il avait fait récemment. L'idée lui était venue qu'il aurait pu terminer son exposé en déclarant que ce qu'il avait dit, n'avait aucune signification et qu'il aurait pu aussi bien dire le contraire, mais que cela l'avait amusé, puis de se jeter par la fenêtre.

La question qu'il se posait dans son analyse, c'était justement celle de ce qui méritait d'être dit ou pas dit, de ce qui méritait l'effort d'un dire. Et dans le raccourci de la séquence citée, il saisissait que la question du «sens» de son discours, se jouait entre le rire du jeu de mot et la mort, ici synibole à la fois de l'irréversible et de la plus grande maîtrise puisque refus suicidaire de sa soumission au sens.

On peut voir dans ces deux réponses, le jeu de mot et le passage par la fenêtre, les symboles de la vie et de la mort, d'Eros et de Thanatos. Eros comme jeu avec les mots, sans soucis de vérité ou de réalité, Thanatos comme ce qui tranche le nœud gordien du sens et montre jusqu'où le sujet peut aller, ce qui le fonde en dernière analyse comme appuyé sur le trou et sur le signifiant mortifère.

20 5 7

Rapprochons le jeu de mot du rêve. Dans le sommeil on trouve aussi l'opposition d'un équivalent de la mort dans le sommeil sans rêve, et d'un résidu de vie dans le rêve. Mais le rêve comme désir accompli se situe à la limite de la mort psychique, puisque quelque chose tend à apparaître à la place de la cause du désir. Le rêve est ainsi à la limite d'Eros et de Thanatos, la forme la plus économique de l'intrication des pulsions, mais comme il n'y a pas de représentation de la mort, le rêve est la forme la plus économique d'Eros, c'est-à-dire le type de représentation élaboré au plus près de la visée du fantasme. C'est donc la structure qui ouvre le sujet à la parole, tout en en réduisant le champ de déploiement.

Le rêve semble ainsi montrer ce qui serait à dire, ce qui serait à questionner, à faire parler, ce dont le sujet n'est pourtant pas maître puisqu'il s'étonne toujours de ses rêves, et puisqu'à l'opposé aucun sujet ne se surprend vraiment lui-même par ses rêves éveillés.

Entre le jeu avec les mots à l'infini et la mort, le rêve, comme rhétorique la plus élaborée du fantasme, n'est pas parlable directement. Ce n'est pas un dire directement accessible au sujet. On ne peut décider de rêver pour mieux dire au moment où on parle. S'y exercerait-on qu'on rencontrerait la plus grande difficulté et que ce ne serait jamais un rêve. Alors que dire, si la parole apparaît toujours comme la forme dégradée, déchue de ce qui serait à dire sérieusement? Mais ce qui se présente sur la voie du sérieux de la parole ne peut émerger que sous cette forme incertaine, inachevée, parfois sous la forme d'une difficulté à dire quelque chose de dérisoire, de sans importance, mais où la particularité extrême de ce dire exclut le sujet de la reconnaissance, comme si le sujet avouait sa jouissance de quelque chose de non échangeable, de non communicable. Corrélativement le corps se révèle alors au regard de l'Autre, comme un rien ou une chose, ou quelque chose d'incompréhensible qui échappe à toute mesure commune.

Mais qu'est-ce qui motivait ici l'inhibition de la parole ? C'était la représentation trop rapide des polarités les plus radicales de la parole, polarités qui montrent

la parole comme sans limites. Absence de limites du côté des jeux de mots dont «la limite» au sens de la limite d'une fonction peut être représentée par la manie, absence de limites du côté d'actes absurdes, mais irréversibles et mortels, puisque c'est la parole elle-même qui les fonde. Polarités qui montrent la parole comme s'abolisant elle-même comme parole d'un sujet. Parole qui s'abolit dans l'acte qui rendrait son non-sens crédible et serait l'ultime recherche du sens, parole qui s'abolit dans le jeu du son, du sens et de la voix, dans le cercle de rayon infini de la manie.

3) Inhibition et Résistance de Transfert

La résistance est définie par Freud comme ce qui s'oppose au travail de la remémoration, c'est-à-dire à l'émergence des événements signifiants du désir dans le discours. Lacan précise qu'elle se manifeste dans le mouvement par où le sujet s'avoue. Cependant parmi les différentes modalités de la résistance, il en est une qui a une importance particulière et qui apparaît même comme la plus typique et la plus opératoire, il s'agit de la résistance de transfert. Cette résistance est liée au sentiment de la présence de l'analyste et elle surgit selon Lacan à partir de la limite inhérente au discours comme tendance de la parole à partir de sa limite à s'accrocher à l'autre.

La résistance de transfert marque donc la limite entre le discours du sujet et l'autre, ici en position de lieu hors-langage et qui arrête le discours du sujet, d'une part en tant qu'autre imaginaire, et d'autre part en tant que grand Autre, c'est-à-dire autre inconnaissable, entravant le discours du sens. C'est l'entrecroisement entre le discours comme médiation et communication et la présence de l'autre qui révèle paradoxalement dans cette proximité la plus grande étrangeté.

Par ailleurs, Freud définit le transfert comme la règle de la cure et en même temps comme le plus puissant motif de résistance. La cure est donc l'histoire des impasses et des impossibilités de la parole, liées à l'hétérogénéité du symbolique, de l'imaginaire et du réel. Et si la résistance de transfert peut être mise en rapport avec le surgissement de l'image de l'autre comme image spéculaire, les états d'inhibition de la parole que nous avons évoqués peuvent être mis en rapport avec le risque d'un franchissement du miroir où se révèle l'écart entre l'autre imaginaire et le grand Autre, et où, devant l'image de l'autre comme sujet supposé savoir, le sujet ne peut que s'exclure comme manquant. «Ce devant quoi le névrosé recule, ce n'est pas devant la castration, c'est de faire de sa castration ce qui manque à l'autre, c'est de faire de sa castration quelque chose de positif qui est la garantie de cette fonction de l'autre.» (J. Lacan, L'Angoisse).

La résistance de transfert peut donc être considérée comme une limite entre l'image spéculaire et l'auto-érotisme comme corps érogène sans image, limite à partir de laquelle le sujet bascule vers l'imaginaire de son corps comme morcelé par la parole, ou comme non parlable, donc non reconnaissable et non échangeable. La résistance de transfert montre donc l'hétérogénéité du corps et de la parole qui a pour effer que le corps n'est jamais présent que métaphoriquement dans le discours.

L'inhibition de la parole apparaît donc comme un au-delà de la résistance, qu montre que «ce qu'il y a sous l'habit et que nous appelons corps, ce n'est peut être que ce reste que j'appelle l'objet a.» (J.L., Encore).

Enfin la résistance de transfert par ses effets d'inhibition de la parole montre l'ambiguité d'Eros par rapport à toute fonction de l'être parlant. Puisque d'une part

il n'y a pas de fonction qui ne soit au service d'Eros, et que d'autre part c'est Eros comme le fait remarquer Freud, qui tend à inhiber toute fonction, c'est Eros qui apparaît au-delà de ses effets de liaison, comme le trou de toute fonction.

4) La jouissance de la parole et la jouissance dans la parole

Si le sujet humain est le parlêtre, il ne peut en tant que parlêtre, que jouir de la parole et dans la parole, car comme le fait remarquer Safouan, «la jouissance demeure dans le secret de toute parole.» Cependant, il n'y a de jouissance que du corps (J. Lacan), mais où est le corps ? il est dans l'image spéculaire, il est dans l'objet a, il est dans l'Autre comme «jouissance énigmatique et folle». Dans l'image spéculaire il tend à se rabattre sur ses fonctions, dans l'objet a, il se réduit paradoxalement à ce qui s'en détache ou à ce qui le bouche, dans l'Autre il s'élabore comme énigme, puisque c'est là seulement qu'il touche à sa véritable limite, à son impossible savoir. Autant de raisons de s'en retourner à nouveau à son discours. Mais si dans la parole comme image spéculaire, il suffit de parler comme les autres, dans la parole comme objet a, le sujet ne peut parler que comme la parole perdue, comme la parole déchue, ou comme la parole qui s'annule elle-même en tant qu'elle bouche son trou. Quant à la parole comme jouissance de l'Autre, elle ne peut que se perdre dans la folie de la différence absolue, ce qui veut dire que la parole mène à autant d'impasses, autant de «passes», dont il est logique qu'on se hâte de sortir. Car si le langage n'a pas de sexe et s'il ne fait que tourner autour du non-rapport sexuel, la tentation de l'homme (au sens masculin) ne peut être que de se rattrapper sur le jouir de cette non sexualisation possible, c'est-à-dire de jouir du mathème. Ce qui n'empêche pas de lui donner sa place, mais ce qui ne doit pas occulter la question qui ne cesse de se poser : qu'est-ce que la femme ? En tant que, paradoxalement, du point de vue anatomique, elle est le seul sexe qui se montre vraiment, puisqu'il est de l'essence du sexuel chez le parlêtre, de voiler ou tout au moins de détourner l'organe supposé en assurer le fonctionnement, ce qui fonde l'homme comme toujours sur la voie de son asexuation, jusque dans son érection, comme jouissance phallique du signifiant.

Ce qui me ramène à la relation aux langues et en particulier à cette langue privilégiée qu'est la langue maternelle, puisque la «femme n'entre en fonction dans le rapport sexuel qu'en tant que la mère», la conséquence en est que le non rapportsexuel, ce qu'il a d'intolérable pour le parlêtre, ne peut que maintenir la mère dans la langue comme son seul sexe possible. C'est là l'un des risques essentiels de la parole, le risque de son annulation, qui motive le jeu avec la langue dont joue le parlêtre, à travers différentes langues : langue maternelle, idiolecte, langues mortes, langues vivantes, langue neutralisée, logico-mathèmes, qui sont autant de manières de biaiser avec cet objet maternel qui ressurgit toujours dans la parole, jusqu'à la naturaliser pour légitimer le mythe de l'histoire et fonder le père dans sa consubstantiation avec la mère. Sans doute ces entreprises ont-elles aussi le sens d'un effort de médiation visant à tenir la chose maternelle à distance, mais alors le psychotique serait le seul à posséder la lucidité sur la langue, à savoir qu'il n'y a qu'un moyen de s'en débarrasser vraiment, c'est de la détruire, mais elle repousse toujours à partir de ses morceaux, d'une manière quasi-cancéreuse, métastatique, car en tant que maternelle, la langue indique le seul corps qui n'ait pas une fonction purement mythique dans la question de l'origine du sujet.

اد مات

DISCUSSION APRES L'EXPOSE DE JEAN-PIERRE BAUER

MADAME AUBRY: Je vous remercie.

Il y aurait des choses à dire sur la parole, la parole vide, le moulin à paroles, la jouissance de la parole vide, les objets d'obstruction dans la bouche, le chewing-gum, les cigarettes.

EMMANUEL LOY: D'où part la parole dans le corps ? Du coccyx, du bas de la colonne vertébrale. Grotowsky, dans son théâtre expérimental, va venir cet été et commence à Saintes deux mois de stage, qui vont à mon avis être assez passionnants, sur la voix et la parole.

Le souffle, le rythme, la touche, la ponctuation, l'épointement, quand quelqu'un parle, non seulement il dit, — qu'est-ce qu'il dit ? —, mais que parle-t-il, de son corps, dans son corps — je laisse du silence.

MARIELLE DAVID : Je me pose des questions sur la fin de ton bel exposé, et sur l'assertion classique de la lange maternelle ; car les psychotiques qui détruisent la langue, ne détruisent-ils pas le père dans la langue, est-ce que finalement un homme peut parler si dans la langue, il n'y a pas le père ; toute langue n'est-elle pas finalement la langue du père ?

JEAN-PIERRE BAUER : Je voudrais répondre brièvement ; évidemment j'ai un peu souligné la question de la langue maternelle, à partir d'un point de départ assez simple, mais qui je crois est quand même fondé et qui me paraît d'ailleurs justifié par l'histoire de Wolfson, du schizo et des langues, parce que finalement, comme l'a dit Safouan, la demande est la première forme de la parole ; il insiste sur la préservation du champ de la demande, nécessaire à assurer la continuation de la parole.

S'il y a quelque chose qui peut venir à la place de ce champ de la demande pour l'occulter, c'est bien tout ce qui est le plus archaïquement maternel. De sorte que Wolfson, je ne l'ai plus complètement en tête et je n'ai pas travaillé crayon en main, mais en tout cas j'ai l'impression que le problème du schizo et des langues c'est justement de vider de sa bouche la langue en tant que langue maternelle; c'est pour ça qu'il a cette espèce de trajectoire à travers toutes sortes de langues étrangères pour trouver justement une langue du père, puisque sa langue à lui, sa langue maternelle, la langue qu'il avait apprise, elle se recorporalisait toujours pour lui boucher littéralement la bouche.

Voilà ce que je peux répondre à ce sujet.

MADAME AUBRY: Je crois en effet que dans la langue du schizophrène, les signifiants, ce sont simplement les mots qu'il prononce; quand ce sont des mots qui nous paraissent incohérents ou une langue incohérente, c'est que ce sont des phonèmes signifiants pour lui mais dont nous ignorons le contexte, et quand on arrive à repérer ce qu'est le signifiant, où se situe un signifiant dans un discours de psychotique, on a déjà amorcé quelque chose d'un travail analytique; je crois en effet que c'est cette espèce de distorsion par rapport à la demande à la mère qui n'a reçu aucune réponse.

Je suis tout à fait de votre avis au point de vue du discours apparemment insignifiant du schizophrène.

Je vous remercie.

Jean-Paul Ricoeur va nous parler maintenant de quelque chose qui est intitulé «Inhibition intellectuelle», mais il va vous préciser son titre.

*

15.00

INHIBITION INTELLECTUELLE

« JE PENSE DONC JE VAUX »

Inhibition intellectuelle, c'est le titre qui m'a été donné je dirais à titre d'interprétation par Jean-Pierre Bauer quand on a défini le sujet du Congrès.

En fait, mon titre serait: Je pense donc je vaux.

Si l'on peut dire qu'avec le symptôme, ça parle, qu'avec l'angoisse, ça crie, avec l'inhibition, ça se tait. Et ça se tait si bien que le sujet souvent le tait, ignorant lui-même qu'il ne peut pas. Il faudra l'occasion d'une analyse pour que cette plage muette se parle, ou encore ailleurs, hors d'une analyse, il faudra que l'inhibition soit nommée par quelqu'un d'autre pour se mettre alors à exister pour le sujet. «Mais tu ne lis donc jamais», dit un jour à une jeune femme, professeur de lettres, une de ses amies. Cette non-lecture n'a commencé à faire problème pour elle qu'à partir de là.

Rien de tel bien sûr avec le symptôme; et pourtant il est courant de penser l'inhibition comme un symptôme ou dans un rabattement sur le plan du symptôme.

Aussi me fierai-je au schéma que propose Lacan dans son séminaire sur l'Angoisse, pour une première approche de la place de l'inhibition.

Je vais donc rappeler brièvement ce schéma. Inhibition, symptôme et angoisse, dit Lacan, ça n'est pas du même niveau, ça n'a pas la même structure ni absolument pas les mêmes termes comme contexte ou comme entour.

Lacan entend ces trois termes donc comme une série, chacun à un niveau différent, et il les écrit en diagonale, de gauche à droite, et de haut en bas. L'intérêt de cette présentation est évidemment de dégager des cases vides qu'il va falloir remplir.

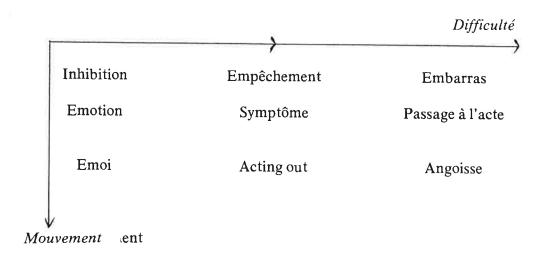
Freud ouvre Inhibition, Symptôme et Angoisse sur l'inhibition, donc, dit Lacan, dans la dimension du mouvement. Et le premier axe qu'il va porter pour former ce tableau sera l'axe du mouvement, mais le mouvement est tout de suite présent dans son arrêt, dit-il, ou sa difficulté. On aura ici l'axe de la difficulté. Lacan va ensuite remplir les cases vides en commençant par l'axe de la difficulté et en nous proposant le mot : empêchement. L'empêchement se trouve dans la colonne du symptôme, et il dit qu'en le posant de cette manière, l'empêchement est le symptôme de l'inhibition.

Prenons le deuxième axe, celui du mouvement : en descendant à la hauteur du symptôme on met l'émotion, que Lacan entend au sens de : jeter hors, hors de la ligne du mouvement, ou encore au sens d'un mouvement qui se désagrège.

Si l'on descend encore dans la colonne du mouvement, à la hauteur de l'angoisse, on a l'émoi. L'émoi qui, contrairement à l'opinion courante, n'est pas de la même racine que l'émotion; l'émoi vient du vieux français, à partir du mot : esmeyer, qui

veut dire troubler, effrayer. Et l'émoi est ainsi défini comme trouble, chute de puissance.

Il reste deux cases vides ; j'indique au passage, mais je ne m'en servirai pas, que Lacan les remplit ici par le passage à l'acte et là par l'acting out.



Si je me suis un peu arrêté sur ce tableau c'est qu'il permet une première mise en place de l'entour du contexte, comme dit Lacan, de l'inhibition et qu'il autorise un certain nombre de remarques qui intéressent plus directement mon sujet.

D'abord, dans ce tableau, la place centrale est occupée par le symptôme, le symptôme fonctionne donc en quelque sorte comme le pivot du système. On peut faire aussi la remarque que c'est dans la colonne du symptôme qu'apparaît l'acting out, et on serait tenté de voir en filigrane dans cette colonne tous les effets du signifiant, finalement, rêve, acte manqué, lapsus, oubli, etc. — là où ça parle justement; là aussi où apparaît l'appel à l'Autre.

Une autre remarque : l'inhibition par rapport au symptôme apparaît ici dans une sorte d'antériorité, et cela rejoint la remarque de Freud dans : Inhibition, Symptôme, et Angoisse, sur l'inhibition comme évitement de l'angoisse ; et en effet pour rejoindre l'angoisse depuis l'inhibition, c'est le trajet le plus long, il faut passer par le symptôme.

Je voudrais aussi faire une remarque sur ce qui concerne les axes ; il me semble qu'on peut voir dans l'axe horizontal (l'axe de la difficulté) quelque chose comme l'axe du sujet, ou plus exactement de l'avancée du sujet ou du désir et de ses difficultés.

Et dans l'axe vertical, l'axe du moi et de ses mouvements. Or, il y a une chose qui saute aux yeux devant ce tableau, c'est la place de l'inhibition; elle occupe une place bien particulière; en quelque sorte une place que j'appellerais d'origine, ou initiale. C'est en effet elle qui est à l'origine des trois dimensions possibles, que ce soit de la difficulté, que ce soit du mouvement, ou que ce soit de la diagonale inhibition, symptôme et angoisse. Et cette place d'origine ou initiale n'est pas sans évoquer Freud, parlant du symptôme in statu nascendi.

Après cette première mise en place je voudrais commencer par rassembler quelques traits qui me paraissent les plus pertinents dans le tableau de l'inhibition intellectuelle, traits concernant les rapports de l'inhibé devant un travail à faire.

Supposons-lui un travail, donc, mais un travail sérieux, c'est-à-dire un travail où il jouera quelque chose de son être ; ce travail, il n'a accepté de le faire que parce qu'il lui avait été demandé ; bon moyen pour se forcer — dit-il — tout en pensant : c'est bien la preuve qu'on m'accorde une certaine valeur. Et dans ses rêveries défilent des scènes de succès, voire de triomphe, où il se hisse facilement au niveau d'un certain génie.

Pourtant, confronté à la mise au travail effectif, c'est un intense sentiment d'impuissance qui surgit. Impuissance par rapport à ce qu'il rêverait de faire, bien sûr, mais tout autant par rapport à ce qu'il a la conviction qu'on attend de lui, ou pour dire mieux, qu'on exige de lui.

Et s'il fait son travail, ce sera au travers de ruses qui, commençant par le : «demain il sera bien temps», l'amènent à un «trop tard» qui lui sauve la mise. Trop tard en effet pour faire aussi bien qu'il aurait pu ; il vaut bien mieux que le travail fourni, d'ailleurs la prochaine fois on ne l'y prendra plus, jusqu'à la prochaine fois. Entre temps, il se sera tendu divers pièges, se précipitant par exemple dans les livres, cherchant, pense-t-il à prendre la mesure du travail des autres, mais en fait se laissant anéantir par l'écrasante somme du savoir des autres. Il y aura toujours, comme au temps de ses examens, des pans entiers de ce savoir qu'il lui faudra renoncer à avoir, pourtant il le faudrait pour faire un travail sérieux.

Cependant sur ce fond de difficulté, il connaîtra des instants exaltés où il pense que son talent enfin se manifeste. Se relit-il une heure ou deux après, tout s'est aplati, retombé comme un soufflé refroidi.

Supposons-lui enfin son travail fait, s'il n'en a pas laissé une partie inachevée, au moins avertira-t-il qu'il s'agit là plus d'un travail préparatoire que d'un travail proprement dit; le vrai travail, le travail qui le fera enfin reconnaître pour ce qu'il vaut, ce travail est toujours à venir.

Je pourrais continuer à recenser les traits de ce portait, mais j'espère avoir suffisamment suggéré ce autour de quoi je tenterai de faire une certaine construction, à savoir que tous ces traits convergent vers une double idée, et je dirai que l'inhibition est une sorte de montage permettant au sujet de se maintenir dans la conviction de cette double idée; la première de ces idées a trait à son image au sens de i (a), et concerne l'idéalisation de cette image, mais idéalisation dans le sens de sa valeur, j'insiste tout de suite sur ce mot de valeur. La deuxième idée, qui est en fait la condition de la première, est la suivante : qu'il réponde à cette image et à ce qui est attendu de la part de l'Autre, et plus qu'attendu, exigé.

Le moment de la jouissance de l'inhibé, ce moment de secrète jouissance, c'est en effet quand on lui demande. Il n'a encore aucune preuve à fournir et peut garder intacte pendant un temps qu'il peut rêver sans fin, l'illusion de son talent ou de son génie ; de toutes façons une image parée dans la dimension de la démesure ou du superlatif.

Cette dimension de l'attente de l'Autre est en effet inséparable de son idéalité; elle en est la condition, et pour mieux l'assurer l'inhibé en fait exigence, exigence qui le constitue comme ayant ou comme incluant dans son être ce qui fait sa valeur, sa pensée, son intelligence.

Cependant, comme exigence, cette attente de l'Autre fonctionne comme écrasante et ne peut être que toujours déçue. L'inhibé le sait bien et invoque son insuffisance. Mais en fait c'est qu'idéalisée cette image ne supporte aucune preuve ou épreuve ; mis au pied du mur, ou bien il se dérobe et tous les alibis, les faux prétextes sont bons, ou bien s'il ne se dérobe pas, tout est mis en œuvre pour soutenir cette idée : il vaut mieux que son travail.

En fait, aucun travail ne saurait donner la mesure de sa valeur puisque cette valeur est démesurée.

Mesure, démesure : se mesurer est bien ce qu'exclut une telle position vis-à-vis de l'Autre ; se mesurer suppose en effet un autre avec qui se mesurer, un petit autre, autrement dit, un rival. Or, un rival, puisque dans son principe, il peut perdre, c'est un semblable. La rivalité est médiatisée et implique une loi, une loi qui ne soit pas celle dont l'Autre serait l'auteur. A défaut de cette médiation, toute demande de l'Autre ne peut se solder que par un : «Venez prendre ma place», et l'on en sait le résultat : interdit de réussir. J'en rapprocherais éventuellement le vœu fréquent de l'inhibé intellectuel : il voudrait produire quelque chose qui ne doive rien à personne.

Je vais encore reprendre cette question de l'image idéalisée et la rapprocher de la remarque faite sur le schéma de Lacan, à savoir que l'inhibition y figurait dans le coin que j'ai appelé d'origine du tableau, à l'origine des deux axes que je voyais comme axe du sujet et axe du moi.

Origine du sujet ou du désir, nous savons à quoi cela nous renvoie, à ce temps où le désir et l'interdiction s'originent dans un même mouvement. Il n'y a pas en effet le désir puis la loi, ce qui n'est jamais que le fantasme du névrosé, mais le désir et la loi, loi retenue dans son premier temps comme une interdiction.

Si l'on reprend l'axe du sujet, dans l'inhibition nous trouvons si j'ose dire un minimum de sujet, celui qui finalement dans l'inhibition intellectuelle ne s'indique qu'en s'annulant, dans un «je ne» — je ne peux pas — ; on sait que Lacan a montré que le «ne» se rapporte non pas au verbe mais au sujet.

J'ai avancé que l'inhibé se fait i (a), image idéalisée, mais idéalisée dans le sens de sa valeur ; et je dirais qu'en ce sens aussi nous sommes dans une sorte de temps premier, en ceci que seul l'intéresse dans son image qu'elle vaille, qu'elle vaille pour l'Autre, sans encore aucune interrogation en somme sur un au-delà de l'image. Ou encore l'inhibé est image de a, mais non pas en fonction de ce que a peut représenter pour l'Autre dans le sens du désir de A: il l'est en fonction de ce que a vaut pour l'Autre, en tant que pure valeur.

Si l'on regarde du côté du moi maintenant, et qu'on le définit, ce moi, en tant que structure où le sujet s'intentionnalise et s'actualise, comme un instrument, instrument dont le sujet se sert pour la jouissance, l'inhibé s'intéressant à cet instrument pour sa valeur tout court, en perd ce qui serait valeur instrumentale. Je pense qu'on pourrait entendre dans ce sens la formulation de Freud de l'inhibition comme limitation fonctionnelle du moi.

Quant à sa pensée ou son intelligence, déléguée qu'elle est à garantir son être, son vœu étant qu'on le constitue comme celui qui l'a, il en perd la jouissance comme outil en quelque sorte. Ce qui peut se superposer à une autre des formulations de l'inhibition, celle de Lacan, l'inhibition comme symptôme «mis au musée», mis au musée se figeant en une statue, en un objet de valeur, mais valeur sans prix, non négociable et non monnayable.

Pour redire tout ceci plus simplement, l'inhibé ne peut pas être occupé par un travail qui suppose un au-delà de l'image vers les objets, s'il n'est préoccupé que de la valeur d'une image. Ce qui n'est pas fait pour nous étonner : étant entièrement enraciné dans un «ce qu'on me veut» sur le mode du subir, ce «je vaux» exclut tout «je veux» comme condition d'un agir.

«Je ne peux pas», dit l'inhibé; ce qu'il ne peut pas ou ce qu'il ne veut pas, qu'est-ce que c'est, sinon savoir ? Savoir, en dernier ressort, qu'il n'y a pas de maître qui ferait exception à la castration ou, dit encore autrement, qu'il n'y a pas de signifiant qui réponde de l'être.

Ce que j'ai avancé là à partir des plaintes d'un inhibé intellectuel peut peut-être se soutenir, sinon en face de l'inhibition en général, du moins en face de l'inhibition de l'obsessionnel; chez l'hystérique, si l'on maintient cette distinction entre inhibition et symptôme, il me semble qu'il s'agirait dans l'inhibition plutôt de la colonne du symptôme, avec quelque chose de l'ordre de la paralysie.

Dans le cas de l'inhibition intellectuelle, la valeur est assurée par la pensée. «Je pense donc je vaux», telle pourrait être la devise de l'inhibé intellectuel, mais bien évidemment d'autres signifiants du champ de l'Autre peuvent être délégués à l'assurance de ce «je vaux».

Pourtant l'inhibition intellectuelle me paraît avoir parmi les inhibitions une place privilégiée. En effet, ce «je vaux», qu'est-ce que c'est, sinon une pensée ? Et peut-on penser sans penser qu'on pense ?

Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il n'y a d'inhibition qu'intellectuelle, ni que ce qu'on appelle l'inhibition intellectuelle n'est jamais que l'inhibition des intellectuels ni que, retournant la formule, la pensée est la métaphore de tout mouvement.

J'en resterai sur ces points de suspension.

* *

DISCUSSION APRES L'EXPOSE DE JEAN-PAUL RICOEUR

S. STOIANOFF: Pensez-vous que le travail pourrait être un des noms du père?

JEAN-PAUL RICOEUR : Je dois dire qu'en préparant ce travail, la notion qui m'est restée la plus étrangère était bien celle de travail.

Je ne réponds pas directement à votre question, je ne peux pas le faire, il me semble qu'il y aurait une sorte de triade à raccorder qui serait quelque chose comme pensée, travail, valeur, mais pour moi c'est quelque chose à faire; le travail comme un des noms du père, ça ne me dit rien.

Peut-être pourriez-vous en dire plus vous-même?

MADAME AUBRY: Je me demande dans quelle mesure votre question n'a pas été suscitée par le fait que Ricoeur à un moment donné décrivait l'inhibition comme désir de ne rien devoir à personne, c'est-à-dire d'être en fantasme, son propre père.

Et qu'est-ce qu'on y perd?

S. STOIANOFF: Ce que vient de dire Mme Aubry renvoie effectivement à quelque chose qui me préoccupe. C'est la manière dont un sujet a pu parler de la castration en ces termes, justement, en disant qu'effectivement peut-être qu'un jour nous pourrions aller au-delà de la castration. Et son travail s'intitulait: «Travail et castration», c'est en fonction de cela qu'effectivement j'ai posé la question du travail en tant que nom du père.

GENEVIEVE BAURAND: Je voulais demander à Ricoeur quand il parle de ne rien devoir à personne, si ça pouvait s'introduire dans un rapport avec la pulsion de mort.

JEAN-PAUL RICOEUR: Oui, c'est certain que la pulsion de mort est tout le temps là, au moins sous la forme de la dépendance absolue par rapport à l'autre et à sa volonté mauvaise, disons. Ou méchante.

Ce serait à articuler plus longuement, mais je crois que c'est par ce biais là qu'on peut l'originer.

M. Z.: Ça me paraît rejoindre ce qu'un historien, qui est en même temps un philosophe de l'histoire, a fait dans l'un de ses derniers textes, un texte intitulé: «Le développement collectif de la conscience individuelle», où il définit l'affranchissement, c'est-à-dire la libération absolue de l'individu, à partir de la société sans classe et du savoir absolu; il le définit comme en fait une nécessité d'expansion de l'individu à l'intérieur de son inconscient, c'est-à-dire dans la prise de conscience de ce qui le définit par rapport à la famille, par rapport à l'espèce, par rapport à une ethnie et ensuite dans une expansion égale de cet individu, par rapport à l'historicité de cette même société dans laquelle il est inclu. C'est en fait reposer le problème de l'articulation travail-père-société, qui semble être actuellement disons le centre d'un débat qui est autant historique qu'analytique et politique.

MADAME AUBRY : Je n'ai pas très bien compris ce que vous avez dit sur travail-père-société, vous voulez préciser ?

M. Z.: Il n'y a définition du travail que dans une société; le travail n'est pas perçu en tant que tel par exemple dans une société tribale, puisqu'il correspond à des nécessités physiques donc forcément reçues. Donc, identification du travail au père, ce père sous la forme travail, c'est le social, mais le social qu'est-ce? La société qu'est-ce? Sinon histoire.

JEAN-PAUL RICOEUR : Je vous ferai remarquer que je n'ai pas parlé de père. J'ai parlé du grand Autre, ce qui n'est pas exactement pareil.

M. Z.: Certainement, mais le fait que ce référent ait surgi est quand même significatif.

Alors, peut-être pourriez-vous faire la différence entre ce que vous avez formulé et ce qu'on a pu comprendre.

JEAN-PAUL RICOEUR : Le père dont vous parlez, je pense que c'est le père imaginaire.

M. Z.: Il ne me paraît pas imaginaire du tout, on le subit, l'espèce le subit, la collectivité le subit et l'individu le subit; dans une certaine mesure c'est le père de l'espèce toute entière, mais qui est inclu dans chacun sous la forme d'un certain inconscient qu'il faudrait redéfinir.

MADAME AUBRY: Oui, c'est bien un père imaginaire, qui défend tout, qui interdit tout, je crois que nous ne parlons pas tout à fait la même langue, et que là, il y a une confusion, sur l'imaginaire et le réel.

M. Z.: S vous dites qu'il y a confusion, peut-être pourriez-vous définir la confusion.

PIERRE MALENGREAU: Je reprends la question à partir de ce qu'on a dit tantôt sur la langue maternelle, à partir des problèmes très particuliers que posent les analyses de personnes dans une autre langue que la leur propre. Soit analyse de bilingue ou de polyglotte.

Il me paraît que faire un travail intellectuel et en même temps faire son analyse dans une autre langue que la langue maternelle, me paraît pouvoir relancer la question de l'inhibition dans un autre sens.

En effet, j'ai l'impression que les personnes qui font ainsi leur analyse dans une autre langue donnent à cette langue la même valence que par exemple la cigarette ou l'objet d'obstruction dont on parlait tout à l'heure.

Je me pose là une question ; comment peut-on, je dirais, traverser cette autre langue, alors que le sujet d'emblée, décide et choisit de faire son travail et son analyse dans cette languelà ? Qui n'est précisément pas sa langue maternelle.

A la limite, j'ai même l'impression que c'est même plus facile pour lui de faire un certain chemin avec cette langue jusqu'au moment où cela s'arrête, enfin, je pose la question de l'audelà et de son dépassement.

MADAME AUBRY: Je crois que je vais essayer d'y répondre d'après l'expérience clinique de quelques analyses dans une langue autre que la maternelle; il me semble qu'il y a quelque chose à repérer dans les homophonies par rapport au signifiant fondamental, c'est-à-dire que dans la langue où se fait l'analyse apparaissent des phonèmes ou des signifiants qu'il faut rapporter à des homophonies dans la langue maternelle, de sorte que c'est l'insistance de certains signifiants qui permet de les repérer.

DENISE LANCEROTTO-DIGELMANN: Dans le même sens il m'est arrivé d'avoir plusieurs analyses de gens bilingues qui parlaient le français et dont je connaissais l'autre langue.

Dans la mesure où ils ont choisi, sachant que je connaissais aussi l'autre langue, choisir le français était une espèce de forme de résistance, et quand ils associaient de temps en temps c'était sur une espèce de petite déformation du mot français, alors qu'ils parlaient très correctement le Français, mais en le traduisant, moi, dans l'autre langue, on a pu reconstituer quelque chose de l'ordre même d'un processus primaire, d'un glissement de sens.

Par exemple je me souviens de quelqu'un qui durant toute son analyse parlait de plaire, de déplaire jusqu'au jour où est apparu le mot en allemand : «gefallen» qui ouvre tout un

horizon, toute une association et a permis comme cela d'aborder quelque chose ; je pense que dans ce cas-là cette langue joue un peu le rôle de résistance ; et le problème n'est sûrement pas le même pour quelqu'un qui dans un pays étranger, est obligé de faire son analyse avec un analyste qui ne comprend pas sa langue maternelle.

EMMANUEL LOY (1): De l'exil de l'analyste : par exemple les analystes français qui vont travailler au Brésil sans parler le portugais — je connais deux cas précis — et qui l'apprennent sur le tas, en fonction des gens qui viennent les voir ; ils ont une connaissance très réduite du portugais ; l'homonymie et les dissonances ça part, Madame Aubry, je crois, d'un ethnocentrisme ; quelle est la langue fondamentale ? c'est la langue fondamentale de l'analyste ou de l'analysant ?

MADAME AUBRY: De l'analysant.

PAUL BOLLENDORF : Je voudrais dire quelque chose qui pourrait paraître une affirmation mais qui pourrait mériter réflexion : l'inhibition ne peut être considérée comme symptôme que par un non-psychanalyste.

JEAN-PAUL RICOEUR: Je suis bien d'accord avec vous, mais il se trouve que dans la pratique courante on parle presque tout le temps du symptôme inhibition. Je suis tombé par hasard sur un article sur l'inhibition intellectuelle dont la première phrase était : «L'inhibition intellectuelle est un symptôme qui ...»

Ceci dit, il est aussi exact que ça marche dans les deux sens, je veux dire qu'on appelle inhibition des choses aussi qui me paraissent être effectivement des symptômes. Et je me demande si un certain nombre tout au moins des thèmes abordés par Bauer tout à l'heure n'entrent pas dans cette catégorie-là.

JEAN-PIERRE BAUER: Je voulais simplement dire quelques mots à propos du bilinguisme qu'on a évoqué tout à l'heure, d'autant plus que ça rejoint un peu les questions qui ont été posées sur l'inhibition intellectuelle, parce qu'en effet ce que d'une manière très générale, très grossière on peut dire en ce qui concerne les sujets bilingues, c'est qu'ils ont des relations à ces deux systèmes que sont les deux langues, qui font d'autant plus ressortir la matérialité de la langue, c'est tout à fait évident, par exemple pour quelqu'un qui a appris sa langue maternelle et qui ensuite est obligé, justement pour des raisons culturelles, d'apprendre une autre langue.

Qu'est-ce qui se passe ? Il se passe que l'une ou l'autre langue et je crois surtout la langue culturelle, la langue du travail intellectuel, garde toujours quelque chose de l'ordre d'une matérialité, comme ça, indépassable, c'est-à-dire que c'est une langue qui reste toujours comme un objet, à la limite.

Et c'est ce qui, à mon avis, fonde certaines inhibitions intellectuelles en tant que la langue est toujours plus ou moins imaginarisée.

Ce que je veux dire rejoint ce que j'ai essayé de dire dans mon exposé, à savoir que toute une langue, tout un système dans lequel un sujet devrait se déployer peut basculer comme objet a, est marqué d'objet a, se situe en place de l'objet a.

MARCEL RITTER: Je voudrais simplement dire que je suis entièrement d'accord avec ce qui vient d'être dit, concernant l'inhibition et le symptôme; je ne pense pas non plus que l'inhibition soit un symptôme. Parce que l'inhibition indique un lieu, elle indique le lieu où gît le désir, mais elle n'en dit pas plus et au même titre que la résistance, je dirais presque: cela indique la tombe du désir. Cela rejoint l'idée du musée que Lacan a développée.

Je n'en dirai pas plus pour l'instant sur ce point parce que je le développerai cet aprèsmidi dans mon texte : *Inhibition et résistance*.

⁽¹⁾ Nous nous excusons auprès de cet intervenant d'avoir du transcrire son nom phonétiquement, la Rédaction n'ayant pu le joindre à temps pour lui demander d'en préciser l'ortographe.

JACQUES-ALAIN MILLER: Je voudrais poser une question à la fois à Bauer et à Ricoeur, puisqu'ils semblent avoir noté l'indication d'une divergence entre eux, sur ce point de savoir qu'est-ce qui effectue l'inhibition. Pour résumer : est-ce que c'est un effet de symbolique ou est-ce que c'est un effet d'imaginaire? Il me semble que là-dessus la réponse de l'un et de l'autre n'est pas exactement semblable.

Au fond, pour situer l'inhibition, il est certain que le mouvement est en cause, il s'agit là de savoir qu'est-ce qui entrave une certaine effectuation; la question ne se poserait pas de savoir si quelqu'un est victime d'une inhibition à marcher s'il est matériellement entravé, s'il est dans les liens. On ne va pas dire qu'un prisonnier sous la contention est victime d'une inhibition à se déplacer, encore qu'un certain usage du langage pourrait le permettre.

On ne dira pas de quelqu'un à qui un organe manque effectivement, qu'il est inhibé à effectuer les fonctions que cet organe peut normalement accomplir.

Il y a donc disons une complétude de l'organisme du corps qui est là supposé, susceptible de fonctionner. Dès lors pour nous se pose la question de savoir ce qui produit l'arrêt, ce qui est l'entrave.

Et il me semble que la réponse de Bauer, ce qu'il y a de plus proche d'une réponse, c'est de dire : — c'est une parole qui est l'entrave, une parole qu'on ne peut pas dire, et il semble que par là, pour lui, l'entrave est symbolique.

Au contraire ce que Ricoeur a développé avec beaucoup d'éloquence c'est que l'entrave, c'est une image, c'est l'image narcissique qui vient là inhiber l'effectuation.

Alors j'aimerais, puisque j'ai eu l'impression qu'ils travaillaient ensemble, qu'ils puissent l'un et l'autre répondre sur cette question.

S. STOIANOFF: Entre l'inhibition et le symptôme il y a une relation claire, qui est celle d'une métaphorisation, c'est ce que Lacan a très bien indiqué en disant que derrière l'anorexie mentale, ce qui doit se trouver dans l'axe de l'interprétation c'est justement l'inhibition intellectuelle. Par conséquent il y a là une filiation et il est tout à fait évident qu'il faut la situer sur le plan symbolique ou imaginaire et à ce moment-là je repasse la parole à ceux qui ont été interrogés.

JEAN-PIERRE BAUER: Je ne suis pas tout à fait d'accord avec la façon dont vous avez compris mon propos. Je n'ai pas développé l'inhibition dans le sens de l'inhibition qui serait liée à une parole; ce sur quoi j'ai insisté justement c'est sur le fait que la bouche se ferme pour aboutir à ce blocage de la parole, cette non-effectuation de la parole, justement dans la mesure où elle s'imaginarise, je l'ai dit un peu rapidement à propos de la résistance de transfert, d'autant plus que Ritter en parlera cet après-midi.

Ce que je voulais dire c'est que ces séquences imaginarisantes où le sujet se voit luimême en tant que parlant, semblent crever l'image spéculaire : il y a une imaginarisation qui ne peut être que morcelante au-delà de son image spéculaire.

C'est bien là qu'il réalise d'une certaine façon cette hétérogénéité entre le symbolique et l'imaginaire que j'ai évoqués ; à ce moment-là qu'est-ce qu'il peut imaginariser ? Il ne peut imaginariser que des morceaux de corps, ou bien la fonction de l'organe de la bouche ; cela reste de l'ordre d'une imaginarisation.

Je pense effectivement que c'est la question de l'imaginarisation, c'est la question du nécessaire passage par l'image spéculaire qui est en jeu dans tout ce que j'ai dit, mais en soulignant simplement que ces situations particulières du sujet qui se voit parlant, cela me paraît être une structure intéressante à préciser parce que c'est l'imaginarisation au-delà du miroir en quelque sorte, et puis c'est le paradoxe, l'imaginarisation qui presqu'à la limite se dénarcissise.

Cela m'a paru intéressant aussi en tant que c'est une question qui rejoint la difficulté de parole chez le psychotique, par exemple.

ESTA VE

JEAN-PAUL RICOEUR: Mais les exemples que tu donnais, j'en ai plein la bouche par exemple des choses comme ça, c'était toujours justement des métaphores.

C'est en ce sens — cela rejoint ce que disait Stoïanoff — qu'effectivement j'appellerais cela un symptôme et pas une inhibition.

JEAN-PIERRE BAUER: On peut discuter sur le sens de ce que c'est soit inhibition, soit symptôme, mais enfin je pars de la situation de non-effectuation de la parole pour la considérer comme inhibition à partir de la plus élémentaire définition qu'on peut trouver.

MADAME AUBRY: Il me semble que si l'inhibition n'est pas un symptôme, ce sur quoi on pourrait peut-être se mettre d'accord, c'est qu'elle produit un symptôme qui est, voyez dans le tableau, l'empêchement (être empêché) ou l'acting out.

Et c'est le travail de l'analyse de restituer à ce symptôme son sens par rapport à ce qu'il masque, c'est-à-dire par rapport à l'inhibition qui alors prend une place symbolique, restituée par la parole.

Est-ce que vous seriez d'accord sur ce que je dis là?

JEAN-PAUL RICOEUR: Ce qui est certain c'est que le travail nécessaire pour lever un refoulement et lever une inhibition n'est pas du tout du même ordre. Je veux dire par là qu'il suffit pour la levée du symptôme qu'il y ait une levée du refoulement, tandis que la levée de l'inhibition en fait exige toute une élaboration sur la question du désir de l'autre, disons.

BERNARD THIS: Je voudrais intervenir sur ce problème de l'inhibition.

A l'articulation de l'imaginaire et du symbolique il y a le sens, c'est une sorte de morsure du symbolique sur l'imaginaire qui nous donne l'inhibition. Je voudrais l'articuler par rapport à un exemple concret, concernant les doubles langues et la langue dite «maternelle».

Il s'agit d'une femme qui avait eu une psychothérapie dans sa jeunesse et qui, étant atteinte d'un cancer, voulait en parler et ne pas mourir sans pouvoir parler de sa mort ; qui donc est venue voir un analyste, dans cette intention. Rapidement elle se mit à rêver dans une langue qu'elle ne connaissait pas, mais dont elle pouvait dire parfaitement les phonèmes, la réalité de cette langue s'imposait à elle, d'une façon telle que l'analyste lui a dit : «Allez aux Langues O».

Et là on lui a dit : Ce que vous venez de raconter se traduirait de la façon suivante : «Ma petite enfant dont les yeux sont comme des étoiles».

C'était ce qu'une jeune fille de 14 ans, elle s'est renseignée par la suite, dans sa famille, lui chantait aux Indes; elle est restée dans ce contexte entre sa naissance et huit mois, je crois.

Voilà ce qui revenait à ce moment, et elle est morte avec la découverte du sens de ces paroles qu'elle ne comprenait pas.

C'est dire que le problème de la langue maternelle est un problème bien compliqué, ce n'est même pas la parole qu'on entend à partir du moment où l'on est né, ce sont les paroles qu'on entend à partir du moment où l'oreille les perçoit.

Pour vous donner un second exemple: actuellement il y a des travaux qui sont faits concernant l'audition foetale qui n'est pas du tout sensible, au début, aux sons aigus, comme on le pensait, mais aux sons graves, aux fréquences 1200/1500; quand vous avez une femme enceinte qui s'allonge, l'enfant bouge, et à ce moment-là on lui fait entendre le basson de Pierre et le Loup, très rapidement l'enfant se calme et chaque fois qu'il bouge, on lui fait entendre le basson de Pierre et le Loup.

Que se passe-t-il au moment de la naissance ? Ceux qui ont fait ces travaux disent : — après tout on pourrait traumatiser les nouveaux-nés tant qu'on veut puisqu'on a scientifiquement les moyens de les calmer.

Effectivement vous envoyez l'enfant en l'air, il hurle, mais vous lui faites entendre le basson de *Pierre et le Loup*, il se calme ; donc, ce n'est pas une inhibition de sa motricité et de ses cris, c'est une sécurisation extraordinaire.

On a voulu savoir combien de temps durait cette *Prägung*, cette marque auditive fœtale; on a demandé aux parents de ne pas faire entendre *Pierre et le Loup* pendant un temps x et on est revenu dans la nursery à six mois, douze mois, actuellement il y a une expérience qui en est à 14 mois. On fait entendre aux enfants de la musique de Bach et de Beethoven; ils continuent à jouer. Vous leur filez le basson de *Pierre et le Loup*, instantanément, ils s'arrêtent de jouer; ils regardent dans la direction de la personne qui leur fait passer cette musique, ils sourient, ils sont immobilisés, heureux; la petite fille de 14 mois a ramassé toutes ses poupées et elle est venue les donner au monsieur qui lui avait fait passer cette musique; je ne peux pas vous dire combien de temps peut durer une marque puisqu'on en est là, dans l'expérimentation, mais vous voyez la force de cette empreinte des premiers sons.

JEAN-PAUL RICOEUR: Il me semble avoir entendu une fois Françoise Dolto dire que quand un enfant, un fœtus bougeait, si son père lui parlait il ne continuait pas; ce serait parce que son père avait la voix grave, alors?

MADAME AUBRY : C'est tout le problème de la langue maternelle.

CHRISTIAN SCHNEIDER: A propos de la distinction ou non distinction de l'inhibition et du symptôme, je me suis demandé si on ne pouvait pas tout simplement revenir à la *Psychopathologie de la Vie quotidienne* et penser, par exemple à cette inhibition de retrouver un nom: par exemple *Signorelli*; il y aurait là deux temps possibles; c'est d'en rester à l'inhibition pure et simple ou bien de voir se remplir le trou que laisse ce mot qui ne revient pas, par des formations variées qui sont les noms de Boltraffio, etc... qui, eux, ont alors une valeur symptomatique puisqu'à partir d'eux il est possible de reconstruire évidemment par un travail non seulement ce qui manque mais pourquoi ça manque.

DENISE LANCEROTTO: Pour répondre à ce qu'a dit M. This il y a quand même certaines choses qui sont à rappeler, c'est que lorsque la mère s'agite l'enfant ne bouge pas, il est complètement plié; ce n'est que lorsque la mère est au repos qu'il bouge, et pourquoi vouloir calmer une agitation, pourquoi le mouvement d'un fœtus est-il une agitation? D'autre part, on dit que si l'enfant bouge lorsque la mère parle, il n'y a pas de répondant, mais pourquoi l'enfant à l'intérieur de la mère comprendrait-il que ce qu'elle dit lorsqu'elle s'adresse à l'enfant est différent de ce qu'elle dit autrement? La voix a la même résonnance.

Alors que si c'est le père qui parle, c'est quelque chose d'extérieur.

MARIA OLIVENNES: Dans ces expériences dont vous parlez, ça me fait penser au Séminaire sur l'acte, de Lacan où il commence le Séminaire en parlant de Pavlov, il ne faut tout de même pas éliminer complètement le désir des expérimentateurs dans cette histoire-là.

COLETTE SOLER: Vous avez évité de parler du père et je me demande si ce n'est pas un peu dommage de ne pas parler du père idéal, quand on parle de l'inhibition parce que ça me paraît extrêmement important aussi bien pour ce qui soutient l'impuissance de l'inhibé que pour ce qui soutient son infatuation secrète.

Je pense que l'inhibition est en rapport avec, vous avez dit, un certain rapport à l'autre, je dirais avec le fantasme que j'appelle ici fantasme du père idéal, plus précisément avec le fantasme qu'il y en a au moins un qui échappe à la castration. Mais qui n'est pas l'autre maternel, qui est quand même du côté du tiers paternel. Je crois, je dis que ça soutient son impuissance, parce que cet autre est inégalable dans le fantasme, mais ça soutient aussi l'infatuation secrète grâce à l'identification imaginaire, ce que vous avez bien manifesté au début de l'exposé.

JEAN-PAUL RICOEUR : Je n'ai effectivement pas nommé le père idéal, mais enfin je crois qu'il était tout le temps là, au moins sous la forme de l'interdiction, comme peut-être le seul trait de la loi qui resterait, la seule chose qui serait retenue de la loi dans l'interdiction.

Je suis tout à fait d'accord, c'est aussi lui qui permet de se maintenir au niveau d'une image

RENÉ EBTINGER: Je prends uniquement la parole, puisqu'il y a un moment de silence, pour rappeler un certain nombre de termes que vous connaissez tous et souligner la difficulté de l'interrogation sur l'inhibition, notamment à partir de l'œuvre de Freud: il y a la répression, *Unterdrückung*, il y a toute la question des investissements et des contre-investissements, il y a bien ce qui est exposé au tableau et la nécessité qui s'est imposée à Lacan d'introduire un nouveau terme: l'embarras, donc il n'y a pas une relation d'opposition, à mon sens, entre inhibition et symptôme, aussi nette, et à lire attentivement *Inhibition, Symptôme et Angoisse*, on voit bien par quels méandres, dans quelles difficultés Freud se débat, et je crois que nous avons encore beaucoup à faire pour approfondir ces notions au niveau même de la lecture de Freud.

JEAN-PIERRE LEHMANN: J'aurais aimé entendre quelque chose dans le rapport entre inhibition intellectuelle et inhibition de la parole sur ce qui peut être dit du corps, du corps dans la différence des deux inhibitions; mon impression étant que souvent chez des gens qu'on voit pour une inhibition intellectuelle il y a un certain accompagnement somatique qu'on mettrait plutôt dans la catégorie des somatisations du type psycho-somatique, alors que souvent dans l'inhibition de la parole, (c'est peut-être ce qui était en vue tout à l'heure, quand on a semblé dire qu'au fond ce qu'on met au compte de l'inhibition de la parole est peut-être plus proche du symptôme) on se trouve quelque part entre l'inhibition et le symptôme — c'est-à-dire que quand c'est de l'ordre de ce qui se rapproche du mutisme, on est bien plus proche déjà de la conversion hystérique, et de fait, le corps quelquefois, dans les inhibitions de la parole ne se présente pas de la même manière; mais c'est encore pour moi une impression générale et une interrogation.

MADAME AUBRY: Il est temps de conclure.

Je voudrais dire un tout petit mot pour remarquer qu'il a été beaucoup question d'inhibition de la parole et très peu de l'inhibition à l'écriture.

(La séance est levée)

. .